
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



Le Nouveau Robinſon,

pour ſervir

à l'amuſement & à l'inſtruction

des Enfans.

Traduit de l'allemand

de

Mr. *Campe.*

TOME II.

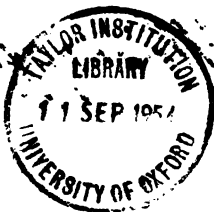
A Hambourg, MDCCLXXXII.

Chez J. G. VIRCHAUX,

Imprimeur - libraire.

Avertissement.

Cette traduction n'est rien moins que littérale, comme on pourra s'en appercevoir dès la première page. C'est une copie d'un excellent Tableau, dans laquelle on a fidèlement conservé le sujet, le dessein & les traits, les airs, les attitudes des divers personnages; mais on les a habillés quelquefois différemment, afin de les mettre, autant qu'on en étoit capable, au goût de la nation pour qui on a traduit cet ouvrage.



A

Monſieur *Campe*,

Conſeiller de S. A. S. Mgr.

le Prince règnant d'Anhalt Deſſau,

& Directeur d'une Maiſon

d'Education.

Monsieur!

En vous offrant cette traduction, je ne fais que vous rendre en françois une partie du don précieux que vous m'avez fait en allemand.

J'ai cru, qu'à titre de père de famille, j'étois autorisé à donner à l'Auteur de cet excellent ouvrage, concernant l'éducation de la jeunesse, une marque publique, tant de ma reconnoissance, que de celle que commencent déjà à vous devoir mes enfans.

Vous ſavez, Monſieur, qu'un célèbre ſculpteur de l'antiquité, ayant auſſi écrit ſur ſon art, intitula ſon livre, *la Règle*; qu'enſuite il fit une ſtatue qu'il appela *le Modèle*.

Plus modeſte que l'artiſte grec, vous avez attendu le jugement du public, qui, après avoir médité votre méthode d'éducation, ſ'eſt récrié, *voilà la Règle!*

Permettez, malgré votre modeſtie, que je vous révèle, Monſieur, ce qui n'eſt un ſecret que pour vous: c'eſt que tous ceux qui ont le bonheur de vous connoître

personnellement, ne cessent de se dire les uns aux autres, en parlant de l'Auteur du *nouveau Robinson, voilà un Modèle!*

J'ai l'honneur d'être, avec une profonde vénération,

Monsieur,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

J. G. Virchaux.

DOUZIEME SOIRÉE

CHARLOTTE.

Mon petit Papa, que nous raconteras-tu, ce foir?

LE PERE.

Vous me paroiffez tous, mes chers enfans, lire dans mon air, que je me difpofe à vous faire quelque récit auffi inftructif qu'amufant: vous ne vous trompez point. Puisque nous voici tous raffemblés fous cet arbre, pendant que nous travaillerons à nos corbeilles, pour nous exercer dans l'art du vannier, je vous raconterai les aventures de Robinfon ...... Vous voilà tous bien furpris!

CHARLOTTE.

Eh! mais Robinfon eft mort.

JEAN.

Doucement, Charlotte; il pourroit bien en être revenu: ne te fouviens-tu pas qu'une autrefois nous l'avons crû mort? cependant il vivoit encore.

LE PERE.

Nous avons laiſſé Robinſon, après ſes convulſions, la tête penchée, évanoui, ſans connoiſſance & plus près, pour ainſi dire, de la mort que de la vie. Il revint cependant de cette eſpèce de léthargie, & recouvra le ſentiment & la connoiſſance.

TOUS.

Ah bon! c'eſt bien! .... nous ſommes tous charmés qu'il ne ſoit pas mort!

LE PERE.

Ce fut par un profond ſoupir qu'il recommença à reſpirer. Il ouvre les yeux, porte ſes regards autour de lui, pour reconnoître le lieu où il eſt. Dans cet inſtant, il doute de ſon exiſtence; mais ce doute bientôt diſſipé, il s'attriſte; dans ſa ſituation, il auroit préféré la mort à la vie.

Il ſe ſent très-foible, mais il n'éprouve aucune douleur incommode. A la chaleur brûlante qui le conſumoit a ſuccédé une ſueur bénigne & univerſelle. Pour l'entretenir il ſe couvre & ſe recouvre de peaux: dans cette ſituation, une demi-heure n'étoit pas encore écoulée qu'il ſe trouva très-ſoulagé.

Mais bientôt une ſoif ardente lui fit vivement ſentir le beſoin de l'étancher. L'eau qui lui reſtoit n'étoit plus buvable: heureuſement il ſe rappelle ſes citrons. Dans ſa foibleſſe,

foibleſſe, il en porta un à la bouche, eut de la peine à l'entamer; mais après en avoir ſucé le jus, il ſe ſentit rafraichi & déſaltéré. Enſuite il ſe livra, ſans ceſſer de tranſpirer, à un ſommmeil doux, qui dura jusqu'au lever du ſoleil.

Combien le ſentiment préſent de ſon exiſtence lui parut agréable, comparé aux douleurs qu'il avoit reſſenties le jour précédent! La violence du mal étoit entièrement calmée: il ne lui reſtoit de ſa maladie qu'une grande foibleſſe. Il ſentit déjà revenir ſon appétit; il prit une pomme de terre rotie, arroſée de jus de citron, pour la rendre moins fade & plus rafraichiſſante.

Depuis deux jours, il n'avoit fait nulle attention à ſes lamas; maintenant ils lui offrent un ſpectacle touchant; ils étoient couchés à ſes pieds, quelques-uns d'entr'eux le regardoient & ſembloient s'informer s'il n'étoit pas encore rétabli, Ces animaux, heureuſement, de même que les chameaux, peuvent ſe paſſer de boire pendant pluſieurs jours. Sans celà, ils ſe fuſſent trouvés en bien mauvais état, n'ayant point été abreuvés depuis deux jours. D'ailleurs Robinſon étant encore trop foible, pour ſe lever, & aller leur puiſer de l'eau, ils devoient encore en être privés pour quelque tems.

La plus âgée des lamas s'étant approchée de lui & mise à sa portée, il employa son peu de forces à la traire, pour prévenir par-là qu'elle ne perdît son lait. Ce lait, fraichement trait, fut favorable à la convalescence de Robinson, puisqu'après en avoir usé il se trouva mieux.

Là-dessus il s'endormit, eut un sommeil tranquille, & ne s'éveilla qu'au coucher du soleil. Il s'apperçut déjà d'un redoublement d'appétit; il le satisfit encore avec quelques pommes de terre arrosées de jus de citron, puis il se rendormit.

Ce sommeil suivi & tranquille, & son bon tempérament contribuèrent avec une telle efficace au rétablissement de ses forces, que dès le lendemain matin, il put déjà se lever, & essayer de faire quelques pas quoique chancelans.

Il se traîne hors de sa grotte jusques dans son espèce de cour. Là il lève les yeux au Ciel; quelques rayons du soleil levant échappés entre le feuillage des arbres voisins frappent agréablement sa face, & le raniment par une douce chaleur: il croit se sentir renaître, & s'écrie; Source éternelle de la vie! Dieu de mon coeur! graces immortelles te soient rendues pour celle que tu me fais de contempler, encore une fois, l'astre éclatant du

du jour, & par sa lumière, les oeuvres merveilleuses de tes mains! Reçois mes actions de graces de ce que tu ne m'as point abandonné quand tout m'abandonnoit: de ce que tu m'as de nouveau rendu à la vie, sans doute, pour que j'aie plus de tems à consacrer à mon amendement, & que je ne laisse pas échapper un instant des jours qui me restent à vivre, sans avancer cet ouvrage, seul important, afin d'être trouvé, à toute heure, prêt à prendre mon essor vers le lieu de la destination éternelle de l'homme, où chacun recevra le prix soit de ses bonnes, soit de ses mauvaises actions.

De ces élancemens de son âme vers le Créateur, il passa naturellement à l'admiration des créatures. Ses regards se portoient tantôt sur l'immensité de la voûte azurée du Ciel, tantôt sur la fraîche & riante verdure des arbres & arbustes parsemés des perles de la rosée: tantôt sur ses chers lamas qui, en s'attroupant autour de lui, sembloient vouloir le caresser, & lui marquer leur joie de lui être attachés. Dans une douce émotion, pareille à celle d'un voyageur, qui, après une longue absence, rentreroit dans le sein de sa famille chérie, son coeur touché, & comme inondé des sentimens les plus tendres cherchant à s'épancher, lui fit verser des larmes délicieuses de joie.

L'avantage de pouvoir prendre l'air, l'usage d'un mélange d'eau fraîche & de lait, la sérénité de son ame concourrurent à son parfait, rétablissement. En peu de jours il recouvra toutes ses forces, & se trouva en état de reprendre ses occupations.

Il commença par aller examiner sa vaisselle de terre, nouvellement fabriquée, pour savoir comment elle avoit réussi. Dès qu'il eut ouvert le four, quelle agréable surprise! tous ses vases étoient aussi bien vernissés que s'ils eussent été l'ouvrage d'un potier expérimenté. Tout entier à la joie de son heureux succès, il n'en apperçoit pas encore le peu d'utilité; il oublie qu'il lui manque du feu. Quand ensuite cette idée se présenta, immobile & la tête baissée, il fixa les yeux tantôt sur son vase, tantôt sur son foyer, & poussa enfin un profond soupir.

Cependant il sut, cette fois, modérer son chagrin, & le contenir dans de justes bornes. "La même bonne Providence, se dit-il à lui-"même, qui t'avoit, ci-devant, pourvu de feu, "a toujours en main plus d'un moyen de t'en "pourvoir encore; & tu n'en seras point "privé, si elle le juge convenable.„ De plus il étoit maintenant, déjà instruit, qu'il n'avoit point à se précautionner contre les frimats de l'hiver: & quoiqu'il fût accoutumé, dès sa jeunesse, à se nourrir de viande, il espéroit pouvoir,

pouvoir, ſans inconvénient, en être privé, & vivre de fruits & du lait de ſes lamas.

CHARLOTTE.

Eh! il auroit pu prendre, encore, pour aliment, de la viande fumée; il n'auroit pas été néceſſaire de la faire cuire.

LE PERE.

Celà eſt vrai: mais avec quoi auroit-il fumé de la viande?

CHARLOTTE.

Ah! voilà! je n'y penſois pas.

LE PERE.

Cependant il n'eut point de regret d'avoir fait des pots: au moins pouvoit-il y dépoſer ſon lait: il deſtina même le plus grand, à un uſage ſingulier.

JEAN.

A quel uſage!

LE PERE.

Il imagina que ſi ſes pommes de terre étoient aſſaiſonnées avec un peu de beurre, elles n'en ſeroient que plus de ſon goût.

THEOPHILE.

Je le crois.

LE PERE.

Dans l'impoſſibilité de faire une baratte de bois, il voulut eſſayer s'il ne pourroit pas auſi battre du beurre dans un grand pot de terre. Il amaſſa donc autant de crême qu'il crut en avoir beſoin. Il fit auſſi un petit diſque de bois, qu'il perça au centre pour y aſſujettir un bâton. Il donna à cet inſtrument, plongé dans le pot où étoit la crême, un mouvement non interrompu de bas en haut & de haut en bas, jusqu'à ce que le babeurre fût enfin ſéparé du beurre; il lava auſſitôt celui-ci dans de l'eau fraiche & pure, & le pétrit enſuite avec un peu de ſel.

Le voilà, derechef, venu heureuſement à bout de ſon deſſein; mais au moment même où il alloit jouir du fruit de ſon aſſiduité & de ſon induſtrie, il ſe rappelle qu'il devoit renoncer aux pommes de terre, faute de feu pour les rôtir, ce qui, dans la chaleur & la vivacité miſes dans l'exécution de ſon entrepriſe, ne s'étoit nullement préſenté à ſon eſprit. Il a du beurre, mais il ne peut en faire uſage; il le regarde, il le deſire, il le rebute, il s'attriſte. Déchu de ſon eſpérance, il eſt remis à ſa première place, & expoſé à manquer de tout. A la vérité les huîtres, le lait, les cocos, & la viande crue ou mortifiée, pouvoient lui ſervir d'alimens; mais avoit-il

quelque

quelque certitude qu'aucun accident ne lui ôteroit ces ressources? & ce qu'il y avoit de plus déplorable, c'est qu'il ne pouvoit imaginer aucun moyen d'assurer ou d'améliorer son triste sort.

Maintenant qu'entreprendra-t-il? Tout ce dont ses mains dépourvues d'instrumens étoient capables, il l'a déjà exécuté; ainsi il lui paroît qu'il ne lui reste plus qu'à passer le reste de sa vie dans l'oisiveté & le sommeil. Destinée affreuse qu'il ne peut envisager! Il s'étoit déjà fait une telle habitude du travail, qu'il ne pouvoit plus vivre sans donner son tems à quelqu'occupation utile. Dans la suite il répétoit souvent qu'il étoit principalement redevable de la réformation des vices de son coeur à cette seule circonstance, d'avoir été contraint, dans sa solitude, privé de tout secours, de pourvoir, dans les commencemens, lui seul, à tous ses besoins par un travail assidu: & il ajoutoit: *l'assiduité au travail est la mère d'une foule de vertus, comme une paresse habituelle est la source de tous les vices.*

JEAN.

Il avoit bien raison: quand on est désoeuvré, il ne vient en tête que des polissonneries.

fauce faite auſſi d'écorce de chêne, & d'où ils les retirent pour achever de les *corroyer* ou *habiller*, en un mot, pour les finir.

LE PERE.

Fort-bien, mon petit Ami! mais te fouviens-tu auſſi à quel uſage font les peaux préparées de la forte par les tanneurs?

JEAN.

Oui, bien; on en fait des fouliers, des bottes, des harnois, & beaucoup d'autres chofes.

LE PERE.

Et beaucoup d'autres chofes pour lesquelles il ne faut pas, fans doute, des peaux auſſi fouples que celles dont on fait, par exemple, des gants, quelquefois des bas.

JEAN.

Oh non!

LE PERE.

Qui eſt-ce donc qui prépare celles-ci?

JEAN.

C'eſt le m giſſier; mais fon atelier nous eſt encore inconnu.

LE PERE.

Robinfon étoit dans le même cas, à-peu-près: il n'avoit jamais viſité l'atelier foit du tan-

tanneur, ſoit du mégiſſier, par conſéquent il ne pouvoit eſſayer d'imiter ni l'un ni l'autre.

DIDIER.

Comment s'y prend donc le mégiſſier?

LE PERE.

Il s'y prend d'abord comme le tanneur, excepté que ce n'eſt ni dans le tan ni dans la chaux (car les tanneurs ſe ſervent auſſi de cette dernière) qu'il laiſſe macérer ſes peaux; mais, pour cet effet, il ſe ſert d'eau chaude avec du ſon de froment & du levain: enſuite d'une leſſive de cendres... mais nous irons le voir travailler un de ces jours.

JEAN.

Eût-il connu tous ces procédés, comme un mégiſſier même, il ne pouvoit rien entreprendre de pareil, faute de ſon & de levain.

LE PERE.

Voyez-vous? il falloit donc bien qu'il y renonçât.

NICOLAS.

Mais de quoi avoit-il donc réſolu de s'occuper?

LE PERE.

Il méditoit nuit & jour pour ſavoir s'il ne lui feroit pas poſſible de conſtruire un petit bateau.

JEAN.

Qu'en prétendoit-il faire?

LE PERE.

Ce qu'il en prétendoit faire? tenter, par ſon moyen, de retourner parmi les hommes, & de s'affranchir de ſa ſolitude forcée, qui lui étoit devenue plus triſte, depuis qu'il étoit privé de feu. Il avoit des raiſons de conjecturer que le continent de l'Amérique n'étoit pas éloigné; & il étoit décidé, pourvu qu'il eût un canot, quelque léger qu'il pût être, d'affronter tout péril, pour aborder s'il étoit poſſible, à ce continent. Tout occupé de cette idée, il ſe hâta un jour de ſortir, pour chercher & choiſir un arbre dont, en le creuſant, il pût faire l'esquif ſi deſiré. Parcourant, dans ce deſſein, quelques endroits de l'île, où il n'avoit point encore été, il obſerva, chemin faiſant, pluſieurs plantes qui lui étoient inconnues, & dont il réſolut de faire des épreuves, pour ſavoir ſi elles ne pourroient pas lui ſervir d'alimens. Il trouva entr'autres quelques tiges de *bled d'Inde*, ou de *maïs*, que nous nommons blé de Turquie.

NICOLAS.

Ah! de la même eſpèce que celle dont j'ai quelques plantes dans mon jardin?

Le pere.

Précifément! Il admira la grandeur des têtes, ou, pour mieux dire, des épis, fur chacun desquels il compta plus de deux cents gros grains qui avoient pouffé, ferrés les uns contre les autres, & qui reffembloient à des grains de corrail. Il ne douta point qu'on n'en pût faire quelque mêts & même du pain. Mais comment moudre ce grain? comment féparer la farine du fon? Comment en faire du pain ou un mêts quelconque fans le fecours du feu? Nonobftant toutes ces confidérations, il en emporta quelques épis dans le deffein d'en femer les grains. Que fais-je, difoit-il en lui-même, fi dans la fuite je n'en retirerai pas quelqu'utilité?

Un peu plus loin de-là, il découvrit un arbre fruitier, d'une efpèce toute nouvelle pour lui. A cet arbre pendoient de groffes gouffes; il en ouvrit une, & y trouva une foixantaine d'amandes d'une efpèce fingulière. Quoiqu'elles ne lui paruffent pas fort-agréables au goût, il mit cependant dans fa gibecière une d'entre celles de ces gouffes qu'il crut les plus mûres.

Jean.

Mais! quel fruit pouvoit-ce être?

LE PERE.

C'étoient des amandes de cacao dont on fait le chocolat.

NICOLAS.

Ah! il pourra déformais prendre du chocolat!

LE PERE.

Pas fi-tôt! d'abord il ignore qu'il poffède du cacao: de plus les amandes doivent être rôties, concaffées, & broyées avec du fucre, dont nous favons qu'il n'eft non plus pourvu que de feu: on y ajoute d'ordinaire, pour en relever le goût, diverfes épices, comme du cardamome, de la vanille, des clous de girofle, furperfluités dont la privation n'eft rien pour lui, en comparaifon du manque de feu.

Enfin, il arriva près d'un grand arbre, qu'il ne connoiffoit pas mieux que le précédent. Le fruit en étoit auffi gros que celui du cocotier; mais il n'avoit ni coquilles ni enveloppes; tout en étoit mangeable & d'un goût exquis. Cet arbre avoit une tout autre forme que le cocotier. Il ne confiftait pas comme celui-ci, en une tige qui s'élève toute nue, & fe termine par une couronne de feuillles épaiffes; mais il avoit des branches & des feuilles pareilles à celles de nos arbres fruitiers. Il apprit dans la fuite que c'étoit

l'arbre

à pain, ainsi nommé, parceque son fruit, soit tel qu'on le cueille, soit principalement broyé & réduit en pâte, tient lieu de pain aux sauvages.

Il remarqua que la tige de cet arbre, par une suite de l'âge, étoit déjà un peu creusée d'un côté; il le jugea d'abord convenable pour l'esquif qu'il méditoit, si seulement il pouvoit parvenir à l'abattre & à le creuser suffisamment. Mais couper un arbre de cette utilité, dans l'incertitude s'il réussiroit jamais à en faire un canot! .... Cette pensée l'effraya: après avoir balancé longtems le pour & le contre, il observa soigneusement l'endroit, pour le retrouver, & se retira sans avoir rien décidé à cet égard.

Il trouva, chemin faisant, ce qu'il désiroit depuis longtems: c'étoit un nid de perroquets. Cette trouvaille lui fit beaucoup de plaisir; il s'en approche sans bruit; il tend le bras pour mettre la main sur le nid: les jeunes perroquets, déjà forts & couverts de plumes, prennent leur vol & lui échappent; un seul plus lent que les autres, reste entre ses mains: il se hâte de regagner sa demeure, plus content que s'il eût trouvé un trésor.

DIDIER.

Mais qu'espéroit-il donc tant d'un perroquet?

JEAN.

Je me ferois bien gardé d'y toucher.

DIDIER.

Et moi je l'aurois abattu.

LE PERE.

Voilà deux avis opposés, l'un pour la coupe, l'autre pour la conservation de l'arbre. Ecoutons là-dessus ceux qui n'ont point encore parlé.

THEOPHILE.

Je pense comme Jean.

CHARLOTTE.

Et moi aussi, mon cher Papa; il faut laisser l'arbre sur pied.

FREDERIC.

Non, il doit être coupé; il faut un esquif à l'infortuné Robinson.

NICOLAS.

Je pense de même.

LE PERE.

Les voix sont partagées & égales de part & d'autre. Que ceux qui sont pour la coupe de l'arbre passent à ma droite; & que ceux qui ne sont pas de cet avis se placent à ma gau-

gauche . . . Bon! voilà les deux partis en face l'un de l'autre. Ecoutons maintenant les raisons que chacun alléguera en faveur de son avis. Jean parlera le premier, & nous dira pourquoi il opine en faveur de la conservation de l'arbre.

JEAN.

Parcequ'il porte un fruit précieux, & que l'espèce en est rare dans l'île.

DIDIER.

Ce n'est plus qu'un vieil arbre; l'avantage d'en cueillir le fruit ne sera pas de longue durée.

JEAN.

Comment peux-tu le savoir? Il n'est encore que légèrement entamé; & combien ne voit-on pas d'arbres dont la tige creuse n'empêche pas qu'ils ne donnent beaucoup de fruits, pendant plusieurs années!

NICOLAS.

Que Robinson ente seulement quelques greffes de cet arbre; par-là il sera sûr d'en conserver l'espèce.

THÉOPHILE.

Oui! Croissent-ils & produisent-ils sitôt? Il se passera bien quatre ou cinq ans avant qu'il en ait des fruits.

FRÉDERIC.

Ne vaut-il donc pas mieux qu'il ait un canot, & qu'il rentre dans la société des hommes, que de rester dans son île, & de s'y nourrir d'un pain fait du fruit de cet arbre?

JEAN.

Oui, si le canot pouvoit être si-tôt prêt. Mais comment coupera-t-il cet arbre? Comment l'évidera-t-il, lui qui n'a qu'une hache de pierre?

DIDIER.

Qu'il travaille avec persévérance; qu'il ne s'impatiente point: j'ose promettre qu'il en viendra à bout.

THEOPHILE.

Mais, il n'aura point de voile; quel trajet entreprendra-t-il avec son esquif?

NICOLAS.

Il pourra se servir de rames.

CHARLOTTE.

Voilà un bel expédient! Ne te souvient-il plus de ce qui arriva, lorsque nous étions dans une chaloupe sur la Mer Baltique, près de Trawemunde, comment la rame de l'un des matelots se rompit? Papa nous dit que si cette rame cassée, eût été absolument hors

de

de ſervice, l'autre matelot, avec ſon aviron ſeul, eût été dans l'impoſſibilité de nous conduire à terre.

DIDIER.

Oh! c'étoit une grande chaloupe; nous y étions dix-huit perſonnes. Si Robinſon dans ſon *esquif* eſt pourvu de deux rames, il pourra *le* conduire, & ſe tirer heureuſement de ſa ſolitude.

LE PERE.

Vous voyez, mes enfans, que la queſtion n'eſt pas ſi aiſée à réſoudre. Aucune des raiſons que vous venez d'alléguer, de part & d'autre, n'avoit échappé à Robinſon, il avoit paſſé toute la nuit à réfléchir: car examiner s'il eſt plus convenable de faire une choſe que de ne la pas faire, c'eſt ce qu'on appelle *réfléchir*. Depuis que Robinſon eut éprouvé les ſuites amères de ſa réſolution précipitée de courir le monde, il s'étoit fait une loi inviolable de ne plus rien entreprendre, ſans y avoir auparavant mûrement réfléchi. Il eſt fidèle à cette loi dans la circonſtance préſente. Après avoir enviſagé & diſcuté la queſtion, ſous tous ſes points de vue, il trouva qu'elle ſe réduiſoit à celle-ci; *eſt-il raiſonnable de ſacrifier un léger avantage, mais certain, à un grand intérêt, mais incertain?* Là-deſſus il ſe rappela la fable du chien qui traverſant une rivière à la nage,

 tenant

tenant à la gueule un morceau de viande, le laissa échapper en cherchant à en saisir l'image peinte naturellement dans l'eau. Il se souvint aussi de l'usage des laboureurs qui sèment du grain dont ils pourroient jouir, mais qu'ils sacrifient à l'espérance d'en être dédommagés avec usure, par une abondante moisson.

Oui, dit-il en lui-même, l'avidité du chien étoit insensée; il couroit après une vaine ombre que nul moyen ne pouvoit lui faire atteindre. L'espérance du laboureur au contraire est raisonnable, & sa conduite prudente: il a en vue un avantage réel, quoique quelques accidens puissent le lui faire manquer.

Ne suis-je donc pas dans ce dernier cas? Avec de l'assiduité & de la persévérance au travail, ne puis-je pas me permettre l'espoir que je parviendrai enfin à me faire un canot de ce vieil arbre? & si cette première entreprise me réussit, la raison m'interdit-elle d'espérer de sortir de cette île déserte, & d'arriver, à l'aide de mon canot, dans quelque lieu habité par des hommes?

Cette dernière idée, qui flattoit son désir dominant, fit sur lui une impression si vive, qu'à l'instant même il se lève, prend sa hache, court à l'arbre & l'entame.

Si,

Si jamais il entreprit un ouvrage long & pénible, ce fut sans doute celui-ci. Mille autres auroient été découragés; la hache leur seroit tombée des mains dès le premier coup; ils auroient jugé l'entreprise sinon extravagante, du moins impossible. Mais comme nous le savons déjà, Robinson s'étoit fait une loi inviolable de ne se laisser rebuter par aucun obstacle dans l'exécution d'un dessein réfléchi: aussi fut-il inébranlable dans cette dernière entreprise: eût-elle dû lui coûter le double de tems & de fatigue, l'idée de l'abandonner ne lui seroit pas même venue. Quoique depuis le lever du soleil jusqu'environ midi, il n'eût point discontinué son travail, il eût cependant pû couvrir & remplir de sa main l'entamure qu'il venoit de faire au tronc, par mille coups redoublés. D'où l'on peut déjà entrevoir, combien de tems il lui faudra pour abattre un arbre de cette épaisseur, & pour en construire un esquif.

Convaincu que ce seroit un ouvrage de plusieurs années, il jugea nécessaire de mettre de l'ordre & de la suite dans ses occupations, de partager son tems & d'assigner à chaque partie du jour un travail déterminé. L'expérience lui avoit déjà appris que dans une vie laborieuse rien ne seconde davantage l'assiduité que l'ordre & une ré-

partition fixe du travail entre les différentes heures du jour. Je veux vous donner un détail de la distribution qu'il avoit faite de son tems, & de ses occupations, dont chacune avoit une portion du jour marquée. Il se levoit à la pointe du jour, & alloit promptement à la source voisine se laver la tête, les mains, la poitrine & les pieds. Faute de linge pour s'essuyer, il attendoit cet effet de l'action de l'air, qu'il secondoit encore par la course qu'il faisoit, à ce dessein, pour se rendre chez lui, où il achevoit de s'habiller; il montoit ensuite au sommet de la colline au pied de laquelle sa grotte étoit située. Sa vue n'étant alors bornée par aucun obstacle, il parcouroit d'un coup d'oeil les beautés naturelles comprises dans ce vaste horizon. Ce spectacle élevoit son ame. Dans la posture qu'il croyoit la plus respectueuse, & dans la sincérité de son coeur, il adoroit & invoquoit l'Auteur de toutes choses; & ne manquoit sur-tout point d'implorer ses faveurs pour ses parens qu'il avoit abandonnés, mais jamais oubliés. Il revenoit de-là traire ses lamas, dont peu-à-peu il avoit élevé un petit troupeau. Il déjeûnoit avec une portion du lait, nouvellement trait, & serroit ce qui en restoit dans son espèce de cellier. Tels étoient les soins qui remplissoient la première heure du jour.

Main-

Maintenant, muni de tout ce qui fervoit à fa fûreté ou à fon travail, il s'acheminoit, fi c'étoit le tems du reflux, vers le bord de la mer, où il ramaffait des huîtres pour fon dîner ; finon il fe rendoit tout de fuite auprès de l'arbre dont il avoit deffein de faire un efquif. Ses lamas le fuivoient ordinairement & paiffoient aux environs, pendant fon travail.

Vers les dix heures, la chaleur étoit ordinairement fi exceffive, qu'il étoit obligé de quitter l'ouvrage. Il alloit au bord de la mer, tant pour chercher des huîtres, s'il n'en avoit pas trouvé le matin, que pour fe baigner, ce qu'il faifoit régulièrement deux fois par jour. Avant midi, il étoit de retour chez lui, avec tout fon troupeau.

Il fe mettoit à traire, pour la feconde fois, fes lamas, préparoit une efpèce de fromage du lait qui s'étoit caillé, & apprêtoit facilement un repas frugal, qui confiftoit en fromage nouveau, baigné dans du lait, en quelques huîtres, & la moitié d'un cocos. Il n'avoit pas lieu de fe plaindre que, dans ce climat chaud, il eût le double moins d'appétit qu'on n'en a communément dans les pays froids. Cependant, accoutumé dès fon enfance à fe nourrir de viande, il en défiroit, & recourut à fon expédient de la mortifier, pour fatisfaire, en partie, fon défir. Pendant fon

repas il s'entretenoit avec son perroquet; il lui adressoit la parole, lui répétoit souvent certains mots dans l'espérance de l'entendre un jour en prononcer quelques-uns.

FREDERIC.

Avec quoi le nourrissoit-il?

LE PERE.

Les perroquets, quand ils sont en liberté, se nourrissent principalement de noix de cocos, de glands, de pepins de courges, & d'autres choses pareilles: on donne à ceux qui sont privés, presque de tout ce qui convient à la nourriture de l'homme: ainsi Robinson pouvoit très-bien nourrir le sien de laitage & de noix de cocos.

Après-dîner il prenoit une heure de repos, soit à l'ombre, en plein air, soit dans sa grotte, entouré de ses lamas, & le perroquet à son côté. Il y avoit des momens où assis, & les yeux fixés sur ces animaux, il leur adressoit la parole, comme un enfant parle à sa poupée, croyant en être entendu. Il éprouvoit un si vif besoin de communiquer ses idées & ses sentimens à des êtres intelligens, qu'il oublioit souvent qu'il ne pouvoit être compris des brutes qui l'environnoient. Quand son perroquet, qu'il appeloit *Pol*, venoit à répéter distinctement un mot, par un excès de

joie, il lui paroiſſoit avoir entendu une voix d'homme: il oublioit île, lamas, perroquet: ſon imagination le ſéduiſoit au point, qu'il lui ſembloit être parmi les hommes. Revenu bientôt de cette douce illuſion, & ſe retrouvant dans ſa triſte ſolitude, il pouſſoit un profond ſoupir, & exhaloit ſa douleur par cette complainte: pauvre Robinſon! .... Environ deux heures après-midi....

NICOLAS.

Mais comment, donc pouvoit-il toujours ſavoir quelle heure il étoit?

LE PERE.

Il s'y prenoit comme les bonnes gens de la campagne; il obſervoit l'élévation du ſoleil, & en concluoit qu'il devoit être à-peu-près, telle ou telle heure. Environ deux heures, après-midi, il retournoit à l'arbre pour travailler à ſon grand projet. Il s'occupoit chaque fois, de cette tâche pénible, pendant deux heures conſécutives; & lorſqu'elles étoient écoulées, il retournoit au bord de la mer, tant pour ſe baigner une ſeconde fois, que pour ſe procurer des huîtres. Le reſte de la journée il l'employoit à la culture de ſon jardin. Tantôt il ſemoit du maïs & des pommes de terre, dans l'eſpérance que s'il recouvroit du feu, ces plantes lui feroient d'un grande reſſource; tantôt il entoit

des

des greffes de l'arbre à pain ; tantôt il arrofoit les jeunes fujets greffés ; tantôt il plantoit une haie vive, pour enclore fon jardin ; tantôt il tailloit les arbres de la paliffade qui fermoit l'efpèce de cour qu'il avoit ménagée devant fa grotte ; il plioit & fixoit leurs branches, pour qu'en croiffant elles formaffent un berceau.

Au grand regret de Robinfon, le plus long jour, dans fon île, n'étoit que de treize heures. Au milieu de l'Eté il étoit déjà nuit à fept heures. Tout ce dont il ne pouvoit s'occuper que de jour, devoit être exécuté avant ce tems-là : ainfi, un peu avant la nuit, ceft-à-dire, vers les fix heures, fi d'ailleurs il ne lui reftoit pas quelque travail plus important, il faifoit fes excercices.

THEOPHILE.

Qu'eft-ce que celà veut dire ?

LE PERE.

Celà fignifie qu'il s'exerçoit à tirer de l'arc & à lancer un dard, pour être en état de fe défendre, s'il lui arrivoit de rencontrer un un homme fauvage ou un animal féroce, car il n'étoit point raffuré contre cette double crainte. Peu-à-peu il acquit dans ces deux excercices une telle adreffe, que rarement, à une affez grande diftance, il manquoit un but

de

de la grandeur d'un écu. Au jour tombant il alloit traire, pour la troisième fois, ses lamas, & prenoit un repas frugal à la clarté de la lune, ou à la lueur des étoiles.

Enfin il couronnoit les travaux du jour, en faisant le soir des réflexions sur lui-même. Quelquefois il alloit s'asseoir sur le sommet de la *colline*, d'où il embrassoit d'un coup d'*oeil*, & contemploit avec admiration la voûte étoilée du Ciel: quelquefois aussi il se promenoit sur le bord de la mer, pour respirer l'air rafraichi par le vent du soir. Là il se demandoit à lui-même .... comment as-tu passé la journée? En jouissant aujourd'hui de nouveaux bienfaits, ès-tu remonté à la la source divine d'où ils couloient? Ton cœur a-t-il été pénétré d'amour & de reconnoissance pour ton divin bienfaiteur? Dans ta peine as-tu mis ta confiance en lui? Dans tes jouissances l'as-tu oublié? As-tu écarté les mauvaises pensées qui se présentoient à ton esprit? As-tu étouffé les désirs déréglés qui s'élevoient dans ton cœur? En un mot, ès-tu réellement devenu meilleur?

Toutes les fois que sur ces questions, ou de pareilles, sa conscience pouvoit lui rendre un bon témoignage, que la situation de son ame étoit douce! Il entonnoit un hymne à la louange de l'Etre parfait, qui l'avoit aidé

à fai-

à faire un pas dans le chemin de la vertu. Lors au contraire qu'il avoit lieu de n'être point aussi satisfait, quelle amertume pour lui d'avoir ainsi perdu un jour! car il estimoit avoir perdu la journée où il avoit pensé ou fait quelque chose qu'il ne pouvoit approuver le soir. A côté de la ligne qu'il traçoit chaque jour sur l'arbre qui lui tenoit lieu de calendrier, il faisoit une croix, qui servoit à lui rappeler sa faute, afin qu'à l'avenir, mieux sur ses gardes, il n'en commît point de pareille.

Voilà, mes chers enfans, comment Robinson travailloit à se corriger, & à devenir meilleur de jour en jour. Etes-vous aussi dans l'intention sincère de former votre cœur à la vertu? je vous conseille de le prendre ici pour modèle. A son exemple, réservez-vous une heure tous les soirs pour vous rendre compte en silence, à vous-mêmes, de la manière dont vous vous êtes conduits pendant la journée: & s'il se trouve, soit dans vos pensées, soit dans vos paroles, soit dans vos actions, quelque chose qui ne puisse être avoué de votre conscience, ayez un livre destiné à l'y noter, pour vous en rappeler de tems en tems, afin que connoissant ce dont vous vous êtes rendus une fois coupables, vous apportiez dans la suite d'autant plus d'attention à l'éviter. En travaillant de la sorte à vous perfection-

fectionner tous les jours, vous accroitrez auffirez journellement votre fatisfaction & votre bonheur.

Je fuis charmé, mes chers enfans, de votre docilité: je vois avec joie que vous vous retirez chacun dans une allée différente pour fuivre, dès cet inftant même le bon confeil que je viens de vous donner.



QUATORZIEME SOIRÉE

Le pere.

Je vous détaillai hier le genre de vie que Robinſon s'étoit preſcrit. Trois années conſécutives s'écoulèrent ſans qu'il y eût rien changé. Jusqu'où croyez-vous, qu'avec cette conſtance au travail, pendant tout ce tems, il eut déjà avancé l'ouvrage de ſon canot? Hélas! il en étoit à peine à la moitié de la coupe du tronc; & il lui paroiſſoit douteux, qu'il pût abattre l'arbre en moins de trois ou quatre autres années de la même aſſiduité.

Cependant il ne ſe rebute point d'y travailler: qu'auroit-il entrepris d'ailleurs? il ne vouloit ni ne pouvoit reſter oiſif... Un jour il vint à penſer, que depuis ſi-longtems qu'il habitoit cette île, il n'en avoit encore vu qu'une très-petite partie. Il ſe reprocha, comme une foibleſſe, la crainte qui l'avoit empêché de la parcourir d'un bout à l'autre. Peut-être, ſe diſoit-il, que ſi j'euſſe été moins timide, j'aurois découvert, par ce voyage, bien des choſes qui me ſeroient préſentement fort-utiles?

Cette

Cette confidération eut affez de force pour le décider à ne différer fon départ que jufqu'au lendemain à la pointe du jour.

NICOLAS.

De quelle étendue pouvoit bien être cette île?

LE PERE.

A-peu-près comme tout le territoire de Hambourg, non compris le bailliage de Ritzebuttel; c'eft-à-dire, environ huit lieues de longueur & vingt-quatre de circuit.

Dès le même jour il fit tous les préparatifs pour fon départ. Le lendemain matin, après avoir chargé un de fes lamas de provifions de bouche, pour quatre jours, après s'être équipé, armé, & recommandé à la protection divine, il fe mit en route avec confiance. Son deffein étoit de fuivre le bord de la mer, autant qu'il lui feroit poffible, & d'éviter les forêts, pour être moins expofé à la rencontre des bêtes féroces.

Le premier jour de fon voyage ne fut remarquable par aucun événement extraordinaire. Il fit environ fix lieues; plus il avançoit, & plus il s'appercevoit que l'emplacement de fa demeure étoit dans le canton le moins fertile de l'île. En plufieurs endroits, il trouva des arbres qui, quoiqu'ils lui fuffent incon-

nus, lui parurent porter des fruits lesquels auroient pu lui fournir une nourriture aussi saine qu'agréable. Ce ne fut que dans la suite qu'il en connut l'usage & en apprit les noms.

Parmi ces arbres étoit celui qu'on appelle *meûrier-à-papier*, dont l'écorce fournit aux Japonois la matière avec laquelle ils fabriquent un superbe papier, & dont les habitans de l'Ile d'Otahiti font une belle étoffe pour des habits d'Eté. Je vous en montrerai bientôt un échantillon que j'ai reçu d'Angleterre. Robinson passa la première nuit sur un arbre, pour y être en sûreté contre les bêtes féroces; & à la pointe du jour il se remit en route.

Il n'eut pas fait beaucoup de chemin qu'il se trouva à l'extrémité méridionale de l'île. En quelques endroits, le sol y étoit sablonneux. Comme il vouloit se porter sur une langue de terre, qui avançoit plus que les autres dans la mer, tout-à-coup il recule, il pâlit, il tremble, il regarde autour de lui, puis il reste immobile, comme frappé d'un coup de foudre.

JEAN.

Qu'est-ce que c'est?

LE PERE.

Il a sous les yeux ce qu'il ne s'attendoit pas à rencontrer; des pas d'hommes imprimés sur le sable.

NICOLAS.

NICOLAS.

Quoi! c'est-là ce qui l'éffraye! il devoit, ce semble, s'en réjouir.

LE PERE.

Voici la cause de sa frayeur. Au premier coup d'oeil sur ces pas, il ne se représenta point les hommes qui en avoient laissé l'empreinte, comme appartenant à la classe de ceux qui sont civilisés, humains, serviables, compatissans, toujours prêts à secourir leurs semblables, dans tout ce qui dépend d'eux, mais il se les figura, barbares, cruels, attroces, prêts à fondre sur lui, à l'égorger & à le dévorer. En un mot, il ne se représenta pas des européens civilisés; mais il n'imagina que des sauvages anthropophages, des *cannibales*, des habitans des îles *Caraïbes*, qui, comme je vous l'ai eu dit, ce que vous n'avez pu entendre sans horreur, étoient autrefois dans l'usage révoltant de se nourrir de chair humaine.

THEOPHILE.

Il y avoit-là de quoi frémir!

LE PERE.

Il eût été plus sage & plus prudent, qu'on eût accoutumé Robinson, dès son bas-âge, à n'être point troublé par la frayeur dans les plus grands dangers; & qu'il eût, dans ce

moment, conservé plus de sang-froid & de présence d'esprit. Nous pouvons tous y réussir, si, de bonne heure & constamment, nous sommes attentifs à nous rendre sains & vigoureux, tant de corps que d'esprit.

JEAN.

Mais encore! comment y parvient-on?

LE PERE.

En fortifiant son corps par une vie sobre, règlée, laborieuse, conformément à l'intention de la Nature: en conservant son ame sans tache, par une piété solide & éclairée. Munis de la sorte, nous pourrons supporter l'inconstance du sort, braver les revers de la fortune; & voir les périls d'un oeil tranquille. Ainsi, mes chers amis, si vous vous en tenez toujours, avec sobriété, à des mets d'autant plus sains qu'ils seront plus simples & plus naturels, & qu'ils auront été aprêtés avec moins de recherches; si vous vous abstenez de plus en plus des friandises, ces poisons déguisés aussi nuisibles à la santé qu'agréables au goût; si vous fuyez l'oisiveté, également pernicieuse pour le corps & pour l'ame; si, autant que vous le pourrez, vous exercez votre esprit, par l'étude, à l'attention & à la réflexion, & votre corps par un travail qui vous donne du mouvement sans vous épuiser; si quelquefois, à dessein & de votre plein gré, vous

vous

vous abstenez d'une chose qui vous seroit très-agréable, que même vous désireriez, & dont il ne dépendroit que de vous de jouir: si dans d'autres occasions, vous vous livrez, quoique vous pussiez vous en dispenser, à des choses qui vous paroissent desagréables, & pour lesquelles vous ne vous sentez que de l'éloignement; si de plus vous prenez l'habitude de ne pas toujours recourir à autrui, & de trouver au contraire, pour vos besoins, une ressource en vous-mêmes, dans tout ce dont vous êtes capables, vous passant ainsi, autant qu'il est possible, du secours de mains étrangères, & usant de votre jugement pour chercher & trouver encore vous-mêmes des conseils & des expédiens, lorsque vous êtes dans la peine ou dans quelque embarras: si enfin vous travaillez soigneusement à acquérir & conserver le précieux trésor d'une conscience sans reproche, qui vous assure de la protection & de la bienveillance du Tout-puissant; alors, mes chers enfans, alors vous vous procurerez & vous vous sentirez toute la force de corps & d'esprit dont vous étiez capables. Les caprices les plus injustes de la fortune ne troubleront, ne bouleverseront point votre ame. Les événemens les plus fâcheux pourront bien vous causer quelque surprise, mais non ébranler votre fermeté, abattre votre courage & altérer la sérénité

repaître. Du tems de Robinson les habitans des Antilles & d'autres îles de l'Ouest, nommés *cannibales* & *caraïbes*, étoient tous antropophages, comme je crois vous l'avoir déjà dit. Ils étoient dans l'usage horrible, d'égorger & de faire rôtir leurs prisonniers de guerre, pour en faire un abominable festin, où leur joie attroce se manifestoit par des danses & des chants, ou pour mieux dire, par les hurlemens de la férocité repue.

CHARLOTTE.

Oh! les détestables hommes!

LE PERE.

Détestons, ma chère Charlotte, l'attrocité de leurs usages, & non leurs personnes: ils n'ont reçu ni éducation ni instruction. Si tu eusses eu le malheur de naître parmi ces peuples sauvages, il est très-vrai, qu'à leur exemple, sans pudeur, nue, stupide & farouche, tu courrois maintenant comme eux dans les bois: que tu te peindrois le corps & le visage de différentes couleurs, & sur-tout de rouge, que les bouts des oreilles & des narines percés, tu ne t'en croirois pas peu, d'y porter, pour ornement, des plumes d'oiseaux des coquilles de mer, & d'autres bagatelles; il est très-vrai, qu'assistant alors aux festins abominables des tes parens dépravés, tu en prendrois ta part avec autant de goût, que lors-

lorsque tu participes à nos meilleurs repas. Réjouissez-vous donc tous, & bénissez Dieu d'appartenir à des parens nés & élevés dans une société policée, où ils ont appris dès leur bas-âge à être humains, honnêtes & polis, bienfaisans, & à ne rien négliger pour vous rendre de même doux, liants, civils compatissans & propres à tout bien. Plaignez le malheureux sort de ces hommes livrés à eux-mêmes, qui mènent encore une vie sauvage, pareille à celle des animaux féroces dans les forêts.

FREDERIC.

Et où s'en trouve-t-il encore?

JEAN.

Bien loin! très-loin d'ici, dans une île qui s'appelle la nouvelle Zélande. Papa nous en a lu quelque chose l'hyver dernier, dans une rélation de voyages. Les sauvages qui habitent cette île sont antropophages; mais il faut espérer que les anglois qui les ont découverts parviendront à les rendre moins farouches.

FREDERIC.

Ce sera bien fait!

LE PERE.

Robinson détourna donc les yeux de cet affreux spectacle; il se trouva mal, & seroit tombé en défaillance, si la nature ne se fût soulagée; il rejeta tout ce qu'il

avoit

avoit dans l'estomac. Dès qu'il fut un peu remis, il s'enfuit avec tant de célérité qu'à peine son lama pouvoit-il le suivre: ce fidèle animal, sans se rebuter, ne cessoit de courir après lui. La frayeur avoit tellement troublé l'esprit de notre Robinson, qu'il en avoit oublié son lama, jusques-là que, dans sa fuite, entendant les pas de cet animal, il ne doutoit pas qu'il n'y eût derrière lui un canibale à sa poursuite. Dans cette anxiété, il précipitoit de plus en plus ses pas, pour échapper au prétendu anthropophage, & même afin d'être moins gêné & plus léger dans sa course, il jette sa pique, son arc, ses flèches, sa hache: c'eût été le moment de s'en servir, il n'y pense point; il ne cherche son salut que dans la fuite. Il ne se propose aucun terme; il ne cherche point à reconnoître sa route; le chemin le plus aisé à parcourir, est toujours celui qu'il préfère; il ne sait plus où il en est. Pendant près d'une heure de tours & de détours il se trouva qu'il avoit fait un circuit qui le remettoit au même endroit d'où il avoit pris la fuite.

Nouvel effroi! nouvelle perpléxité! il ne reconnoît pas le lieu; il n'imagine pas que ce soit celui qu'il a déjà vu; il croit avoir rencontré un second indice de l'horrible cruauté à laquelle il cherche à se soustraire, il se détourne, continue sa fuite, qui ne finit qu'avec ses forces;

épuifé, il tombe enfin fans connoiffance. Ici, fon lama l'ayant rejoint, fe couche auprès de lui, excédé de laffitude. Le hazard voulut que ce fut le même endroit où Robinfon avoit jeté fes armes. Ce furent auffi les premiers objets qui s'offrirent à fa vue au moment qu'il rouvrit les yeux. En voyant fes armes éparfes fur le gazon, il croit que c'eft un rêve, de même que tout ce qui venoit de fe paffer; il ne comprenoit ni comment fes armes fe trouvoient-là, ni comment il s'y trouvoit lui-même, tant la frayeur avoit troublé toutes les facultés de fon ame!

Il fe leva pour quitter au plutôt ce lieu; mais moins faifi, moins troublé, il n'eut pas l'imprudence d'oublier fes armes; il les releva, bien-réfolu de ne plus quitter ces uniques inftrumens de défenfe. Il étoit fi affoibli, qu'il lui fut impoffible de hâter fes pas avec la même viteffe qu'auparavant, quelque folicité qu'il y fût par la crainte. L'appétit ne lui revint point pendant tout le refte de la journée, & il ne s'arrêta qu'une feule fois & un inftant, pour fe défaltérer à une fource.

Il efpéroit pouvoir regagner fa demeure le même jour; mais celà lui fut impoffible. A l'entrée de la nuit il étoit à environ une demi-lieue de fon habitation, dans un endroit qu'il appeloit fa campagne. C'étoit un bos-

bosquet avec un enclos assez spacieux, qu'il avoit choisi pour servir de parc à une partie de son troupeau, parceque l'herbe y étoit meilleure qu'aux environs de son habitation ordinaire. L'année précédente il y avoit passé plusieurs nuits d'été, parcequ'y ayant moins de mosquites que chez lui, il en étoit aussi moins incommodé. Voilà pourquoi il appeloit ce lieu sa campagne. Ses forces étoient épuisées; il ne lui étoit pas possible d'aller plus loin. Quelque danger qu'il trouvât à passer la nuit dans un bosquet si-mal défendu, il fallut se résoudre à s'y arrêter. Excédé de fatigue, l'ame encore agitée de terreur, il s'arrangea pour prendre du repos. Mais à peine étoit-il entre la veille & le sommeil, qu'il lui survint un nouveau sujet d'effroi qui faillit lui donner la mort.

JEAN.

Ciel! aie pitié de lui! à quelles alarmes n'est-il pas toujours exposé?

NICOLAS.

Qu'étoit-ce donc?

LE PERE.

Il entendit une voix, comme venant du ciel, qui lui disoit, très-distinctement „ Robinson! pauvre Robinson! où as-tu été? Comment ès-tu venu ici?

THEO-

THÉOPHILE.

Seigneur! qu'eſt-ce que c'étoit?

LE PERE.

Robinſon ſe lève précipitamment, tout tremblant, ne ſachant que devenir. Il entend répéter les mêmes paroles; il tourne les yeux avec peine, du côté d'où venoit la voix; il trouva . . . . que croyez-vous?

TOUS.

Eh! qui peut le ſavoir?

LE PERE.

Il trouva ce qu'un poltron, s'il étoit attentif à examiner, avant que de s'effrayer, trouveroit ſouvent, . . qu'il n'avoit aucun ſujet de s'alarmer; il vit que ce n'étoit pas une voix du ciel, mais celle de ſon cher perroquet perché ſur une branche d'un arbre de ſon bosquet.

TOUS.

Ha, ha, ha! celà eſt plaiſant!

LE PERE.

Sans doute que cet oiſeau s'étoit ennuyé d'être ſeul; & comme il avoit ci-devant ſuivi ſouvent ſon maître, lorsqu'il alloit au bosquet, il fut l'y chercher, & prononça les paroles que Robinſon lui avoit répétées nombre de fois.

A la

A la terreur succéda la joie d'en avoir apperçu la cause. Robinson tend la main, appelle Pol; l'oiseau vole à lui, & durant des caresses reçues & rendues, dl'oiseau ne cessoit de crier: Robinson! pauvre Robinson! où astu été?

Robinson, toujours inquiet & sur ses gardes, ne ferma presque pas l'oeil pendant cette nuit: il avoit sans cesse, comme sous ses yeux, le théâtre d'horreur qui l'avoit effrayé; envain cherchoit-il à le bannir de son imagination; tous ses efforts étoient inutiles. A quelles étranges extrémités l'imagination frappée ne conduit-elle point? De quelles épaisses ténèbres, une forte passion ne couvre-t-elle pas la raison? Robinson imagina, pour se mettre en sûreté, à l'avenir, mille projets plus insensés les uns que les autres. Entr'autres... le croiriez-vous! il avoit résolu de détruire, dès qu'il seroit jour, tous ses ouvrages, & de ne laisser aucune trace de ce qui lui avoit coûté tant de travail. Son bosquet & la haie du parc arrachés, ses lamas livrés à eux-mêmes, sa demeure & sa palissade détruites, son jardin & ses arbres bouleversés, tout devoit être sacrifié à sa sûreté. Il vouloit qu'il ne restât aucun vestige auquel on pût reconnoître la main d'un homme.

JEAN.

JEAN.

Pourquoi cela ?

LE PERE.

Afin que si les sauvages venoient, par hazard, visiter ce côté de l'île, ils ne pussent ni s'appercevoir ni même soupçonner qu'il s'y trouvât un homme.

Laissons-le maintenant à son inquiétude, puisqu'enfin nous ne pouvons lui être d'aucun secours; & en allant nous reposer à l'abri des dangers dont il se croit menacé, sentons notre bonheur, & rendons graces à l'Etre suprême de nous avoir fait naître dans un pays, où vivant parmi des hommes civilisés & disposés à nous aimer & à nous secourir, nous pouvons nous livrer au sommeil sans avoir rien à craindre de la férocité des sauvages inhumains.

TOUS.

Bonne nuit, Papa! bien obligé! Que le récit de ce soir étoit intéressant!

QUINZIEME SOIRÉE.

Le pere.

Mes enfans, c'eſt un proverbe très-vrai que celui qui dit que *la Nuit porte conſeil*; Robinſon nous en fournit une preuve frappante.

Vous vous ſouvenez des étranges réſolutions que lui fit prendre une frayeur exceſſive. Il fut fort-heureux d'être obligé d'en remettre l'exécution jusqu'au lendemain. A peine la douce lumière du matin avoit-elle diſſipé les ombres de la nuit, qu'il vit les choſes ſous une face toute différente. Ce qu'il a jugé la veille prudent & néceſſaire, lui paroît maintenant inutile & inſenſé. En un mot il rejette tous les projets peu réfléchis ſuggérés par la frayeur, & il forme de nouveaux deſſeins que la raiſon approuve.

Que ſon exemple vous apprenne que dans les affaires qui peuvent être différées, vous ne devez pas paſſer de la réſolution immédiatement à l'exécution; renvoyez celle-ci au lendemain le plus ſouvent qu'il vous ſera poſſible.

Robinſon reconnoît maintenant que ſa frayeur du jour précédent avoit été outrée. Je ſuis ici depuis bien du tems, ſe dit-il à lui-même; & cependant aucun ſauvage ne s'eſt encore approché des environs de ma demeure, ce qui prouve aſſez que leur ſéjour n'eſt point fixé dans cette île. Il eſt vraiſemblable qu'ils en habitent une autre, d'où quelques-uns d'entr'eux viennent ici, de tems-en-tems, célébrer leurs victoires par un horrible feſtin: & probablement n'abordent-ils jamais qu'à la pointe méridionale de l'île, & retournent chez eux ſans être curieux de pénétrer plus avant. C'eſt donc encore par une direction particulière du Ciel que j'ai été jeté ſur cette partie de la côte la moins fertile de l'île, ce desavantage même fait ici ma ſûreté.

Pourquoi n'eſpérerois-je pas que la même bonne Providence me continuera ſa protection contre tous les dangers, puiſqu'elle m'a ſouſtrait jusqu'ici ſi-viſiblement & avec tant de ſageſſe aux plus grands périls? Il ſe fit donc ici à lui-même les reproches les plus amers, d'avoir eu la veille ſi-peu de confiance en Dieu. Pénétré de regrets, il ſe proſterna pour demander le pardon de cette nouvelle faute. Enſuite ſes forces étant rétablies, il prit le chemin de ſa demeure, pour exécuter les nouveaux deſſeins qu'il venoit de former

JEAN.

Que se proposoit-il?

LE PERE.

Il vouloit prendre quelques mesures justes pour sa plus grande sûreté, ce qui étoit très-raisonnable. Car quoiqu'il soit de notre devoir de nous reposer sur la Providence, persuadés qu'en conformant notre vie à ses loix, elle ne nous abandonnera pas dans le besoin, de notre côté nous ne devons cependant rien négliger de ce qui peut contribuer à notre sûreté ou à notre bonheur. Car Dieu ne nous a doués de raison, n'a enrichi nos ames & même nos corps de tant de diverses facultés, que pour que nous les fassions toutes concourir à nous rendre plus sûrement heureux.

La première chose qu'il fit, ce fut de planter, extérieurement, à une petite distance de la palissade d'arbres qui formoit l'enceinte devant sa demeure, comme une forêt épaisse qui la couvrît de loin, & empêchât qu'elle ne fût apperçue.

Dans cette vue, il planta successivement, près de deux mille boutures de cette espèce de saule, qu'il avoit déjà vu reprendre & croître facilement & en peu de tems. Il se garda bien de les aligner; il eut au contraire l'attention d'éviter toute symétrie, pour donner

ner à l'ensemble l'apparence d'une futaie naturelle, plutôt que d'un plant artificiel. Il résolut ensuite de creuser un chemin souterrain, qui du fond de sa grotte aboutit à l'autre côté de la montagne, afin qu'au besoin, quand, par exemple l'ennemi auroit escaladé sa cloison, il eût une issue pour s'échapper. C'étoit encore ici un ouvrage pénible & de longue haleine; & vous comprenez que pour y vaquer, il fut obligé de suspendre la construction du canot.

Pour s'ouvrir ce passage souterrain, il s'y prit précisément comme les mineurs qui d'abord creusent un puits, ensuite une galerie.

THEOPHILE.

Oh! qu'est-ce que c'est que des *galeries*?

JEAN.

Ne le fais-tu plus? D'abord les mineurs, pour exploiter une mine, creusent la terre perpendiculairement, comme on le pratique quand on veut trouver de l'eau; & c'est à cette ouverture perpendiculaire qu'ils donnent le nom de *puits*. Parvenus à une certaine profondeur, ils commencent à creuser horizontalement; & ce passage horizontal ils l'appellent *galerie*; ils continuent ainsi de puits en galeries & de galeries en puits, jusqu'à ce qu'ils arrivent à une veine ou filon du métal qu'ils cherchent.

LE PERE.

Très-bien expliqué! Remarquez qu'en creusant ainsi de côté ou horizontalement, la terre qui est sur leur tête s'ébouleroit bientôt, s'ils n'avoient soin, à mesure qu'ils avancent, de la soutenir; c'est ce qu'ils exécutent par des traverses de bois qui portent de part & d'autre sur des montans; & c'est aussi ce que fit Robinson.

Toute la terre qu'il en tiroit, il la portoit près de la cloison, & avoit soin de la fouler: il éleva ainsi peu-à-peu une terrasse d'environ dix pieds de hauteur sur au moins huit d'épaisseur. De distance en distance il avoit laissé des ouvertures, ou des embrasures pour se ménager la vue du dehors. Il avoit encore pratiqué quelques escaliers, pour monter & descendre commodément, en cas qu'il fût obligé de défendre un jour son fortin, du haut de son espèce de rempart.

Il paroissoit ainsi assez en sûreté contre une attaque subite & passagère. Mais quoi! si l'ennemi s'obstine, s'il le bloque pendant quelque tems, quelles seront ses ressources?

Ce blocus de quelque durée n'étoit pas une pure chimère; il n'étoit point impossible qu'il n'eût lieu un jour. Il crut donc aussi nécessaire de se précautionner contre cet événement, & d'aviser aux moyens de n'être

pas

pas réduit un jour à la néceſſité de ſe rendre par famine ou de mourir de faim. Pour prévenir une telle extrémité, il réſolut de garder conſtamment, dans l'enceinte de ſon habitation, au moins un lama à lait, & d'y avoir en réſerve, pour l'entretien de cet animal, une meule de foin, qui ne ſeroit entamée que dans la néceſſité. Il fut encore décidé qu'il feroit une proviſion de fromage, de fruits & d'huîtres qu'il renouvelleroit de jour en jour à meſure que les uns ou les autres ceſſeroient de pouvoir être gardés.

Il avoit formé un autre projet; mais il fut obligé d'y renoncer, prévoyant que l'exécution en ſeroit trop longue. Il auroit voulu que l'eau qui jailliſſoit de la ſource voiſine, & qui formoit un petit ruiſſeau, eût traverſé ſa cour, afin de n'en pas être privé en cas de ſiège. Pour cet effet, il eût été obligé de percer un monticule aſſez étendu, pour qu'un ſeul homme ne pût exécuter ce travail, ſans y conſumer un temps fort-conſidérable. Il jugea donc qu'il valoit mieux abandonner ce deſſein, & retourner à la conſtruction de ſon esquif.

Pendant quelques années, il ne ſe paſſa rien qui mérite d'être rapporté. Je me hâte de venir à un événement, qui eût plus d'influence ſur le ſort de notre ami, que tout ce qui lui étoit arrivé jusqu'ici dans ſon île.

Dans la matinée d'un jour clair & serein, comme il travailloit à son canot, il apperçut qu'il s'élevoit dans l'éloignement une fumée fort-épaisse. A la frayeur dont il fut d'abord saisi succéda bientôt la curiosité. Poussé par l'un & l'autre de ces mouvemens, il se hâta de gagner le sommet de la colline au pied de laquelle étoit sa grotte, pour découvrir la vraie cause de cette fumée. A peine y étoit-il arrivé qu'il fut consterné à la vue de cinq ou six canots amarés au rivage, & d'une trentaine de sauvages qui, avec des attitudes aussi grotesques que leurs cris étoient feroces, dansoient en rond autour d'un grand feu.

Quoique Robinson dût s'attendre à être tôt ou tard, spectateur d'une pareille scène, néanmoins peu s'en fallut que, de frayeur, il ne perdît encore ici connoissance. Cependant il reprit, cette fois, bientôt, courage par sa confiance en Dieu. Il descendit la colline avec précipitation pour se mettre en état de défense, s'arma, implora le secours du Ciel, & prit la ferme résolution de défendre sa vie jusqu'à la dernière extrémité. Fortifié dans ce dessein par sa piété même, il se sentit assez de présence d'esprit & de courage, pour monter son échelle de cordes, & se transporter de nouveau, au sommet de la colline, d'où il vouloit observer tous les mouvemens des ennemis.

Bien-

Bientôt, saisi d'indignation & d'horreur, il vit distinctement deux infortunés que l'on traînoit des canots vers le lieu où étoit le feu. Il soupçonna, d'abord, qu'on avoit le dessein de les égorger, & à l'instant il fut convaincu qu'il ne se trompoit point. Quelques-uns de ces monstres, le dirai-je! assomment un de ces captifs, deux autres se jettent aussitôt sur lui, sans doute pour le mettre en pièces, destinées à être préparées pour leur abominable festin. Pendant cette affreuse exécution, l'autre prisonnier en étoit le triste spectateur, dans l'attente de recevoir bientôt, à son tour, le même traitement; mais au moment où ces barbares étoient le plus empressés, & tout occupés de la boucherie de son compagnon, il observe l'instant où personne n'avoit les yeux sur lui; & dans l'espérance d'échapper à la mort, il prend subitement la fuite, & court avec une rapidité étonnante directement du côté où Robinson avoit sa demeure.

La joie & l'espérance, la crainte & l'horreur s'emparent tour à tour de l'ame de notre Robinson; elles se peignirent successivement dans son air, tantôt pâle, tantôt enflammé. Il ressentoit une joie mêlée d'espérance, en observant que le prisonnier gagnoit les devans sur ceux qui le poursuivoient: il étoit agité de crainte & d'horreur,

voyant les uns & les autres venir en droite ligne du côté de son habitation. Ce qui les en séparoit encore, étoit une petite baie, que le malheureux qui fuyoit devoit traverser à la nage, pour ne pas tomber entre les mains de ses ennemis. Dès qu'il fut au bord, sans hésiter, il se jette à l'eau, & la traverse avec une célérité pareille à celle qu'il avoit montrée jusqu'ici. Deux de ceux qui le poursuivoient de plus près, nagèrent après lui; tous les autres sauvages retournèrent à leur abominable festin. Avec quelle satisfaction Robinson observa-t-il que ces deux derniers n'étoient pas à beaucoup près aussi habiles nageurs que celui qu'ils vouloient atteindre! Le premier étoit déjà en course, que les deux autres n'étoient pas encore au milieu de la baie. A l'instant Robinson fut animé d'un courage & d'un zèle tels qu'ils ne s'en étoit jamais senti de semblable. Ses regards étinceloient; son cœur le folicitoit d'aller au secours du malheureux; il prend sa lance, & sans balancer, se précipite de la colline, dans un clin d'oeil, sort de la forêt, se trouve entre les deux partis, & crie au fuyard: arrête! arrête! Celui-ci se retourne, s'effraye à la vue de Robinson couvert de peaux, le prend pour un être supérieur, hésite s'il se jettera à ses pieds ou s'il prendre la fuite. Robinson étendant le bras, lui fit

fit comprendre par des signes, qu'il étoit là pour le défendre; il se tourne à l'instant & marche à l'ennemi. A portée du premier il ranime son courage, frappe de sa lance le sauvage nud & le renverse sur la place. Celui qui restoit étant encore à environ cent pas, s'arrête de surprise, arme son arc d'une flèche, la décoche contre Robinson qui se disposoit à le joindre. Le trait frappe à l'endroit du cœur; heureusement le coup fut foible, les peaux résistèrent comme une cuirasse; le trait repoussé tomba, & Robinson n'en reçut pas la moindre blessure.

Notre héros ne laisse pas à son ennemi le tems de tirer une seconde fois; il fond sur lui; &, avant qu'il eût le tems d'ajuster une flèche il lui fait mordre la poussière.

Il se tourne du côté de celui dont il étoit le libérateur: il le voit encore immobile à la même place, entre l'espérance & la crainte; incertain si ce qui venoit de se passer sous ses yeux contribueroit à sa conservation, ou s'il devoit succomber, à son tour, sous les coups redoutables de cet être inconnu. Le vainqueur l'appelle, lui fait comprendre, par des signes, de se rendre auprès de lui. D'abord, il obéit, puis s'arrête, reprend sa marche, la suspend encore, s'avance à pas lents avec une frayeur marquée, & dans l'attitude d'un suppliant. Robinson lui donne

toutes les démonstrations imaginables d'amitié, l'invite encore par des signes à s'approcher, il s'approche, mais en se prosternant de dix pas en dix pas, pour le remercier & lui rendre hommage tout ensemble.

Robinson ôte son masque, le regarde d'un air doux, humain, amical. A cet aspect le sauvage ne balance plus, il se précipite vers son libérateur, se prosterne, baise la terre, prend un pied de Robinson, se le pose sur la nuque du cou, pour l'assurer, apparemment qu'il vouloit être son esclave. Mais notre héros, qui sentoit plus le besoin d'avoir un ami qu'un esclave, lui rendit promptement la main, avec amitié, le releva, & chercha par tous les moyens qu'il put imaginer à le convaincre qu'il devoit s'attendre à toute l'amitié qu'il pouvoit désirer. Cependant il restoit encore quelque chose à exécuter.

Le sauvage qui avoit été terrassé le premier, n'étoit pas mort de sa blessure: revenu à lui, il se mît à arracher quelques herbes, & à les appliquer sur sa plaie, pour en étancher le sang. Robinson fit remarquer ce mouvement à celui qui étoit auprès de lui; celui-ci lui adressa quelques paroles, & quoiqu'il ne les comprît pas, elles eurent pour lui, les charmes de la nouveauté, aucun son de voix humaine n'ayant, depuis maintes années frappé ses oreilles. L'Indien fixant

alter-

alternativement les yeux sur la hache, sur Robinson, la montrant du doigt & retirant la main fesoit entendre par-là qu'il désiroit cette arme, pour achever son ennemi. Notre héros qui ne répandoit le sang humain que malgré lui, mais qui sentoit la nécessité d'achever le mourant, donne sa hache, & détourne les yeux de-dessus l'usage sanglant qu'on en va faire. L'indien court au blessé, le décolle d'un seul coup, revient avec le rire cruel de la vengeance satisfaite; puis en faisant mille grimaces & mille contorsions singulières, il dépose aux pieds de Robinson, comme un trophée, la hache & la tête pâle & sanglante du vaincu.

Robinson lui fit entendre par signes qu'il s'emparât des arcs & des flêches des tués, & qu'il le suivît. L'indien à son tour lui fit aussi comprendre qu'avant de se retirer, il convenoit d'enterrer dans le sable les deux hommes tués, afin que si leurs compagnons venoient, dans la suite, les chercher, ils n'en découvrissent aucun vestige.

Robinson ayant témoigné qu'il approuvoit cette précaution, l'indien aidé de ses mains seules, se mit à l'ouvrage avec tant d'activite, qu'en moins d'un quart d'heure, les deux cadavres furent enfouis. Ils prirent ensuite l'un & l'autre le chemin de la demeure de Robinson & montèrent sur la colline.

CHAP-

CHARLOTTE.

Mais, Papa, Robinson s'étoit rendu coupable de meurtre!

FREDERIC.

Oh! ceux qu'il venoit de tuer étoient des ſauvages; il n'y avoit point de mal.

CHARLOTTE.

Oui! Mais c'étoient toujours des hommes.

LE PERE.

Sans doute! c'étoient des hommes, mon cher Frédéric, ſauvages ou civiliſés, ce n'eſt pas ce dont il s'agit. La queſtion eſt de ſavoir ſi Robinſon étoit en droit de leur ôter la vie. Qu'en penſes-tu, Jean?

JEAN.

Je penſe qu'il fit bien.

LE PERE.

Et pourquoi?

JEAN.

Parce qu'ils étoient inhumains, & qu'ils vouloient égorger un malheureux, qui, peut-être, ne leur avoit fait aucun mal.

LE PERE.

Comment Robinſon pouvoit-il le ſavoir? Le ſauvage pourſuivi ne pouvoit-il pas avoir mérité

mérité la mort? Les autres étoient, peut-être des officiers de justice, autorisés de leurs supérieurs. D'ailleurs qui avoit établi Robinson, juge entr'eux?

NIÇOLAS.

S'il ne les eût pas tués, ils auroient découvert sa demeure, & en auroient informé tous leurs compagnons.

THEOPHILE.

Et ils seroient venus tous ensemble, & auroient égorgé notre pauvre Robinson.

FREDERIC.

Et par-dessus, ils l'auroient dévoré.

LE PERE.

Celà est pressant, vous y êtes: il a dû le faire pour sa sûreté, fort bien! mais pour conserver sa vie est-on bien en droit de l'ôter à un autre?

TOUS.

Oui sans doute.

LE PERE.

Pourquoi donc?

JEAN.

Parceque Dieu veut que nous conservions notre vie aussi long-tems que celà dépend de nous; quand donc quelqu'un veut nous en

priver

priver il faut bien qu'il soit juste de lui en ôter le pouvoir en le prévenant.

LE PERE.

Sans doute, mes enfans, une telle défense forcée de nous-mêmes est légitime, selon toutes les loix divines & humaines: bien entendu que nous soyons dans le cas où il ne nous reste absolument d'autre moyen de sauver nos jours que celui d'ôter la vie à un injuste agresseur. Mais si, d'un autre côté, lorsque nous pouvons nous conserver soit par la fuite, soit par le secours d'autrui, soit en mettant notre ennemi hors d'état de nous nuire, nous lui ôtons la vie, alors c'est un meurtre qui est puni comme tel par la justice.

Souvenez-vous, mes chers enfans, de remercier Dieu, de ce que nous vivons dans un pays, où le gouvernement a pris de si justes mesures, pour la sûreté de nos personnes, que sur plus de cent mille individus, il s'en trouve rarement un, dans le cas fâcheux, d'user du droit d'une défense légitime & sanglante, pour sauver ses jours.

C'en est assez pour aujourd'hui. Quand nous nous serons rassemblés demain, je verrai ce que j'aurai à vous raconter.

SEI-

SEIZIEME SOIRÉE

LE PERE.

Que vous raconterai-je ce ſoir?

TOUS.

De Robinſon! de Robinſon...!

LE PERE.

Le ſort de Robinſon, mes chers enfans, auquel nous prenons tous un ſi vif intérêt, eſt encore bien incertain. Il monta comme je vous le dis hier, avec le ſauvage qu'il venoit de délivrer, ſur la colline derrière ſon habitation, inquiets l'un & l'autre ſur ce qui pouvoit encore leur arriver. La circonſtance étoit critique & périlleuſe; car n'étoit-il pas très-vraiſemblable que les ſauvages, après leur horrible repas, retourneroient ſur les traces des deux camarades qui leur manquoient; qu'ils les chercheroient de tous côtés, de même que la victime qui leur étoit échapée? Alors, y avoit-il lieu de douter qu'ils ne découvriſſent l'habitation de Robinſon, & qu'en réuniſſant leurs forces, ils ne la forçaſſent & ne maſſacraſſent notre héros & ſon nouveau compagnon?

Toutes ces idées ſe préſentoient à ſon eſprit, pendant que du ſommet de la colline & de derrière un arbre, il avoit les yeux fixés ſur les ſauvages, qui, par des danſes barbares & des hurlemens féroces, feſoient éclater la joie atroce d'un abominable feſtin. Il délibéra ſur le parti qu'il avoit à prendre. Fuira-t-il ? s'enfermera-t-il dans ſon Fort ? En s'élevant, par la penſée, au puiſſant Protecteur de l'innocence, il ſe ſentit, en même tems, aſſez de courage & de réſolution, pour prendre ce dernier parti. Pour n'être point apperçu, il ſe gliſſe derrière des brouſſailles, rampe jusquà ſon échelle de cordes, fait ſigne à ſon compagnon de l'imiter & de le ſuivre; & bientôt tous les deux ſont deſcendus.

Le ſauvage, à l'aſpect de l'arrangement commode de la demeure de ſon libérateur, fut ſaiſi de ſurpriſe: jamais rien de ſi-bien ordonné ne s'étoit encore offert à ſa vue. Il étoit dans une admiration pareille à celle d'un laboureur qui, n'étant jamais ſorti de ſon village, ſe trouve pour la première fois dans un Palais.

Robinſon chercha à lui faire entendre par ſignes tout ce qu'ils avoient à redouter de ces ſauvages attroupés; & que s'ils venoient l'attaquer, il étoit réſolu de ſe défendre jusqu'à la dernière extrémité, & même jusqu'à

la

la mort. Celui-ci le comprit; & auſſitôt, d'un air déterminé, il fait paſſer, à pluſieurs repriſes, par-deſſus ſa tête, la hache qu'il avoit encore en main, lance des regards menaçans du côté où étoient ſes ennemis, comme pour les provoquer au combat, & cherche, ainſi, à témoigner à ſon libérateur qu'il étoit tout prêt à ſe défendre courageuſement. Robinſon applaudit à ces intentions d'intrépidité, arma l'indien d'une lance, d'un arc & de flèches, & le mit en ſentinelle à une eſpèce d'embraſure, qu'il avoit pratiquée à ſa paliſſade, afin de pouvoir découvrir ce qui ſe paſſoit dans l'eſpace vuide qui étoit entr'elle & le bosquet qu'il avoit planté.

Environ une heure après, ils entendirent, tout-à-coup, dans l'éloignement, les cris étranges & effrayans que pouſſoient enſemble, pluſieurs ſauvages réunis. Tous deux ſe préparent au combat, s'entreregardent, & par différens geſtes, s'encouragent mutuellement à la défenſe la plus vigoureuſe. Les cris ceſſèrent.... bientôt ils recommencèrent plus perçans & de plus près.... un profond ſilence leur ſuccède... Tout près...

CHARLOTTE.

Oh! mon Papa, s'ils viennent je m'enfuis!

FREDERIC.

Quelle foibleſſe!

THEOPHILE.

Tranquillise-toi, Charlotte : Robinson saura bien se défendre : je ne suis pas en peine pour lui.

CHARLOTTE.

Vous verrez ; ils vont le massacrer.

JEAN.

Oh ! paix donc !

LE PERE.

Tout près, retentit une voix rauque, terrible, répétée par l'écho de la colline. Déjà nos deux braves étoient en posture : déjà leurs arcs étoient tendus ; le premier sauvage qui va paroître sera infailliblement atteint d'un trait mortel. Leurs yeux attentifs & qui annonçoient l'intrépidité étoient fixés du côté du bosquet, d'où la voix avoit retenti. Je m'arrête....

TOUS.

Mais d'où vient ce long & profond silence ? pourquoi suspendre ce récit ?

LE PERE.

Pour vous fournir une nouvelle occasion de vous exercer, dans l'art de vaincre l'impétuosité de vos désirs. Vous brûlez tous d'apprendre le succès du combat sanglant, que Robinson paroît devoir soutenir. Si vous

le

le voulez abfolument, je fuis prêt à fatisfaire votre vive curiofité; mais voyons. Si volontairement vous y renonciez pour aujourd'hui; fi de votre plein gré, vous combattiez votre curiofité, & que vous remiffiez jusqu'à demain à la fatisfaire? Cependant vous en êtes fort les maîtres: c'eft à vous feuls d'en décider librement. Parlez! y confentez-vous, ou n'y confentez-vous pas?

TOUS.

Nous nous y foumettons... nous aurons, cette fois bien de la peine... mais patience ... à demain.... Hélas! Dieu garde notre pauvre Robinfon! *)

LE PERE.

Votre réfignation, mes chers enfans, me comble de joie. Entretenez-vous par des propos agréables & utiles, en continuant les uns, de travailler, par amufement à vos paniers d'ofier ou à vos lacets de foie; les

 autres

*) Nos jeunes lecteurs fauront que les enfans dont il eft ici queftion étoient fi exercés, depuis un certain tems, à vaincre leurs goûts les plus décidés, qu'il ne leur en coûtoit presque plus rien, lorsqu'ils étoient appelés à fufpendre leurs amufemens les plus chers. Les jeunes gens qui les imiteront, à cet égard, ne s'en trouveront pas mal.

autres de tracer le deffein du plan du petit fort que nous nous propofons de conftruire, au plutôt, dans la grande cour. Loin de vous ennuyer dans ces occupations, je ne doute pas que vous ne trouviez, quand vous entendrez battre la caiffe, que ce fignal de l'heure du fouper arrive trop tôt pour vous.



DIX-SEPTIEME SOIRÉE.

LE PERE.

Nous avons laiſſé, hier, Robinſon & ſon allié, attentifs à découvrir tout ce qui pourroit ſe paſſer autour d'eux. Ils ne diſcontinuèrent pas d'être ſur leurs gardes, jusques vers le ſoir: mais n'ayant apperçu aucun ennemi, ni entendu le moindre cri, depuis quelques heures, il leur parut très-vraiſemblable, que les ſauvages, rebutés de leurs recherches inutiles, avoient regagné leurs canots, & s'étoient retirés chez eux. Ils quittèrent donc leurs armes, & Robinſon apporta de quoi ſouper.

Comme cê jour, ſingulièrement remarquable, dans les avantures de notre héros, étoit un Vendredi, il voulut en quelque ſorte, en perpétuer le ſouvenir, de même que des événemens qui le diſtinguoient, en donnant au ſauvage, qui lui devoit ſa délivrance, le nom même de Vendredi.

Jusqu'à ce moment, Robinſon n'avoit pas encore eu le loiſir de le conſidérer avec attention; c'étoit un jeune homme bien fait,

âgé d'environ vingt ans; il avoit le teint bazané & luisant, des cheveux noirs & longs: & non de la laine comme les nègres, le nez court sans être applati. Les lèvres petites, & les dents blanches comme de l'ivoire. Il portoit aux oreilles diverses plumes & coquilles, ornement auquel il n'attachoit pas peu d'importance; d'ailleurs nulle espèce de vêtement.

Robinson respectoit souverainement la pudeur, quoique pressé par la faim, il ne put prendre de nourriture, avant d'avoir donné à une peau la forme d'un tablier, qui servit à son nouvel hôte. Ensuite il lui fit signe de s'asseoir à son côté, pour souper avec lui. Vendredi, nous ne l'appellerons plus autrement, s'approche de Robinson en lui donnant toutes les marques imaginables de respect & de reconnoissance: il tombe à genoux, se prosterne, pose le pied de son libérateur sur la nuque de son cou, comme il l'avoit déjà fait précédemment.

Robinson, dont le cœur pouvoit à peine contenir la joie d'avoir enfin trouvé un compagnon & un ami, si désiré, depuis long-tems, auroit bien préféré de la manifester par mille témoignages d'amitié. Mais ignorant le caractère de son nouvel hôte, il crut qu'il étoit de la prudence, pour sa sûreté, de le tenir dans un état de sujétion respectueuse,

eufe, de recevoir fes hommages, comme lui étant dûs, en un mot, de jouer, à fon égard, pendant quelque tems, le rôle de fouverain. Il lui fit donc entendre par fignes, qu'il vouloit bien le prendre fous fa protection; mais fous la condition d'une obéiffance parfaite, qu'il exécutât tout ce qu'il lui ordonneroit, & s'abftînt de tout ce que lui, fon maître & fon roi lui défendroit, felon fon bon plaifir. En lui donnant cette inftruction, il prononça le mot *Cacique*; il fe fouvint heureufement avoir entendu une fois, que les fauvages de l'Amérique s'en fervoient pour défigner leurs chefs.

Par ce mot, bien plus que par les fignes qui l'accompagnoient, Vendredi comprit ce que fon maître vouloit lui faire entendre; & pour témoigner qu'il acceptoit la condition de l'obéiffance, il répéta, à plufieurs reprifes & à haute voix, le mot *Cacique*, défignant Robinfon du gefte, & fe jetant de nouveau à fes pieds. Pour fignifier quelle étendue il attribuoit à l'autorité royale, il mit une lance entre les mains de Robinfon, & en pofa lui-même la pointe fur fa poitrine, marquant & reconnoiffant par-là, que fon maître avoit fur lui le droit de vie & de mort. Robinfon, avec la dignité d'un monarque, lui tendit la main, d'un air de protection, & lui ordonna de nouveau de prendre place,

pour fouper avec lui. Vendredi, par refpect, s'affit à terre pendant que Robinfon étoit placé fur un banc de gazon.

Voilà, mes enfans, une image de l'origine de la royauté fur la terre. Des hommes qui furpaffoient les autres en fageffe, en courage & en forces, furent les premiers rois. Les plus foibles, foit pour fe mettre à couvert des infultes des bêtes féroces, qui étoient plus nombreufes, dans les premiers tems, qu'aujourd'hui, foit pour fe garantir des injuftices des hommens violens, implorèrent la protection & le fecours des plus forts. En échange, ils promirent de leur être parfaitement foumis, de leur céder annuellement une certaine portion de leurs fruits & de leurs troupeaux, afin que les protecteurs, difpenfés de pourvoir, par eux-mêmes, à leur fubfiftance, puffent vaquer, fans diftraction, à la fûreté de leurs protégés. Cette rétribution annuelle à laquelle s'obligèrent les fujets, envers leur roi, fut appelée: *Tribut, impôt, charge publique.* Telle eft l'origine, tant de l'autorité & des revenus des différentes efpèces de fouverains, que de la fourmiffion & de la redevance des fujets.

Voilà donc Robinfon devenu véritablement roi. L'île étoit fon royaume, fes lamas & fes fruits fon tréfor, Vendredi fon fujet, à la vérité unique, mais précieux; le perroquet

fon

fon feul courtifan, mais à-peu-près inutile. Sa Majefté infulaire daignoit pourtant defcendre jusqu'à fon vaffal, autant que fa dignité pouvoit le lui permettre.

FREDERIC.

Qu'eft-ce qu'un vaffal ?

LE PERE.

C'eft la même chofe qu'un fujet.... Après le repas, il plut à Sa Majefté d'ordonner, très-gracieufement, tout ce qu'elle entendoit devoir être obfervé au coucher. Il n'étoit pas prudent que Vendredi, qui étoit parvenu, en fi-peu de tems, à être, tout à la fois, fon *fujet* & fon premier *Miniftre*, fon *Général en chef* & *toute fon armée*, fon *Grand-Maréchal* & fon *Maître-d'hôtel*, fon *Chambellan* & fon *valet de chambre*, il n'étoit, dis-je, pas prudent que cet homme nouveau repofât, fi-tôt, dans la même pièce que Sa Majefté; elle jugea convenable de l'exclure de fa grotte, & de l'envoyer paffer la nuit à la cave. Comment confier, pendant fon fommeil, fa vie & le fecret du chemin fouterrain, à un étranger dont la fidélité, n'ayant point encore été mife à l'épreuve, n'étoit rien moins que conftatée ? Il fut donc ordonné à Vendredi de fe préparer un lit de foin à la cave,

cave, pendant que Sa Majesté auroit la sage précaution de porter elle-même toutes les armes dans sa chambre à coucher.

Ensuite, elle ne dédaigna pas de se donner, elle-même, en spectacle à tout son peuple, dans l'emploi le plus humble & le plus rustique. Ce trait, peut-être unique dans son genre, vous surprendra : vous ne le croiriez point, si je ne vous assurois qu'il se trouve consigné, en termes clairs & exprès, dans les Annales du règne de notre Robinson, où tout le monde a pu s'en instruire depuis long-tems. Robinson, Monarque de toute l'île, maître absolu de la vie & de la mort de tous ses sujets, ne rougit nullement de s'abaisser, en présence de Vendredi, à une fonction, dirai-je servile? il s'approcha des lamas renfermés dans l'enceinte, & de ses mains royales il se mit à les traire. C'étoit une instruction qu'il donnoit à son premier Ministre, sur qui il vouloit désormais se reposer de ce soin.

Cette particularité vous paroît plaisante; elle vous fait tous éclater de rire!... mais revenons.

Vendredi attentif ne comprenoit pas le but de ce qu'il voyoit faire à son maître; car ni lui, ni ses stupides compatriotes, n'avoient encore soupçonné que le lait des animaux pouvoit être un aliment aussi sain

que

que nourriſſant: jamais il n'en avoit goûté; & ce fut pour lui une agréable ſurpriſe, quand Robinſon l'eut engagé à en faire, pour la première fois, l'épreuve.

Après les fatigues qu'ils avoient eſſuyées pendant cette journée, l'un & l'autre ſentoient le beſoin du repos. Robinſon, pour cet effet, ordonna à ſon vaſſal de ſe retirer, & ſe coucha en remerciant le Ciel de l'avoir, dans un même jour, préſervé de tant de dangers, pour lui faire trouver un être de ſon eſpèce, un compagnon, & peut-être un ami.

DIX-HUITIEME SOIRÉE.

JEAN.

Je ſuis bien curieux de ſavoir ce que Robinſon va maintenant entreprendre avec ſon Vendredi.

DIDIER.

A préſent qu'il a un aide, il viendra à bout de bien plus de choſes qu'il n'en pouvoit exécuter ci-devant.

LE PERE.

Vous reconnoîtrez de plus en plus, mes enfans, quels grands avantages l'homme retire de ſa ſociabilité, & combien nous avons ſujet de remercier le Ciel, d'avoir ſi profondément gravé dans nos ames le penchant qui nous porte à rechercher l'aſſociation & l'amitié de nos ſemblables.

La première choſe que Robinſon entreprit le lendemain, fut d'aller avec Vendredi, reconnoître l'endroit où les ſauvages avoient fait, le jour précédent, leur abominable feſtin. Chemin faiſant ils retrouvèrent la place où étoient enterrés les deux ſauvages tombés ſous les coups de Robinſon. Vendredi

la

la fit remarquer à son maître, & témoigna distinctement qu'il désiroit déterrer ces cadavres, pour satisfaire son goût dépravé. Robinson, d'un regard, lui témoigna toute l'indignation & l'horreur que lui inspiroit une telle envie: & levant sa lance, d'un air menaçant, il lui fit entendre qu'il l'en perceroit, si jamais il touchoit à un mets semblable. Vendredi comprit cette menace, se soumit sans balancer à la volonté de son maître: mais il ne pouvoit concevoir pourquoi il lui interdisoit un mets, pour lequel il ne se sentoit, dès sa plus tendre jeunesse, rien moins que de l'aversion.

Ils arrivèrent bientôt à l'endroit du festin. Quel spectale! la terre teinte de sang! des os épars!... Robinson détourne ses regards; ordonne à Vendredi d'ouvrir promptement une fosse, & d'y enterrer ces restes révoltans d'une barbare voracité!

Pendant que Vendredi exécutoit cet ordre, Robinson remuoit attentivement les cendres, dans l'espérance d'y trouver encore du feu. Ce fut inutilement; tout étoit éteint, au grand regret de Robinson, à qui, après le don précieux d'un compagnon que le Ciel venoit de lui faire, il ne restoit presque plus rien à désirer que de pouvoir allumer du feu. Pendant que, la tête baissée, il regardoit tristement ces cendres, restes d'un feu tota-

lement

lement éteint, Vendredi le voyant si rêveur, lui fit plusieurs signes, auxquels Robinson ne comprit rien : celui-là s'empare de la hache, part comme un trait, s'enfonce dans la forêt, & laisse Robinson, qui ne concevoit pas son dessein, dans le plus grand étonnement.

Qu'est-ce que ceci ? disoit-il en lui-même, consterné, & le suivant encore des yeux ; l'ingrat m'abandonneroit-il ? m'emporteroit-il encore ma hache ? seroit-il assez perfide pour s'emparer de mon habitation, pour m'en chasser de force ? ou bien auroit-il la barbarie de me livrer, par trahison, à ses féroces compatriotes ?... Quelle horreur !.. Transporté de colère, il saisit sa lance, se met aussitôt à la poursuite de l'ingrat & du traitre, pour punir & prévenir, tout à la fois, ses noirs attentats. Déjà il précipitoit ses pas : tout-à-coup, il apperçoit Vendredi qui revenoit à toutes jambes. Robinson frappé, s'arrête : il voit avec étonnement que le prétendu traitre, tenoit en l'air une petite botte d'herbe sèche, d'où partoit de la fumée ; bientôt elle s'enflamme. Vendredi la laisse tomber, entasse promptement d'autres herbes & des branches sèches, & allume un feu clair & ardent qui ne réjouit pas moins Robinson qu'il lui causa de surprise. Alors il comprit le motif de l'absence subite que Vendredi venoit de faire. Ne pouvant contenir sa

joie,

joie, dans ſon tranſport, il ſaute au cou de Vendredi, l'embraſſe avec ardent, le ſerre avec tendreſſe & dans ſon cœur, lui demande mille pardons de l'avoir ſi-injurieuſement ſoupçonné.

NICOLAS.

Mais où eſt-ce que Vendredi pouvoit avoir trouvé du feu?

LE PERE.

Il s'étoit hâté d'entrer dans la forêt, pour couper deux branches de bois ſec. Il les avoit frottées l'une contre l'autre avec tant d'adreſſe & de célérité qu'enfin elles avoient pris feu, ayant en hâte enveloppé ce bois allumé d'herbes ſèches, & ſ'étant mis auſſi-tôt à courir de toute ſa force, tenant ce paquet en l'air, par la rapidité de ce mouvement, il ſouffloit, pour ainſi dire ſur le feu, qui prit aux herbes & donna de la flâme.

M. R.

Voici encore une occaſion où Robinſon me paroît fort répréhenſible.

JEAN.

En quoi, je te prie?

M. R.

En ceci: c'eſt que ſans avoir aucun indice ſuffiſant de la perfidie de Vendredi, il forme

contre lui ſans héſiter, le plus noir ſoupçon. Comment peut-on porter la défiance à cet excès ?

JEAN.

Mais, il étoit poſſible que ce qu'il craignoit fût vrai : il devoit donc ſe tenir ſur ſes gardes contre Vendredi.

M. R.

Comprends moi bien, mon ami. Je ne le blâme ni d'avoir cru poſſible qu'il fût trahi par Vendredi, ni d'avoir couru après lui, pour prévenir l'exécution des projets funeſtes qu'il pourroit avoir formés : cette précaution étoit permiſe, je dis même néceſſaire à l'égard d'un inconnu. Mais ce que je lui reproche, c'eſt de n'avoir pas douté un inſtant que ce ſoupçon odieux ne fût fondé, de s'être laiſſé emporter par la colère, d'avoir été totalement ſubjugué par cette paſſion, en ſorte, qu'il ne lui ſoit pas venu, même une ſeule fois, dans l'eſprit, que Vendredi pourroit bien n'avoir aucune mauvaiſe intention. Non ! jamais notre méfiance ne doit aller ſi loin à l'égard des autres hommes, à moins d'avoir déjà eu d'ailleurs des preuves certaines de leur perfidie. *Dans un cas douteux, voyons le mal, & préſumons le bien de la part d'autrui.*

LE PERE.

Voilà une bonne maxime; faites-y attention, mes chers enfans, pour vous y conformer dans la ſuite.

Robinſon, comme je vous l'ai dit, fut tranſporté de joie de voir ſon noir ſoupçon diſſipé & de retrouver du feu, dont il étoit privé depuis ſi long-tems, & qu'il n'avoit ceſſé de déſirer avec ardeur. Il ne peut ſe laſſer de contempler le mouvement ondoyant des flames. Enfin il ſaiſit un tiſon ardent, & s'empreſſe avec Vendredi d'arriver à ſa demeure.

Incontinent il fait un grand feu; il poſe autour de ce feu des pommes de terre; il vole à ſon troupeau, choiſit, tue, habille & dépèce un jeune lama, en met un quartier à la broche, & la fait tourner par Vendredi.

Pendant que celui-ci, s'acquitte de ſa fonction, Robinſon coupe un morçeau de poitrine de lama. Il pèle quelques pommes de terre; il écraſe & broie du maïs entre deux pierres pour le réduire en farine; il met le tout dans un de ſes pots, où ſans oublier le ſel, il verſe de l'eau en quantité ſuffiſante, & met enfin le pot au feu.

CHARLOTTE.

Je ſais déjà ce qu'il vouloit faire.... de la ſoupe.

LE PERE.

Précifément! Il n'en avoit pas goûté depuis huit ans. Vous pouvez vous imaginer combien il la défiroit!

Vendredi, voyoit tous ces préparatifs fans y rien comprendre; il ne favoit à quoi ils aboutiroient. Il n'avoit en tout cela, hors le rôt, aucune expérience. Il ignoroit même l'effet que le feu devoit produire fur l'eau qui étoit dans le pot; elle commença à bouillir, au moment où Robinfon fortoit, pour aller un inftant, dans fa grotte. Vendredi furpris de cette fingularité ne concevoit pas ce qui pouvoit mettre ainfi l'eau en mouvement; mais quand il la vit rapidement s'élever à gros bouillons, & fe répandre de tous côtés, dans fon inexpérience, il imagina qu'il devoit y avoir au fond du vafe quelque animal qui caufoit ce desordre, & pour empêcher que l'eau ne fe répandît entièrement; il y plongea promptement la main pour faifir cet animal; il pouffa alors un cri fi effroyable que toute l'habitation en retentit.

Robinfon l'entendant fut faifi d'effroi: il ne put d'abord f'imaginer autre chofe, finon que les fauvages les avoient furpris, & que Vendredi étoit déjà entre leurs mains. La frayeur & l'amour naturel de fa propre confervation, le follicitoient à f'échapper par le chemin

chemin ſecret & ſouterrain, pour ſauver ſes jours. Mais bientôt il rejeta cette idée, penſant à la lâcheté qu'il y auroit d'abandonner de la ſorte ſon ſujet ou plutôt ſon ami. Sans délibérer plus long-tems, il ſe hâta de ſortir de la grotte avec ſes armes, bien réſolu de répandre, s'il le falloit, jusqu'à la dernière goute de ſon ſang, pour arracher une ſeconde fois Vendredi des mains de ſes barbares ennemis.

M. R.

Te voilà tel que je t'aime, ami Robinſon!

LE PERE.

Il s'élance la hache à la main; quel étonnement! il trouve Vendredi ſeul, criant, ſe démenant & faiſant les grimaces d'un forcené. Tout interdit, Robinſon reſte immobile ne ſachant que penſer, enfin il apprend, après quelques explications, que tout ce grand vacarme ne venoit que de ce que Vendredi s'étoit échaudé la main.

Robinſon n'eut pas peu de peine à le raſſurer. Afin que vous ſachiez, ce que Robinſon n'apprit qu'une année après, lorsqu'ils furent en état de s'entendre réciproquement, afin, dis-je, que vous ſachiez pourquoi Vendredi avoit fait tant de bruit & tant de contorſions, je dois d'abord vous informer de ce que les gens groſſiers qui n'ont point été

instruits dans leur jeunesse, ont coutume de croire, lorsqu'il leur arrive quelque accident dont ils ignorent la cause.

Ces pauvres idiots imaginent presque toujours, que quelque être invisible, que quelque esprit est la cause de tout ce dont ils ne peuvent rendre raison. Selon eux, cet esprit n'agit jamais que par les ordres d'un homme au service du quel il s'est engagé. Ceux à qui ils supposent un tel pouvoir sur un ou plusieurs esprits, si c'est un homme ils l'appellent *Sorcier*, & *Sorcière* si c'est une femme.

Par exemple, si quelqu'une des pièces du bétail d'un ignorant campagnard tombe subitement malade, & qu'il n'en connoisse pas la cause, il aura l'imbécilité de croire, qu'il y a dans son village quelque *Sorcier* ou *Sorcière*, qui a *ensorcelé* cet animal, c'est-à-dire, qui l'a rendu malade par l'entremise d'un *esprit malfaisant*; c'est ce qu'ils apellent aussi *jeter un sort*.

CHARLOTTE.

Ah oui, Papa; c'est ce que disoit l'autre-jour notre Annette, à l'occasion d'une vache, qui donna subitement moins de lait qu'à l'ordinaire.

LE PERE.

Ma bonne Charlotte, tâche de désabuser cette pauvre fille le plutôt que tu pourras; il

il lui fera toujours très-avantageux de n'être pas dans cette erreur.

Si d'un côté des gens fimples donnent dans cette fuperftition, il fe trouve auffi des impofteurs qui font tourner cette crédulité à leur profit : ils s'en fervent adroitement pour efcroquer l'argent des imbéciles qui croient aux fortilèges. Feignant s'y connoître ils confirment l'erreur. Sous le nom de *Devins* ils promettent, d'un air impofant, de rompre *le charme*, en contraignant le forcier & l'efprit malfaifant à lâcher prife, toujours moyenant une certaine rétribution payée d'avance. Ils vendent à prix d'argent des paroles vaines, des grimaces ridicules, des gefticulations fans effet, des pratiques de néant. La maladie ceffe-t-elle naturellement ? Le Devin triomphe & le crédule trompé en eft plus difpofé à redevenir dans la fuite la dupe de cette charlatanerie. La maladie au contraire triomphe-t-elle ? L'impofteur, par des faux-fuyans, des difcours inintelligibles faura étourdir l'imbécile, qui n'en recourra pas moins dans l'occafion à l'art trompeur du prétendu Devin.

Plus les hommes ont l'efprit borné & obfcuri de ténèbres, plus auffi ont-ils de penchant pour cette fuperftition honteufe. Vous devez en conclure qu'elle doit donc être généralement répandue & accréditée

chez les peuples ſauvages. Tout ce qui leur arrive de fâcheux & dont leur foible raiſon ne peut leur faire appercevoir la cauſe, ils l'attribuent aux mauvais eſprits; c'étoit préciſément le cas de notre Vendredi.

Jamais il n'avoit ouï dire, ni appris par ſa propre expérience, qu'on pût faire bouillir de l'eau; jamais il n'en avoit éprouvé l'effet en eſſayant d'y plonger la main; il ne comprit donc point d'où provenoit la vive & ſubite douleur qu'il reſſentit par l'attouchement de l'eau bouillante, partant il crut fermement qu'il y avoit là du *ſortilège*, & que Robinſon étoit un *Maître-Sorcier*.

Maintenant, mes chers enfans, je vous en préviens, afin que vous ne vous y trompiez pas. Vous aurez, avec le tems, plus d'une occaſion de voir des effets dont vous ne pourrez d'abord découvrir la cauſe. Vous rencontrerez des charlatans, des joueurs de gobelet, & même des batteleurs, dont quelquefois les opérations, plus ſouvent les tours d'adreſſe, vous ſurprendront. Par exemple, ils changeront, en apparence, un oiſeau en une ſouris; ils couperont la tête à un oiſeau, & cependant vous le feront voir vivant & bien portant; en un mot, ils exécuteront pluſieurs choſes pareilles, ſans qu'avec la plus grande attention vous puiſſiez remarquer comment ils ſ'y ſont pris. Si alors vous

étiez

étiez tentés de penſer qu'il y a là du *ſortilège*, & que ces hommes ſont des *ſorciers*, ſouvenez-vous de Vendredi, & ſoyez ſûrs qu'il vous arrive dans ce cas, comme à lui, de prendre pour ſurnaturelle une choſe qui, au fond, ſe fait très-naturellement. Pour vous munir plus ſûrement contre une ſi ridicule ſuperſtition, dans des momens de loiſir, nous vous ferons voir quelques-uns de ces tours, & nous vous montrerons, en même tems, la manière dont ils s'exécutent, afin que vous appreniez à juger, à-peu-près, de tous les autres.

Robinſon, comme je l'ai dit, ne réuſſit pas aiſément à raſſurer Vendredi, & à l'engager à reprendre ſa place pour continuer de tourner la broche. Il s'y détermina enfin, non ſans regarder toujours le pot avec une curioſité mêlée d'horreur; & Robinſon qu'il prenoit pour un être ſurnaturel, il ne pouvoit l'enviſager qu'avec un reſpect mêlé de crainte. Ce qui le confirmoit dans ſon opinion, c'étoit le teint blanc & la longue barbe de ſon maître, qui lui donnoient un air ſi différent de Vendredi, & de ſes compatriotes baſanés & imberbes.

NICOLAS.

Eſt-ce que les ſauvages de l'Amérique n'ont point de barbe?

LE PERE.

Non! & l'on a cru long-tems que la nature la leur avoit refusée. Mais on prétend avoit observé depuis peu, que s'ils paroissent n'en point avoir, c'est qu'ils ont le plus grand soin de l'arracher à mesure qu'elle croit.

Mais la soupe, les pommes de terre & le rôt étoient prêts. Comme il manquoit de cuillères, Robinson la versa dans deux écuelles, pour qu'ils pussent la prendre comme un bouillon. Rien ne put engager Vendredi à en goûter; il ne doutoit point que ce ne fût un breuvage enchanté. Il frémit en voyant Robinson le prendre avec goût. Mais il se servit avec beaucoup de plaisir de rôti & de pommes de terre.

Vous imaginez bien que ces mets nourrissans apprêtés sur le feu dûrent paroître délicieux à Robinson. Il en oublia toutes ses peines & toute sa misère du tems passé; il se crut non dans son île déserte, mais transporté dans le pays le plus habité. C'est ainsi que la bonne Providence guérit, en un instant par des satisfactions inattendues, les plaies qu'elle fait à notre cœur, toujours pour notre plus grand bien, quoique le sentiment de la douleur nous les fasse regarder comme les maux les plus incurables. Que Robinson, dans ce moment heureux, se soit rappelé l'Auteur

l'Auteur de tous les biens, & qu'il l'ait remercié du fond de son cœur; c'est ce que je puis me dispenser de vous dire.

Le repas fini, Robinson se retira pour méditer à part très-sérieusement sur l'heureux changement survenu à sa situation. Tout ce qui l'environnoit avoit pris une face plus riante. Il n'étoit plus solitaire; il avoit un compagnon, avec qui, à la vérité, il ne pouvoit pas avoir encore de conversation; mais la société seule de cet homme le consoloit en partie, & il pouvoit s'en promettre les plus grands secours. N'étant maintenant plus privé du feu, il pouvoit jouir d'alimens sains & aussi agréables qu'il les désiroit.
"Qu'est-ce qui t'empêcheroit, se disoit-il, de
"vivre maintenant satisfait & sans embarras?
"Jouis en paix des divers bienfaits que tu as
"reçus du Ciel. Tu as des fruits en abon-
"dance, & un nombreux troupeau qui suffi-
"ront & au delà, pour fournir à ta table
"tout ce que tu souhaites. Dédommage-toi
"désormais, par le repos & la bonne chère
"des fatigues que tu as essuyées & de la
"disette où tu as vécu depuis plusieurs an-
"nées. Que Vendredi, jeune & robuste tra-
"vaille pour toi: tu t'ès acquis ses services
"en lui sauvant la vie au péril de la tienne.„

Ici, survint une réflexion qui lui fit changer toutes ses idées.

Mais

Mais quoi! fe dit-il, fi tu voyois bientôt la fin de toute cette profpérité? fi Vendredi venoit à mourir? fi ton feu s'éteignoit de nouveau? Cette penfée le fit friffonner & lui glaça le fang.

Bien plus, fi par l'habitude d'une vie aifée, riante & molle tu allois te mettre dans l'impoffibilité de fupporter une fituation dure, trifte, fatigante, telle que celle où tu t'ès déjà trouvé? fi tu étois forcé d'y rentrer? .... Il pouffa un profond foupir....

A quoi donc ès-tu redevable principalement d'être corrigé de tant de foibleffes & de défauts que tu avois autrefois? N'eft-ce pas à *la vie fobre & laborieufe* à laquelle tu étois forcé par les circonftances? & maintenant en te livrant à la fenfualité & à l'indolence tu t'expoferois à perdre la fanté & la force de corps & d'efprit que la tempérance & le travail t'ont procurées. A Dieu ne plaife! En difant ces mots, il fe leva promptement pour fe promener dans fa cour à grands pas. Pendant ce tems Vendredi deffervit, ferra les reftes du dîner, & par ordre de fon maître alla traire les lamas.

Robinfon continuoit à fe parler à lui-même. Si tu renonçois au travail & à la fobriété, tu oublierois bientôt & l'adverfité que tu as furmontée, & la main fecourable qui t'a aidé à en fortir; tu deviendrois bien-

tôt ingrat, préfomptueux, peut-être impie. Qu'elle horreur! & fe profternant il pria Dieu de le préferver d'une fi affreufe dépravation: ce qui le conduifit à prendre une réfolution auffi ferme que fage.

Je jouirai, fe dit-il à lui-même, des nouveaux bienfaits du Ciel; mais ce fera toujours avec la plus grande fobriété: les alimens les plus fimples feront ma nourriture favorite, quelque abondantes & variées que puiffent être mes provifions. Je perfévérerai dans mes travaux avec la même affiduité, quoiqu'ils ne me foient plus auffi néceffaires. Un jour de chaque femaine je n'uferai que des mêmes alimens crûs, dont j'ai vécu jusqu'ici; & le dernier jour de chaque mois je ferai auffi folitaire que j'ai été obligé de l'être depuis que j'habite cette île. J'enverrai Vendredi à ma campagne, & il y paffera vingt-quatre heures.

Après avoir formé ces vertueux projets, il goûta la douce & pure fatisfaction qui accompagne toujours les efforts que fait notre ame pour atteindre à une plus grande perfection. Il prévoyoit les heureufes fuites de ces facrifices volontaires; auffi fon front, devenu plus ferein, annonçoit-il la douce émotion qu'éprouvoit fon cœur inondé de délices. Mais il connoiffoit affez, par fa propre expérience, l'inconftance du cœur humain,

humain, pour sentir l'importance de se précautionner contre sa propre légèreté. Il crut devoir faire quelque marque sensible, qui tombant souvent sous ses yeux, le fit souvenir tous les jours, plusieurs fois, de ses louables résolutions. Pour cet effet, il grava avec sa hache sur le roc au-dessus de l'entrée de sa grotte ces deux mots, *Travail, Sobriété.*

Mes chers enfans, je vous donne jusqu'à demain, pour réfléchir sur ces circonstances instructives de la vie de notre ami Robinson. Examinez si vous n'y trouveriez pas quelque trait que vous pussiez imiter utilement. Vous me communiquerez vos idées, & je vous ferai aussi part des miennes.



DIX-NEUVIEME SOIRÉE.

LE PERE.

Quel empressement ! Il est vrai que c'est l'heure où nous nous entretenons des aventures de Robinson. J'ai observé qu'il y a eu, aujourd'hui, bien du mouvement parmi vous; vous avez beaucoup chuchoté; il y avoit sans doute, quelque affaire importante sur le tapis.... Mais vous m'incommodez! pas si près.... vous m'obligez de me réfugier sur ce banc de gazon.... A présent quest-ce donc?

TOUS.

Nous prions... cher Papa, nous prions...

LE PERE.

Quoi?

TOUS À LA FOIS.

Je voudrois...... je désirerois..,... je prierois......

LE PERE.

Chut! il n'y a pas moyen de vous entendre, si vous parlez tous à la fois; que chacun s'explique à son tour. Toi, Didier, commence.

DIDIER.

DIDIER.

Moi & Nicolas & Jean, nous prions qu'il nous soit permis de ne pas dîner demain.

THEOPHILE.

Et moi & Frédéric & Charlotte, nous ne voudrions avoir demain pour notre déjeuné que du pain sec, & nous priver entièrement du souper.

LE PERE.

Pourquoi cela?

JEAN.

C'est que nous voudrions aussi apprendre à nous vaincre nous-mêmes.

NICOLAS.

Et nous exercer à supporter la faim pour en moins souffrir, quand nous serons obligés de l'endurer.

THEOPHILE.

Oui: nous désirerions encore avoir la permission de ne pas nous coucher demain au soir, & de veiller toute la nuit.

LE PERE.

Eh! pourquoi?

THEOPHILE.

Eh mais.. parcequ'il pourra bien arriver, plus d'une fois, que nous soyons obligés de passer la nuit sans dormir: alors nous le trouverons moins dur.

LE PERE.

Je suis charmé, mes chers enfans, que vous sentiez l'avantage de vous abstenir quelquefois, à dessein, de choses agréables, pour apprendre à en supporter plus aisément la privation forcée; c'est fortifier le corps & l'ame en même tems. Ainsi je vous accorde votre demande: à condition néanmoins que vous ne le ferez que de votre plein gré, qu'en le faisant vous soyez gais & contens, & qu'en cas que vous le trouvassiez trop difficile vous le disiez franchement.

TOUS.

Oh! nous ne le trouverons certainement pas trop difficile.

M. R.

Je m'associe avec les plus jeunes: allons, mes petits amis, je vous imiterai, & je jeûnerai aussi, demain au soir.

M. B.

Et moi je ferai de la partie des plus grands: oui, mes amis, à votre imitation, je ne dînerai point demain, & je veillerai la nuit entière avec vous tous.

LE PERE.

Fort-bien! Fort-bien! & moi, resterois-je seul en arrière? Ecoutez, voici ce que j'ai aussi résolu de prendre sur moi.

Vous savez que, dès ma jeunesse, on m'a laissé contracter bien des habitudes nuisibles qui sont devenues autant de besoins, mais cependant tous imaginaires. On m'a fait prendre du thé & du caffé, on m'a laissé boire de la bière & du vin. Je me suis accoutumé inconsidérément, à fumer & à prendre du tabac en poudre. Or toutes ces superfluités, quand on se fait une habitude d'en user journellement, affoiblissent le corps, & nous assujettissent à tant de besoins, qu'à tout moment il nous manque quelque chose dont la privation nous incommode, & nous fait même souffrir. J'ai souvent des maux de tête, auxquels je ne serois probablement pas sujet, si, dès mon bas-âge, j'avois pris l'habitude de ne point user de boissons tant chaudes qu'échauffantes. Ces considérations, & l'exemple de Robinson, me déterminent à renoncer à l'usage habituel de toutes ces choses. *Ainsi* dès aujourd'hui je ne fume plus, je n'use plus de tabac en poudre; dès *aujourd'hui*, plus de vin, plus de bière, plus de thé, plus de caffé, excepté les jours de naissance de certaines personnes & autres jours de fête, où nous prendrons ensemble un doigt de vin,

pour

pour nous réjouir le cœur, & où nous remercîrons le sage Auteur de tous les biens. *)

L'âge ayant enraciné de plus en plus en moi toutes ces habitudes, il m'en coutera pour les vaincre: mais plus les difficultés seront grandes, plus aurai-je de satisfaction à les surmonter. Le monde glosera là-dessus. Cet homme veut se singulariser, dira l'un; il veut être le singe de Diogène. **) C'est un hypocondre, dira l'autre; il trouve du plaisir à se tourmenter lui-même. Les bonnes gens!.... Mes chers enfans, quand il s'agit d'une chose innocente, légitime & utile, sans nous arrêter à demander ce qu'en dira le monde, faisons-la sans balancer. Laissons parler les autres comme il leur plait, & exécutons avec fermeté ce que la raison avoue. Plusieurs médecins hocheront là-dessus la

*) Cela réussira-t-il, dirent de bonnes gens en hochant la tête, lorsqu'ils ouïrent parler, pour la première fois, de toutes ces résolutions? Cela réussira, répondit le Père. L'expérience a prouvé qu'il avoit raison. Chacun, dans la famille, a d'autant plus gagné, en santé & en force, qu'il s'est rapproché davantage d'un genre de vie plus conforme à la simple nature. *Remarque de l'auteur dans la seconde édition allemande de cet ouvrage.*

**) Diogène se privoit de tout ce qui n'étoit pas absolument nécessaire pour la conservation de la vie.

tête & me menaceront de quelque maladie, parceque je tâche de n'être plus malade de corps & d'esprit. Mes chers enfans, quand on a le courage de vouloir rentrer dans la voie de la Nature, ce ne sont pas indifféremment tous les médecins qu'il faut consulter, la plûpart l'ont abandonnée.

J'ai cru devoir insister sur cet article, pour vous bien persuader que l'on peut beaucoup gagner sur soi-même, quand on le veut fortement: & qu'il n'y a point d'habitude si enracinée dont on ne puisse se défaire, pourvu qu'on y travaille bien sérieusement.

Il nous suffira d'exécuter, d'abord courageusement, ces projets de privation que nous venons de former, pour acquérir plus de facilité à nous vainvre dans la suite, lorsque nous continûrons à nous y exercer. Ainsi.... voilà qui est arrêté.... chacun exécutera ce qu'il a résolu librement. En attendant revenons à notre Robinson.

Jamais, depuis son arivée dans l'île, il ne s'étoit trouvé dans une situation si heureuse qu'à présent; le seul sujet d'inquiétude qui lui restoit étoit la crainte que les sauvages ne revinssent bientôt pour chercher leurs deux camarades, ce qui l'exposeroit vraisemblablement encore à quelque scène sanglante. Il frémit en prévoyant qu'il pouvoit, de nouveau, être réduit à la fâcheuse

alter-

alternative, ou de verser le sang humain ou de périr cruellement.

La circonstance exigeoit donc de lui qu'il travaillât à sa sûreté, & qu'il se mît en état de défense. Il désiroit déjà, depuis long-tems, de fortifier davantage son habitation; mais tant qu'il avoit été seul, l'exécution de ce dessein lui avoit paru impossible: maintenant qu'il a un compagnon, il se croit en état d'entreprendre cet ouvrage. Il se transporte donc sur le sommet de la colline, pour se former un plan de fortification, & il l'eut bientôt conçu, parceque de-là il embrassoit d'un coup d'oeil tout le terrein. Il résolut donc d'ouvrir, autour de sa demeure, en dehors de la cloison d'arbres, un fossé large & profond dont le bord intérieur seroit garni d'une forte palissade.

FREDERIC.

Qu'est-ce que c'est qu'une palissade?

JEAN.

Tu as donc bien peu de mémoire.... Les pieux pointus que Papa a enfoncés en terre, près l'un de l'autre, autour d'un ravelin de notre petit fort... eh bien, la file de tous ces pieux forme une palissade.

FREDERIC.

Ah! c'est vrai.... écoutons....

Il forma de plus le dessein de diviser en deux bras le ruisseau voisin, dont l'un couleroit dans ce fossé, & l'autre traverseroit la cour, afin qu'en cas de siège, il ne manquât pas d'eau.

Il n'étoit pas aisé de faire comprendre par signes, tout ce dessein à Vendredi; mais dès qu'il en eut quelque idée, il courut au rivage de la mer, & en revint chargé de grandes coquilles & de pierres plattes & tranchantes, propres à servir d'instrumens, pour fouir la terre. Bientôt l'un & l'autre mirent la main à l'œuvre.

Vous concevez, sans doute, que ce n'étoit pas là une légère entreprise. Le fossé, pour être de quelque utilité, devoit avoir au moins six pieds de profondeur sur huit de largeur. La longueur pouvoit être d'environ quatre-vingts ou cent pas.

N'avoir pour un pareil ouvrage aucun instrument de fer, point de pioche, point de pelle! Réfléchissez-y! De plus il ne falloit guère moins de quatre cents pieux; les couper, les façonner avec une seule hache de pierre, la tâche étoit difficile. Enfin pour conduire le ruisseau au fossé, il s'agissoit de creuser un canal, qui, dans un endroit, devoit passer

paſſer ſous une hauteur, que, pour comble d'obſtacle il étoit encore abſolument néceſſaire de percer.

Toutes ces difficultés ne rebutèrent point notre ami, dont la réſolution étoit déjà priſe. Par une vie ſobre & toujours laborieuſe, il avoit acquis, pour les entrepriſes difficiles, un courage que n'ont point des hommes élevés dans l'oiſiveté, nourris dans les délices & énervés par la moleſſe. *Avec Dieu & de la perſévérance!* C'étoit le mot avec lequel il mettoit la main à l'œuvre, lorsqu'il ſ'agiſſoit d'entrepriſes pénibles & de longue haleine. Et vous ſavez qu'une fois décidé, il ne ſe relâchoit point qu'il ne fût venu à bout de ſon deſſein.

Il ſe montra tel dans cette circonſtance. Vendredi & lui travailloient tous les jours, avec autant de plaiſir que d'ardeur, depuis le lever jusqu'au coucher du Soleil. Auſſi, malgré des inſtrumens peu convenables à l'ouvrage, ils l'avançoient chaque jour d'une manière étonnante. Heureuſement, pendant deux mois conſécutifs, les ſauvages ne purent entreprendre, parceque le vent leur étoit toujours contraire, de paſſer dans l'île de Robinſon. Durant tout ce tems, il put vaquer à ſon travail, ſans avoir beſoin de ſe précautionner contre aucune attaque.

Tout en travaillant, Robinſon enſeignoit, peu-à-peu, l'allemand à Vendredi, avec qui il déſiroit ardemment pouvoir ſ'expliquer dans cette langue. Celui-ci, de ſon côté, fut ſi attentif, qu'en peu de tems, il fit beaucoup de progrès. Robinſon ſ'y prenoit préciſément, comme nous nous y prenons pour vous enſeigner le latin ou le françois. Toutes les fois que cela ſe pouvoit, il mettoit ſous ſes yeux l'objet, & en prononçoit diſtinctement le nom. Mais quand il ſ'agiſſoit de choſes qu'il ne pouvoit offrir à ſes regards, il accompagnoit le mot de geſtes ſi expreſſifs, que Vendredi ne pouvoit ſ'y méprendre. Par cette méthode, l'écolier, en moins de ſix mois fit aſſez de progrès, pour pouvoir déjà, ſ'expliquer paſſablement bien en allemand.

Nouveau ſurcroît de bonheur pour notre Robinſon! Jusques-là, il n'avoit pu vivre avec Vendredi que comme avec un muet. Maintenant ils ſeront en état de ſe communiquer leurs penſées & de devenir amis. Que le plaiſir que Robinſon avoit pris, ci-devant, au vain babil de ſon perroquet, étoit frivole, au prix de la ſatisfaction réelle qu'il goûtoit à préſent!

Plus il connut Vendredi, plus il trouva que ce jeune homme étoit plein de candeur, de franchiſe, & ſur-tout d'attachement pour ſon maître. Auſſi Robinſon le prit-il, de

jour

jour en jour, plus en affection, & bientôt il se fit un plaisir de partager avec lui la grotte, pour y passer ensemble la nuit.

En moins de deux mois, ils eurent fini le fossé, & ils se virent en état de ne plus redouter les sauvages & de les repousser même, s'ils en étoient attaqués. Car avant que quelqu'un d'entr'eux pût franchir le fossé & la palissade, il étoit facile aux deux assiégés de le percer, soit à coups de flèches, soit de leurs lances. Ils crurent donc avoir suffisamment pourvu à leur sûreté.

Robinson & Vendredi se trouvant un jour près du rivage sur une hauteur, d'où leur vue pouvoit s'étendre au loin sur la mer, ils apperçurent quelques îles qui paroissoient comme un nuage dans l'éloignement. Vendredi fixa attentivement les yeux de ce côté. Tout-à-coup il saute, se démène, gesticule, mais d'une manière si extravagante, que Robinson le crut atteint d'une subite manie. Courage! courage! s'écria-t-il, toujours en continuant à s'agiter. Robinson lui ayant demandé la cause de ce transport extraordinaire, *voilà mon pays*, répondit-il, d'une voix étouffée par la joie; voilà où demeure ma nation. Son air, ses yeux, ses gestes, tout en lui exprimoit l'amour de la patrie & le désir de la revoir. Robinson ne fut rien moins que satisfait de cette disposition

 louable,

louable, à la vérité, puisqu'elle prouvoit que Vendredi chérissoit sa patrie, ses amis & ses parens. Robinson ayant d'abord conçu la crainte qu'il ne l'abandonnât un jour, pour retourner dans son pays, si l'occasion s'en présentoit, voulut sonder ses intentions à cet égard, & lia la conversation suivante, qui vous fera connoître l'excellent caractère de Vendredi.

ROBINSON.

Aurois-tu donc envie de retourner chez tes compatriotes, & de vivre avec eux?

VENDREDI.

Oh! oui; je serois charmé de les revoir.

ROBINSON.

Peut-être désirerois-tu, te repaître encore avec eux de chair humaine?

VENDREDI.

Non, certainement; je leur apprendrois à n'être plus si sauvages, à se nourrir de lait & de la viande des animaux, & sur-tout à s'abstenir de chair humaine.

ROBINSON.

Mais s'ils te dévoroient toi-même?

VENDREDI.

C'est ce qu'ils ne feront pas.

ROBINSON.

Cependant ils en ont dévoré & en dévoreront encore bien d'autres!

VENDREDI.

Oui, mais leurs ennemis ſeuls.

ROBINSON.

Pourrois-tu bien faire un canot, pour paſſer chez eux?

VENDREDI.

Sans doute.

ROBINSON.

Eh bien fais-en un, & pars quand tu voudras... Quoi! tu baiſſes les yeux! qu'as-tu? d'où te vient cette triſteſſe?

VENDREDI.

De ce que mon cher Maître eſt fâché.

ROBINSON.

Fâché! comment donc?

VENDREDI.

Oui! puisqu'il veut me renvoyer.

ROBINSON.

Mais ne déſirois-tu pas, à l'inſtant, être dans ta patrie?

VENDREDI.

Oui; mais ſi mon Maître n'y eſt pas je ne veux pas y être non plus.

ROBINSON.

ROBINSON.

Ta nation me prendroit pour un ennemi : j'en ferois dévoré : ainſi tu dois partir ſeul... mais que ſignifie tout ceci ? Pourquoi arracher cette hache de mon côté, me la mettre à la main ? Pourquoi baiſſer la tête, tendre le cou ? que prétends-tu que je faſſe ?

VENDREDI.

Que tu me tues ; j'aime mieux mourir que d'être renvoyé.

En diſant ces mots ils verſoit un torrent de larmes.

Robinſon attendri, l'embraſſe ... Raſſure-toi, mon cher Vendredi ; je t'aime trop pour vouloir que nous nous ſéparions : ce que j'en diſois n'étoit que pour t'éprouver, que pour ſavoir ſi ton amitié égaloit la mienne. Ces larmes de joie & de tendreſſe que tu me vois répandre ſont des garans de ma ſincérité. Que je t'embraſſe encore ; eſſuyons nos larmes, & ne nous quittons jamais.

Pour faire diverſion au chagrin qu'il venoit de lui donner, il lui parla de nouveau d'un canot, lui fit là-deſſus différentes queſtions ; ſatisfait de ſes réponſes, il le prend par la main & le conduit pour lui faire voir celui qu'il avoit déjà commencé depuis nombre d'années. Vendredi en l'examinant ſourit de trouver, vû le tems, l'ou-

vrage

vrage si peu avancé ; à peine l'arbre étoit-il creusé jusqu'au tiers. Robinson lui ayant demandé ce qu'il désaprouvoit dans ce travail, Vendredi lui répondit qu'il y remarquoit bien du tems perdu & beaucoup de peines inutiles, qu'on pouvoit creuser un arbre, tel que celui-là, en peu de jours & & beaucoup mieux, à l'aide du feu. A ces mots Robinson fut transporté de joie ; déjà il voyoit le canot achevé, déjà il voguoit lui-même en pleine mer ; déjà après une heureuse navigation, il abordoit au continent ; déjà il conversoit avec des européens. Que toutes ces idées étoient ravissantes !... Il fut résolu que l'ouvrage seroit commencé dès le lendemain, à la pointe du jour.

THEOPHILE.

Oh ! voilà notre plaisir qui va bientôt finir !

LE PERE.

Comment donc ?

THEOPHILE.

Quand il aura un bateau il ne tardera pas à mettre à la voile ; & quand il sera de retour en Europe, Papa n'aura plus rien à nous raconter de Robinson.

LE PERE.

Ne renoncerois-tu pas volontiers à ce plaisir ? n'achetterois-tu pas à ce prix, l'adoucissement des maux qu'endure notre pauvre ami dans son île déserte ?

THEO-

THEOPHILE.

Ah oui! c'eſt encore vrai; je n'y penſois pas.

LE PERE.

D'ailleurs, qui ſait ce qui peut ſurvenir, ſ'il ne ſera pas obligé de ſuſpendre ou le travail du bateau ou ſon départ? L'avenir eſt bien incertain! il amène tant de changemens, que le plus ſouvent il trompe notre attente. Nous voyons fréquemment échouer nos eſpérances les mieux fondées; & il eſt de la ſageſſe de ſ'attendre & de ſe préparer à ces viciſſitudes.

Robinſon qui, pluſieurs fois, en avoit déjà fait l'expérience, retourna chez lui, réſigné à tout ce qu'il plairoit à la bonne & ſage Providence d'ordonner, à l'égard de l'accompliſſement du plus ardent de ſes ſouhaits, perſuadé qu'elle connoiſſoit infiniment mieux que lui-même, ce qui pouvoit lui être le plus avantageux; & voilà comme nous penſerons auſſi dans de pareilles circonſtances.



VING-

VINGTIEME SOIRÉE.

Eh bien, mes chers enfans, vous me paroiſſez tous de bonne humeur, quoique chacun de vous ait été fidèle à tenir la réſolution qu'il prit hier au ſoir, de ſe priver aujourd'hui d'un repas. Dites-moi franchement, comment vous en trouvez-vous?

Tous.

Très-bien! Très-bien!

Le pere.

Vous le voyez! je vis encore, je ne ſuis point incommodé, quoique je ne me ſois déſaltéré aujourd'hui qu'avec de l'eau & du lait.

Nicolas.

S'il le falloit je jeûnerois bien plus longtems.

Tous.

Oh! moi auſſi..... moi auſſi: ce n'eſt rien celà.

Le pere.

Une plus longue abſtinence n'eſt pas néceſſaire, elle pourroit même nuire à votre ſanté. Mais

Mais, si vous le souhaitez, je vous proposerai une autre espèce d'exercices qui vous seront très-utiles.

TOUS.

Oh oui, Papa, oui, Papa!

LE PERE.

Chacun en a assez fait, aujourd'hui, s'étant encore engagé à passer la nuit sans dormir. Mais, si vous désirez travailler, dans la suite, à fortifier votre corps, à donner de l'élévation à votre ame, afin de devenir des *hommes* distingués, capables de contribuer efficacement au bonheur de vos semblables, & de faire par-là même votre propre félicité, voici le plan que nous suivrons.

Je ferai de mon côté, & à votre intention, la lecture des écrits des anciens sages, qui furent les précepteurs des hommes illustres que vous avez tant admirés, lorsque j'ai parcouru avec vous l'Histoire ancienne. Ces écrits contiennent les préceptes que ces sages donnoient à leurs disciples, qui, en les observant, sont devenus de grands hommes. Chaque semaine j'écrirai un de ces préceptes sur une table recouverte de papier blanc; je vous l'expliquerai, & je vous indiquerai comment, dans le cours de la semaine, vous pourrez vous exercer à acquérir d'une manière aisée & agréable, la pratique de ce précepte.

Cepen-

Cependant ne vous attendez pas que cela puiffe fe faire fans qu'il vous en coûte de tems en tems quelques facrifices: il faudra vous réfoudre tantôt à vous priver d'un amufement favori, tantôt à fupporter des chofes affez défagréables. Ce font-là les vrais moyens d'acquérir peu-à-peu, ce courage mâle dont nous avons befoin pour vaincre nos penchans déréglés, & conferver une fage égalité d'ame dans les privations, les pertes & les périls de tout genre. Pour nous adultes, nous ne nous contenterons pas de vous montrer la route, nous y marcherons nous-mêmes pour vous fervir de guides. En un mot nous ne vous confeillerons rien, dont nous ne vous donnions en même tems l'exemple. Que penfez-vous, mes chers Enfans, de cette propofition?

TOUS.

Nous l'acceptons, nous l'acceptons: nous y applaudiffons tous du cœur, de la voix & du gefte. *)

*) Voilà donc du confentement de ces jeunes gens, une *Ecole de fageffe* établie; mais bien différente de toutes les autres. Ici la leçon n'eft au plus que d'une demi heure par femaine, & pendant huit jours confécutifs on travaille à la réduire en pratique. Peut-être un jour entrerons-nous ici dans quelque détail, en faveur de nos jeunes lecteurs. Nous leur expoferons les fuites heureufes de cette inftitution, pour leur

LE PERE.

Fort-bien, mes Enfans, nous commencerons au premier jour. Il est tems de revenir à notre Robinson. Ce que je vous annonçois hier, seulement comme possible, fut pourtant ce qui arriva en effet.

TOUS.

---

indiquer aussi les moyens de devenir bons, utiles & heureux. Note de l'Auteur dans la première édition; dans la seconde il ajoute:

Je ne donnerai ici qu'un exemple du succès de cette méthode. Presque tous les enfans, interlocuteurs dans cet ouvrage, avoient les dents extrêmement gâtées, parceque ci-devant, on leur avoit permis l'usage des boissons chaudes, de toutes sortes de sucreries & de mets peu naturels. On jugea qu'il leur seroit très-avantageux de faire arracher celles de ces dents qui étoient les plus mauvaises. Pour les y résoudre le Père les assembla & leur dit: mes chers Enfans, pour vous épargner bien des douleurs à l'avenir, il seroit bon de vous faire arracher celles de vos dents qui sont cariées. Cette opération est, à la vérité, douloureuse: voici donc une occasion d'exercer votre courage & votre patience, pour apprendre à supporter à l'avenir en hommes les douleurs que vous aurez à essuyer. Mais cette opération vous ne devez la subir que volontairement, & de votre plein gré: que ceux donc qui ne sont aucune difficulté de s'y soumettre se déclarent. Tous, comme de concert, d'un air empressé & riant, acceptèrent la proposition: chacun d'eux vouloit subir l'opération le premier. L'un après l'autre ils se placèrent, sans émotion, sur une chaise, en face du dentiste, & se laissèrent (je rapporte ici exactement le fait) & se laissèrent arracher: l'un trois, l'autre quatre, & le dernier cinq dents, la plûpart molaires, & comme on sait plus profondément enracinées. Ils ne firent pas entendre le moindre ton plaintif, & gardèrent pendant l'opération un air ferme & riant. Le dentiste en témoigna sa surprise, &

TOUS.

Eh quoi donc?

LE PERE.

Je vous disois que dans les affaires de la vie, souvent les espérances les mieux fondées, s'évanouissent, tout-à-coup, & qu'ainsi, quelque vraisemblable & quelque prochaine que parût la sortie de Robinson de son île, il pourroit bien se rencontrer quelque obstacle imprévu, qui l'obligeroit à y faire un plus long séjour. Or, cet obstacle se présenta dès le lendemain.

Ce jour-là même survinrent les grandes pluies. Robinson depuis son séjour dans l'île avoit eu le tems d'observer qu'elles avoient lieu régulièrement deux fois l'année, & toujours vers le tems des équinoxes. Pendant cette saison pluvieuse, qui, pour l'ordinaire, duroit un ou deux mois, il étoit impossible de faire aucun ouvrage en plein air, tant il pleuvoit à seaux & sans interruption. Il avoit

H 2

déclara qu'il n'avoit encore rencontré personne, jeune ou vieux qui, dans le cas, eût montré autant d'intrépidité. Le Père ne put retenir ses larmes; mais c'étoient les plus douces qui eussent encore coulé de ses yeux.

Je vous ai rapporté ce fait, jeunes lecteurs, pour vous montrer quel courage & quelle fermeté on peut acquérir en se soumettant volontairement à de légères épreuves d'abord, passant ensuite, par degrès à de plus violentes.

avoit auſſi éprouvé, que rien ne nuiſoit plus à la ſanté que de ſe hazarder à ſortir & à ſe mouiller durant cette ſaiſon. Que faire! il fallut bien ſuſpendre la conſtruction du bateau, & chercher à s'occuper ſans ſortir de l'habitation.

Quelle heureuſe reſſource pour Robinſon durant ces jours pluvieux & les ſoirées longues & obſcures de cette ſaiſon, d'avoir du feu & de la lumière, de poſſéder un ami, avec qui, pendant un travail commun, il pouvoit s'entretenir familièrement & charmer ſes ennuis. Auparavant il paſſoit ces triſtes ſoirées ſeul, desœuvré & dans les ténèbres; maintenant aſſis avec Vendredi auprès d'une lampe ou au coin d'un bon feu, il s'occupe, il converſe avec ſon ſemblable, & ne ſuccombe pas ſous le poids accablant de l'ennui.

Il apprit de Vendredi tous les moyens, par lesquels les ſauvages ſe procurent quelque commodité; & Robinſon à ſon tour, lui enſeigna mille choſes que les ſauvages ſont bien loin d'imaginer. L'un & l'autre étendirent ainſi la ſphère de leurs connoiſſances & de leur induſtrie. Par les ſecours mutuels de leur capacité particulière, ils réuſſirent dans la fabrication de pluſieurs petits ouvrages impoſſibles à chacun d'eux s'il eût été ſeul. Alors non-ſeulement ils comprirent, mais ils ſentirent encore vivement

ment combien il eſt avantageux aux hommes d'être raſſemblés & retenus les uns auprès des autres par les liens de la ſociabilité & de l'amour de leurs ſemblables, plutôt que d'être diſperſés & errans chacun de ſon côté ſur la ſurface de la terre, comme le ſont les bêtes féroces.

Vendredi, avec des écorces d'arbres ſavoit faire des nattes d'un tiſſu aſſez fin & aſſez ſerré pour former une eſpèce d'étoffe propre à des vêtemens. Robinſon ſ'étant mis au fait de cet ouvrage fit avec Vendredi une proviſion de ces nattes ſuffiſante pour ſ'en habiller tous les deux. Quel plaiſir pour Robinſon de pouvoir enfin quitter ces vêtemens incommodes de peaux non apprêtées, dont il avoit été obligé de ſe couvrir jusqu'alors.

Vendredi avoit encore l'adreſſe de faire, avec les filamens qui enveloppent les noix de cocos, & avec les écorces d'autres plantes ſemblables au lin, des cordes bien ſupérieures à celles que Robinſon avoit faites jusqu'alors: il avoit auſſi une métode particulière de faire des filets avec du fil, occupation dont l'agrément leur fit trouver courtes pluſieurs ſoirées qui ſans cela leur euſſent paru bien longues.

Pendant ces occupations ſédentaires Robinſon s'appliquoit à diſſiper les ténèbres de

l'entendement de son ami; il cherchoit surtout à lui inculquer peu-à-peu des idées justes de la Divinité & dignes d'elle. Vous jugerez aisément dans quelle ignorance & dans quelles erreurs, sur l'article de la religion, Vendredi étoit plongé, par le Dialogue suivant entre lui & Robinson.

ROBINSON.

Di-moi, mon ami Vendredi, sais-tu bien qui est celui qui a formé la mer, la terre, les animaux, & toi-même?

VENDREDI.

Oh très-bien! c'est le *Toupan* qui a fait tout cela.

ROBINSON.

Qui est donc le *Toupan*?

VENDREDI.

C'est celui qui produit le tonnerre.

ROBINSON.

Mais encore qu'est-il celui qui produit le tonnerre?

VENDREDI.

C'est un veillard très-ancien, qui vit & qui vivoit avant toutes choses, & qui produit le tonnerre; il est plus ancien que le Soleil, la lune & les étoiles. Tous les êtres lui disent O, (ce qui vouloit dire que tous les êtres l'invoquent.)

ROBIN-

ROBINSON.

Après la mort où vont tes compatriotes?

VENDREDI.

Ils vont vers le *Toupan*.

ROBINSON.

Et où eſt-il le *Toupan*?

VENDREDI.

Il demeure ſur de hautes montagnes.

ROBINSON.

Eſt-ce donc que quelqu'un l'a vu ſur ces hautes montagnes?

VENDREDI.

Les Owokakéys ſeuls, (c'eſt-à-dire, les Prêtres) ont le privilège de monter auprès de lui; ils lui diſent O, & nous rapportent enſuite ce qu'il leur a dit.

ROBINSON.

Ceux qui après la mort vont auprès de lui y jouiſſent-ils de quelque bonheur?

VENDREDI.

Oh! certainement, s'ils ont tué & dévoré pluſieurs de leurs ennemis.

Robinſon frémit à l'ouie d'une opinion auſſi éronée que barbare; & dès cet inſtant il travailla ſérieuſement à lui donner des idées plus ſaines tant de la Divinité que d'une vie à venir; il lui enſeigna que Dieu eſt un Etre inviſible, tout puiſſant, tout ſage & tout

 bon;

bon; que c'eſt lui qui a tout créé, & qui gouverne & conſerve toutes choſes; qu'il n'a eu lui-même aucun commencement; qu'il eſt préſent par-tout, qu'il connoît toutes nos penſées; entend toutes nos paroles, & voit toutes nos actions, qu'il ſe complait au bien & abhorre le mal; & qu'il ne veut rendre heureux dans cette vie & dans celle qui eſt à venir, que ceux qui ſ'appliquent de tout leur cœur & de toutes leurs forces à devenir meilleurs de jour en jour.

Vendredi écoutoit ces ſublimes & conſolantes leçons avec une attention reſpectueuſe, & les gravoit profondément dans ſa mémoire. Comme le zèle du maître pour inſtruire égaloit le déſir du diſciple pour apprendre, celui-ci fut bientôt clairement convaincu des principales vérités de la religion, autant du moins que celui-là fut capable de les lui déveloper. Dès cet inſtant Vendredi ſ'eſtima infiniment heureux d'avoir été tranſporté de ſa patrie dans l'île où il ſe trouvoit; & cette réflexion même ne lui échappa point, que la bonne Providence avoit eu ſur lui des vues de bonté, en le faiſant tomber entre les mains de ſes ennemis, puisque, ſans cet événement, il n'eût jamais connu Robinſon. Ainſi, ajoutoit-il, j'aurois toujours ignoré, dans cette vie, l'Etre tout bon & tout puiſſant.

Dans

Dans la fuite Robinfon f'acquitta toujours du devoir de la prière en préfence de Vendredi. Et c'eût été un fpectacle touchant de voir avec quelle dévotion & quelle joie celui-ci répétoit toutes les paroles de l'oraifon de fon maître. Ils étoient maintenant, l'un & l'autre, dans leur genre de vie, auffi heureux que puiffent l'être deux hommes réunis, mais entièrement féparés du refte du genre-humain.

Le tems trifte des pluies f'écoula fans qu'ils éprouvaffent aucun ennui. Le ciel f'étoit éclairci, les vents f'appaifoient, les nuages orageux f'étoient diffipés; Robinfon & fon compagnon refpiroient de nouveau l'air doux & tempéré du printems, & fentoient leurs forces fe ranimer; ils fe livrèrent donc avec joie à l'important ouvrage qu'ils avoient réfolu déjà avant les pluies.

Vendredi, comme maître charpentier de navire, creufa le tronc en fe fervant du feu. Ce moyen étoit fi efficace & fi expéditif que Robinfon ne pouvoit f'empêcher de f'accufer de ftupidité de n'y avoir pas penfé; mais il f'en confoloit, en fe difant à lui-même: & quand j'y aurois penfé, je n'aurois pu l'employer, puisque j'étois privé du feu.

Vous me difpenferez de vous décrire les progrès journaliers de ce travail, puisque ce détail n'auroit rien d'intéreffant ni d'inf-

tructif; je me contenterai de dire que ce bateau que Robinfon feul auroit eu de la peine d'exécuter en plufieurs années, fut entièrement fini à l'aide de Vendredi au bout de deux mois. Il ne manquoit plus qu'une voile que Vendredi entrepris, & que des rames dont Robinfon fe chargea.

THEOPHILE.

Oui! comment pouvoit-il faire une voile? il lui falloit pour cela de la toile.

LE PERE.

Il ne favoit certainement pas faire de la toile; il n'avoit point non plus de métier de tifferand: mais comme je vous l'ai déjà dit, il faifoit avec des écorces d'arbres des nattes, dont les fauvages fe fervent à la place de toile à voile.

Tous deux finirent leur tâche, à-peu-près en même tems; Robinfon les rames, & Vendredi la voile. Mais ce canot achevé fur le chantier, il falloit encore le lancer à l'eau.

FREDERIC.

Oh qu'eft-ce que tout cela?

LE PERE.

N'as-tu jamais vu comment on fait couler un vaiffeau neuf du bord de l'Elbe, dans l'eau du fleuve?

FREDERIC.

Oh oui: c'eft ce que j'ai déjà vu.

LE PERE.

Eh bien! tu auras d'abord remarqué que le que le navire repose fur un échaffaudage concave, composé de solives; cet échaffaudage s'appelle *le chantier*. Dès qu'on a ôté les coins ou les chevilles qui retiennent le bâtiment sur ce chantier, le navire glisse le long des solives & gagne l'eau, & c'est ce qui s'appelle *lancer un vaisseau à l'eau*.

Malheureusement l'endroit, où ils avoient construit le bateau étoit éloigné de quelque mille pas du bord de la mer: maintenant comment le conduire si loin? Le porteront-ils, le traîneront-ils, le feront-ils tourner sur lui-même? tout cela paroissoit également impraticable. L'esquif étoit trop pesant pour céder à aucun de ces moyens. Que devoient-ils faire? Les voilà arrêtés; comment se tireront-ils de ce pas?

DIDIER.

Mais Robinson n'avoit qu'à faire des leviers pareils à celui dont il s'étoit déjà servi pour rouler seul, hors de sa grotte, deux gros quartiers de rochers.

LE PERE.

Il n'avoit pas oublié le service qu'il pouvoit tirer d'un instrument si simple, aussi y eut-il recours dans cette occasion; mais ce moyen

moyen étoit d'une telle lenteur que Robinſon calcula qu'il lui faudroit un mois entier, pour faire avancer le bateau jusqu'au bord de la mer. Heureuſement il ſe reſſouvint d'un autre moyen tout auſſi ſimple, dont les charpentiers & les autres manœuvres ſe ſervent en Europe, pour conduire les plus lourds fardeaux; ils emploient, pour cet effet des rouleaux.

FREDERIC.

Qu'eſt-ce que c'eſt qu'un rouleau?

LE PERE.

C'eſt une pièce de bois qui a de la longueur, & qui eſt ronde dans ſon épaiſſeur: par cette rondeur elle eſt propre à rouler, & peut aiſément recevoir un mouvement progreſſif. On place ces rouleaux ſous les maſſes qu'on a deſſein de faire paſſer d'un lieu à un autre; on preſſe le fardeau d'un côté, il cède ſans beaucoup de réſiſtance, & avance vers le lieu où l'on veut le conduire ſur les rouleaux qui tournent ſous lui & comme d'eux-mêmes.

Robinſon n'eut pas plutôt fait l'eſſai de cette méthode, qu'il fut très-ſatisfait de voir avec quelle facilité & quelle promptitude ils feroient cheminer le bateau, qui deux jours après fut déjà à l'eau. Sa joie redoubla en s'aſſurant qu'il étoit très-propre à voguer.

Main-

Maintenant il ne restoit plus que les préparatifs du départ, qui consistoient à faire des provisions de bouche autant que le bateau en pouvoit porter, & qu'à mettre en mer pour le voyage que tous deux désiroient avec tant d'ardeur. Mais où iront-ils en effet? Les vœux de Vendredi étoient pour rentrer dans l'île sa patrie. Robinson de son côté désiroit aborder au continent de l'Amérique, où il espéroit rencontrer soit des espagnols, soit d'autres européens. L'île de Vendredi n'étoit éloignée que d'environ quatre milles, & le continent étoit à la distance de plus de douze à quinze milles. Abordoient-ils d'abord à l'île, ils s'éloignoient de quelques milles de plus du continent, & augmentoient, par cela même, les périls de la navigation. Vendredi ne connoissoit la mer, relativement à la navigation, que pour aller vers son île, & ignoroit tout ce qui concernoit le trajet pour atteindre le continent; Robinson n'en connoissoit pas davantage, n'ayant jamais navigué sur ces mers.

Enfin les incertitudes de Robinson firent place au désir le plus décidé de chercher des hommes civilisés, malgré toutes les difficultés & toutes les instances de Vendredi. Il fut arrêté que, dès le lendemain on se prépareroit au départ, & qu'au premier vent favorable, on feroit voile, sous la garde de Dieu,

Dieu; du côté où Vendredi espéroit qu'on rencontreroit les côtes du continent les plus voisines.

Mais, c'en est assez, pour aujourd'hui: il est tems que nous fassions aussi nous-mêmes nos préparatifs pour veiller cette nuit.

Allons tous à notre espèce de corps de garde, où votre bonne Mère aura eu soin de faire porter différens petits ouvrages, dont nous nous occuperons pour passer plus agréablement la nuit. Deux d'entre vous seront postés séparément en sentinelle dans les deux angles du jardin les plus éloignés. Au bout d'un quart d'heure, nous irons tous les relever au son des fifres & des tambours; & deux autres d'entre nous prendont leur place. De tems en tems nous nous rafraîchirons avec une petite collation de différens fruits.

VINGT-

VINGT-ET-UNIEME SOIRÉE.

LE PERE.

Ah, mes Enfans! la charmante nuit d'été que nous avons paſſée à veiller! D'un côté du ciel nous avions le croiſſant de la lune; de l'autre, mais dans le lontain des nuages orageux, d'où partoient des éclairs continuels. Que l'air étoit doux & tempéré! Que toute la Nature, comme endormie, étoit tranquille! Je crois que vous aviez raiſon en aſſurant ce matin que vous n'aviez jamais paſſé un jour auſſi agréablement que vous veniez de paſſer la nuit dernière. Mais revenons à Robinſon & à Vendredi; ils ont déjà tout embarqué, & le vent leur eſt favorable. Il faut vous réſoudre à leur dire un éternel adieu: qui ſait ſi nous les reverrons, ou pour mieux dire, ſi, dans la ſuite, nous entendrons jamais parler d'eux?

TOUS.

Oh! que ce départ nous touche & nous attriſte!

LE

LE PERE.

Telle eſt la condition des hommes ; ils ne peuvent ſe flatter de toujours vivre auprès des perſonnes qui leur ſont les plus chères. Ils doivent plus d'une fois endurer les tourmens d'une ſéparation inévitable : il eſt très-ſage de ſe préparer de loin à ces coups du ſort, auſſi douloureux qu'infaillibles.

Robinſon ayant quitté ſon habitation, ſ'arrêta, ſur la coline, pour rêver encore un inſtant, & laiſſa marcher ſon camarade qui le précédoit. Il repaſſa dans ſon eſprit les diverſes ſituations où il ſ'étoit trouvé, pendant ſa ſolitude en ce lieu, & au ſouvenir des ſoins marqués de la Providence qui l'avoit conduit d'une manière extraordinaire, ſans l'abandonner il fut ému jusqu'au fond de l'ame : la reconnoiſſance dont il étoit pénétré lui fit verſer un torrent de larmes de joie, il leva les yeux & les mains au ciel & adreſſa au Tout Puiſſant la prière la plus fervente.

Père céleſte ! Dieu de mon cœur ! Comment pourrai-je aſſez te remercier de tout ce que tu as fait jusqu'ici pour moi. Dans l'impoſſibilité d'exprimer par mes paroles toute l'ardeur de mes ſentimens, permets que je les manifeſte auſſi par mes poſtures ; que je tombe ſur mes genoux, que je me proſterne, que je me roule dans la pouſſière,

&

& m'anéantiſſe, pour ainſi dire, devant toi. Mais rien n'eſt caché à tes yeux ; tu lis dans mon cœur ; tu le vois pénétré & rempli des ſentimens inexprimables de la plus vive gratitude. Ce cœur que tu as daigné réformer, & qui ne reſpire que pour toi ; ce cœur ſi ſouvent rempli d'amertume, & autant de fois conſolé par toi ; ce cœur, ô mon Dieu ! eſt tout ce que je puis t'offrir en reconnoiſſance de tes innombrables bienfaits : accepte-le, accepte-le tout entier ; achève l'ouvrage de ſa perfection commencée. O Père céleſte ! reçois-moi dans tes bras, où je me jette avec confiance ; & diſpoſe de moi ſelon ta paternelle volonté. Que jamais je ne quitte le chemin de la vertu dans lequel ta bonté m'a introduit ! Cela ſeul, mon Dieu, cet abandon de la vertu, ne le permets jamais : d'ailleurs je m'abandonne tout entier à toi ; gouverne-moi ſelon ton ſage & bon plaiſir ! J'irai par-tout où tu me conduiras. Je vais, avec autant de tranquillité que de confiance en toi, courir peut-être de nouveaux dangers. Daigne encore m'accompagner & m'accorder ta protection auſſi réelle qu'inviſible ! Veille ſur mon ame immortelle, & fortifie-la contre les épreuves auxquelles elle peut être expoſée ! Préſerve mon cœur de foibleſſe, d'impatience, & d'ingratitude envers toi ! O délices céleſtes & éternelles de

mon ame, mon Créateur, mon Conservateur, mon tout, mon Dieu!

Ici la faculté de penser succomba sous la force du sentiment; Robinson, la face contre terre n'eut plus de force que pour pleurer. Fortifié enfin, par les consolations secrettes d'en haut, il se releva, & jeta encore une fois les yeux sur une contrée qui lui étoit, dans ce moment, d'autant plus chère, qu'il étoit sur le point même de l'abandonner. Semblable à un homme qui quitte sa patrie, sans pouvoir se flatter d'y rentrer, ses yeux humides & tristes se portoient encore avec tendresse, sur chaque arbre, qui dans l'occasion lui avoit procuré un abri ou une ombre agréable, sur chacun des ouvrages exécutés par ses mains & à la sueur de son front. Dans son attendrissement il lui sembloit presque que tous ces objets étoient autant d'amis dont il alloit se séparer. Que ne sentit-il point, quand il apperçut au pied de la coline ses lamas qui paissoient! S'il n'eût pas bientôt détourné les yeux de-dessus ces chers animaux, sa résolution de partir étoit ébranlée.

Enfin sa fermeté l'emporta sur son attendrissement; il rappela son courage. Les bras ouverts & étendus vers la contrée, comme s'il eût voulu l'embrasser avec tous les objets qu'il découvroit, adieu, s'écria-t-il, à haute voix!

voix! Adiéu, témoins de mes fouffrances paffées: pour la dernière fois adieu...! mais ce dernier adieu fut étouffé par fes fanglots. Levant encore une fois les yeux aux ciel, il f'achemina fans plus héfiter vers le rivage. Chemin faifant il apperçut fon cher & fidèle Pol, qui l'accompagnoit en volant à côté de lui, d'arbre en arbre. Il ne put réfifter au défir de l'emmener; il tendit le bras pour lui préfenter la main, l'appela par fon nom. Pol arrive comme un trait, fe pofe fur la main de fon maître, parcourt rapidement fon bras, & f'arrête fur fon épaule. Robinfon rejoignit Vendredi qui l'attendoit avec impatience, & l'un & l'autre f'embarquèrent fans différer.

Ce fut le 30 Novembre à 8 heures du matin, la neuvième année du féjour de notre ami dans cette île déferte, qu'ils mirent en mer, par un tems ferein & un vent fraîs & favorable. A peine étoient-ils avancés à quelques milliers de pas, qu'ils rencontrèrent un récif.

CHARLOTTE.

Oh! de grace que nous fachions d'abord ce que c'eft qu'un récif.

LE PERE.

Les marins donnent ce nom à une fuite d'écueils tenant l'un à l'autre, foit qu'ils foient tous couverts d'eau, foit qu'ils la furpaffent dans quelques endroits. Ce récif ou

cette chaîne de rochers s'étendoit depuis un promontoire de l'île jusqu'à plus de quatre lieues dans la mer. Il leur parut dangereux de passer par-dessus ces rochers; ils donnèrent donc à leur voile une autre position, afin qu'à l'aide d'un circuit, ils pussent tourner ces écueils.

NICOLAS.

Mais, si les eaux couvroient ce récif, comment pouvoient-ils savoir jusqu'où il s'étendoit dans la mer?

LE PERE.

Ils en pouvoient juger par les vagues de la mer qu'ils voyoient s'y briser; car dans les endroits où il y a des rochers cachés sous l'eau, les vagues y sont plus élevées, & paroissent plus blanchies d'écume, parceque ces rochers en les arrêtant les soulèvent & les brisent.

A peine avoient-ils gagné la pointe la plus avancée du récif, que tout-à-coup, leur canot fut emporté avec autant de rapidité que s'ils eussent eu plusieurs voiles déployées, & un vent impétueux en poupe. Ils en furent tous deux effrayés, & ils se hâtèrent de baisser tout-à-fait leur voile, parcequ'ils se croyoient surpris par un violent coup de vent. Mais cette manœuvre fut inutile; le canot n'en fut pas emporté avec moins de rapidité au travers des flots, & par-là ils con-

connurent qu'ils ſe trouvoient au milieu d'un courant rapide qui les entraînoit.

FREDERIC.

Eh ! y a-t-il des courans dans la mer ?

LE PERE.

Le fond de la mer n'eſt pas moins inégal & raboteux que la ſurface de la terre ; & ſous l'eau comme ſur terre ſe trouvent auſſi des montagnes, des colines & des vallées ; l'eau ſe porte naturellement & coule avec plus de rapidité vers les lieux les plus bas : de-là vient qu'il ſe trouve des courans en pleine mer, tout auſſi conſidérables que notre Elbe, & qui ſont ordinairement très-rapides. Il eſt très-dangereux pour les petits bateaux de donner dans ces courans, parcequ'il leur eſt très-difficile, pour ne pas dire impoſſible d'en ſortir, & que ſouvent ils ſont emportés à plus de cent lieues hors de leur route.

THEOPHILE.

Ah pauvre Robinſon ! que vas-tu devenir ?

CHARLOTTE.

Que ne reſtoit-il dans ſon île ? J'avois un preſſentiment de ce qui lui arrive.

LE PERE.

Pour le coup, on ne peut le taxer, dans l'entrepriſe de ce voyage, ni de légèreté, ni de témérité ; il y avoit été déterminé par les motifs les plus ſenſés & les mieux réflé-

chis. Tout ce qui lui arrive maintenan il peut le regarder comme un décret de la Providence : & c'eſt à elle qu'il ſ'abandonne entièrement.

En vain tentèrent-ils de ſortir du courant à force de rames ; une puiſſance irréſiſtible les entraînoit avec la célérité d'une flèche ; & ils étoient déjà ſi éloignés qu'ils avoient perdu de vue les côtes de leur île. Leur perte paroiſſoit inévitable ; car en moins d'une demi-heure, ils alloient encore perdre de vue le ſommet des montagnes ; dès-lors, que l'impétuoſité du courant ceſſât un peu plus tôt, ou un peu plus tard, c'en étoit fait ; il leur étoit toujours impoſſible de regagner leur île, n'ayant point de bouſſole pour diriger leur route.

FREDERIC.

Point de ? ....

LE PERE.

Point de bouſſole ; Nicolas, qui par goût, veut ſe vouer à la marine, te dira ce que c'eſt.

NICOLAS (*riant*)

Si tout ce qu'il faut apprendre pour être un bon marin, je le ſavois déjà auſſi-bien que cela ! Une bouſſole, mon cher Frédéric, eſt une aiguille aimantée dans une boète ronde.

FREDERIC.

Mais qu'eſt-ce qu'une aiguille aimantée ?

NICO-

NICOLAS.

C'eſt comme une aiguille ordinaire d'acier qu'on a touchée & frottée avec une eſpèce de pierre qu'on appelle *aimant*; par ce frottement cette aiguille acquiert la ſurprenante propriété que, poſée en équilibre ſur un pivot de cuivre, elle a une de ſes pointes conſtamment tournée du côté du Nord... là... du côté de Wandsbek. *) C'eſt là-deſſus que les navigateurs ſe règlent pour diriger leur courſe, quand ils ne voient plus que l'eau & le ciel; autrement ils s'égareroient bientôt, & ne ſauroient de quel côté faire voile.

LE PERE.

As-tu compris, Frédéric?

FREDERIC.

Comme çà. Revenons au canot en danger.

LE PERE.

Robinſon n'ayant point de bouſſole, il lui étoit impoſſible de regagner ſon île, s'il venoit à la perdre de vue. Quelle affreuſe ſituation que celle dont il étoit menacé! Etre jeté & égaré ſur un vaſte océan dans un léger esquif; n'avoir des vivres que pour quelques jours! ſe peut-il rien imaginer de plus deſeſpérant? Il parut, alors clairement, qu'une vraie piété & une conſcience ſans reproches compoſent un tréſor ineſtimable dans la

*) Seigneurie conſidérable à une demi-lieue au nord-eſt de Hambourg, & au nord de la campagne où réſide M. *Campe*. Elle appartient aux Comtes de *Schimmelmann*.

la détresse. Sans cette précieuse ressource, comment Robinson eût-il supporté le poids accablant du desespoir où il étoit réduit? Il eût agi en desespéré, il eût tranché le fil de ses jours pour se soustraire au supplice affreux de mourir de faim.

Son compagnon dont la piété n'étoit pas si solide, ni si éprouvée par la multitude & la durée des malheurs, que celle de son maître, étoit dans l'excès du desespoir. Hors d'état de travailler, absolument découragé, il pose sa rame, regarde son maître d'un air qui exprimoit le desespoir, & lui demande, s'ils ne se précipiteront pas dans la mer, pour prévenir, tout d'un coup, par une mort prompte les langueurs cruelles & inévitables qui les attendoient. Robinson lui parla d'abord affectueusement, chercha à ranimer son courage, lui reprocha ensuite avec douceur son peu de confiance en la sagesse de la Providence, qui dispose de tout pour le mieux, & lui rappela en peu de mots, tout ce qu'il lui avoit déjà enseigné sur ce consolant sujet. N'est-ce que sur terre, ajouta-t-il, que nous sommes dans les mains du Tout-puissant? n'est-il pas aussi le maître de l'océan? S'il le juge à propos ne peut-il pas ordonner à ces flots, qui nous sont maintenant si funestes, de nous porter dans un asile assuré? Penses-tu qu'en te jetant à la mer

tu te fouftrairois à ce qu'il a décidé de toi? Apprends, jeune inconfidéré, que ton ame immortelle fera pendant l'éternité fous l'empire immenfe de Dieu, & qu'elle ne peut afpirer au bonheur, fi rebelle à fon Souverain, elle prévient fes ordres en confentant de rompre violemment les liens qui l'uniffent au corps.

Vendredi fut vivement touché de la vérité de ces exhortations falutaires, & eut honte de fa propre foibleffe: il reprit auffitôt fon aviron, & tous deux ne discontinuèrent point de ramer, quoiqu'ils n'euffent pas la moindre efpérance que tous leurs efforts puffent les fauver. Robinfon difoit: nous rempliffons notre devoir, tant qu'il nous refte un foufle de vie; nous fommes obligés de faire tout ce qu'il nous eft poffible pour la fauver. Si nous fuccombons, nous mourrons avec la certitude confolante que telle eft la volonté de l'Etre fuprême: & fa volonté, cher ami, ajouta-t-il, d'un ton plus élevé & avec une noble chaleur, fa volonté eft toujours bonne, toujours fage, même lorsque nous autres chétifs vermiffeaux n'y comprenons rien.

La rapidité du courant qui entraînoit le canot étoit toujours la même: déjà on n'appercevoit plus de l'île que les cimes des montagnes; déjà on ne découvre que le fommet le plus élevé qui va difparoître: enfin

toute efpérance de pouvoir fe fauver eft évanouie.

Mais quand tous les fecours précaires & humains ont difparu, quand la détreffe des infortunés eft extrême, alors, mes chers Enfans, alors furvient la main puiffante de celui qui gouverne tout; & l'homme qui périffoit, eft mis hors de danger, par des moyens qu'il n'auroit jamais prévus. C'eft auffi ce qui fe manifefta dans cette conjoncture. Robinfon avoit perdu toute efpérance d'éviter une mort prochaine; mais au moment même, où épuifé de fatigue il étoit obligé de difcontinuer de ramer, il apperçut, tout-à-coup, que la rapidité du mouvement du canot étoit un peu ralentie; il remarqua auffi que l'eau n'étoit pas auffi troublée qu'auparavant; il obferva encore, en jetant les yeux fur la furface de la mer, que le courant fe divifoit en deux bras inégaux, dont le plus confidérable couloit avec impétuofité vers le nord, pendant que l'autre, moins rapide, & dans lequel le canot étoit entré, fe replioit & tournoit au fud.

Tranfporté de joie, il s'adreffe à fon compagnon déjà à moitié mort. Courage, Vendredi! Dieu veut que nous vivions. Il lui fit auffitôt obferver fur quoi il fondoit fon efpérance. Alors tous deux, avec joie, reprirent promptement leurs rames que

l'épui-

l'épuifement leur avoit fait quitter. Ranimés par l'efpérance douce & inattendue d'échapper à la mort, ils firent les derniers efforts, pour remonter le courant, & virent avec la plus vive fatisfaction que, pour le coup, leurs peines n'étoient pas inutiles. Robinfon accoutumé par une longue fuite de revers, à être attentif à tout, remarqua dans ce moment que le vent pouvoit les feconder. Il déploya & tendit promptement la voile, qui enflée par le vent, concourut, avec les efforts redoublés de leurs bras, à les faire bientôt fortir du courant, pour entrer dans une mer tranquille.

Vendredi treffailloit de joie : il fe leva pour embraffer fon maître; mais celui-ci le pria de modérer, pour le moment, fes tranfports, parcequ'il leur reftoit encore beaucoup à faire, avant que de fe croire entièrement en fûreté. En effet ils avoient été emportés fi avant en pleine mer, qu'ils n'appercevoient plus leur île que comme un point obfcur à l'extrémité de l'horifon.

FREDERIC.

L'horifon! qu'eft-ce que c'eft?

LE PERE.

Quand tu ès en rafe campagne, ne te femble-t-il pas que le ciel, comme un grande voûte, touche à la terre devant toi, de quelque côté que tu te tournes?

FRE-

FREDERIC.

Ceſt ce qui me ſemble.

LE PERE.

Eh bien! le cercle qui borne ainſi notre vue de tous côtés, où la terre ſemble finir & le ciel commencer, ſ'appelle l'horiſon. Bientôt tu en apprendras davantage.

Nos deux intrépides marins ramèrent avec tant de perſévérance, & un vent favorable les pouſſoit ſi heureuſement vers la côte orientale de l'île où ils dirigeoient leur courſe, que bientôt ils virent reparoître quelques montagnes. Allons, mon ami! dit Robinſon à Vendredi, qui étant aſſis ſur le devant du bateau tournoit le dos à l'île. Allons, Vendredi, nous touchons à la fin de nos peines! Il n'eut pas plutôt achevé ces paroles, que le canot heurta ſi violemment, que les deux rameurs furent renverſés de leurs ſièges, & tombèrent étendus ſur le fond du bateau, qui reſta immobile, & fut bientôt couvert des flots qui venoient ſ'y briſer.

LA MERE.

Ah çà, mes Enfans, je renoncerois, comme vous, volontiers au ſouper, ſi par-là, nous pouvions ſauver notre pauvre ami: mais c'en eſt aſſez; partons. On a ſervi: Annette nous a déjà avertis deux fois.

TOUS.

Oh!....

VINGT-DEUXIEME SOIRÉE.

Plufieurs à-la-fois.

O Papa! que nous fâchions bien vîte ce qu'eft devenu le pauvre Robinfon.

LE PERE.

Vous favez qu'au moment même, où il croyoit avoir échappé au péril, il tomba dans un nouveau danger, qui facilement pouvoit devenir plus grand que celui dont il fortoit. Le canot f'arrêta donc tout-à-coup, & les flots y entroient: f'il eft fur une pointe de rocher, c'en eft fait, nos amis font perdus.

Robinfon fonda promptement avec fa rame tout au tour du canot; & ne trouvant que deux pieds d'eau, fur un fond affez ferme, il ne babança point à fauter dans la mer. Vendredi en fit autant: & ils fe raffurèrent l'un & l'autre en découvrant que c'étoit fur un banc de fable, & non fur ce rocher que le canot avoit échoué.

Ils réunirent leurs efforts pour dégager l'esquif en le pouffant du côté où l'eau avoit le plus de profondeur ; ils réuffirent, & le canot étant à flot, ils y rentrèrent.

CHAR-

CHARLOTTE.

Voilà le pauvre Robinſon qui attrapera un rhûme de cerveau: il ſ'eſt mouillé les pieds.

LE PERE.

Ma chère amie, quand par une vie ſimple & laborieuſe, on a, comme Robinſon, fortifié ſon tempérament, on ne ſ'enrhûme pas pour ſi-peu de choſe; ainſi ſois ſans inquiétude là-deſſus.

JEAN.

Eh nous autres, nous ne nous enrhûmons plus en pareil cas. Combien de fois n'avons-nous pas eu les pieds mouillés, l'hiver dernier, ſans que nous nous en ſoyons reſſentis le moins du monde?

LE PERE.

Preuve que le genre de vie que nous ſuivons vous a déjà un peu fortifiés.

Après avoir vuidé le canot de l'eau qui y étoit entrée, en ſe ſervant pour cet effet du mieux qu'ils purent de leurs rames & du creux de leurs mains, ils réſolurent d'être plus circonſpects, d'aller ſeulement à la rame, ſans voile, afin d'être plus les maîtres de diriger le bateau à leur gré. Ils ramèrent donc pour avancer le long du banc en le cotoyant, dans l'eſpérance qu'ils en trouveroient bientôt la fin: mais ils n'y parvinrent

rént qu'au bout de quatre heures, tant ce banc avoit de longueur du nord au midi. Robinſon remarqua qu'il ſ'étendoit jusqu'à l'endroit où neuf ans auparavant il avoit fait naufrage, & que ce banc étoit réellement le même ſur lequel le vaiſſeau avoit échoué.

FREDERIC.

Qu'eſt-ce que c'eſt qu'échouer?

THEOPHILE.

Oh, tu interromps toujours le récit!

LE PERE.

Il a raiſon de vouloir ſ'inſtruire; & tu as tort, mon cher Théophile, d'en prendre de l'humeur: fais enſorte que cela ne t'arrive plus. Un navire échoue, mon cher Frédéric, lorsqu'il donne ſoit ſur un banc de ſable ou ſur un rocher, d'où il ne peut plus ſe dégager. Tu aurois dû me demander l'explication de ce terme plus tôt, car je m'en ſuis déjà ſervi pluſieurs fois.

FREDERIC.

Je te remercie de l'explication & de l'avis.

LE PERE.

Enfin, comme l'endroit de la mer où ils étoient ſe trouvoit entièrement libre & navigable, ils forcèrent de rames, pour gagner

l'île qu'ils voyoient déjà de fort près. Ils y abordèrent au moment où le Soleil n'envoyoit plus ses rayons que sur le sommet des montagnes, & descendirent à terre, excédés de fatigue, mais infiniment satisfaits d'être en sûreté.

L'un & l'autre, durant toute la journée, n'avoient pris aucune nourriture; ainsi sans différer, jusqu'à leur arrivée dans l'habitation, à prendre un repas, dont ils avoient un si pressant besoin, ils s'assirent sur le rivage, & usèrent avec appétit des provisions de bouche qu'ils avoient embarquées. Le repas fini, ils conduisirent leur canot dans une crique? Vous savez apparemment ce que c'est.

JEAN.

Oh oui; c'est un petit espace d'eau qui s'avance dans les terres : c'est presque la même chose qu'une baye, un golphe.

LE PERE.

Oui; avec cette différence qu'une baye, & à plus forte raison un golfe, sont beaucoup plus grands. Ils conduisirent, disois-je, leur canot dans une crique, & prirent le chemin de leur demeure chargés de tout ce qu'ils avoient embarqué.

NICOLAS.

Bon! l'histoire n'est pas encore finie.

LE PERE.

Robinſon & Vendredi ſont couchés: celui-ci eſt déjà enſeveli dans un profond ſommeil. Robinſon rend à Dieu de vives actions de graces, pour les nouveaux ſecours qu'il en a reçus, & il ne tardera pas non plus à ſ'endormir. Nous pourrions aller faire de même: mais comme il n'eſt pas tard; je vous raconterai ce qui arriva le lendemain.

Robinſon, après avoir fait apporter à déjeûner, adreſſa la parole à ſon compagnon, & lui dit: Eh bien, Vendredi! Serois-tu diſpoſé à faire avec moi une ſeconde tentative pareille à celle que nous fîmes hier?

VENDREDI.

Dieu m'en préſerve!

ROBINSON.

Tu ès donc bien décidé à paſſer ta vie avec moi dans cette île?

VENDREDI.

Si ſeulement mon Père étoit ici avec nous!

ROBINSON.

Tu as donc encore ton Père?

VENDREDI.

A moins qu'il ne ſoit mort depuis que j'en ſuis ſéparé.

Ici Vendredi, vivement touché, laiſſa échapper la pomme de terre qu'il avoit en main: immobile, il verſa des larmes en abondance. Robinſon ne put auſſi retenir les ſiennes, au ſouvenir de ſes parens. Tous deux dans leur attendriſſement gardèrent un long & profond ſilence.

ROBINSON.

Conſole-toi, Vendredi; ton Père vivra certainement encore; nous irons le trouver au premier jour, & nous l'amènerons ici.

Quel excès de joie pour Vendredi! il ne ſe poſſède plus; ſes cris, ſes geſtes annoncent ſon tranſport; il embraſſe les genoux de Robinſon, il ne peut plus les quitter; & ſes ſanglots ne lui permettent pas de proférer une parole.

LA MERE.

Ah, mes chers Enfans! quel admirable exemple d'amour filial, dans un ſauvage, qui n'a reçu de ſon père nulle éducation, nulle inſtruction, qui ne lui eſt redevable que de la vie ſeulement, & encore d'une vie réellement miſérable.

LE PERE.

Tant il eſt vrai que Dieu a gravé dans le cœur de tous les hommes les ſentimens de l'amour & de la reconnoiſſance envers leurs parens. Eh quel horrible monſtre, ſ'il

ſ'il étoit poſſible qu'il en éxiſtât un pareil parmi nous, qui ſommes civiliſés, que celui qui auroit étouffé dans ſon cœur, ces premiers penchans naturels, qui ne ſentiroit que de l'indifférence pour ſes parens, & qui leur donneroit volontairement de juſtes ſujets de triſteſſe & de chagrin ! Si vous rencontriez jamais un pareil monſtre, ô mes Enfans ! ne logez pas avec lui ſous un même toit ; évitez-le : c'eſt la peſte de la ſociété ; il eſt capable de tous les crimes les plus attroces, & il ne tardera pas de reſſentir les terribles effets de la vengeance céleſte.

Quand les tranſports de joie de Vendredi furent un peu calmés, Robinſon lui demanda, ſ'il connoiſſoit aſſez parfaitement la traverſée jusqu'à l'île de ſon père, pour être certain, qu'en l'entreprenant, ils ne ſeroient pas expoſés à des dangers pareils à ceux qu'ils avoient courus la veille. Vendredi l'aſſura que ce trajet lui étoit ſi connu, qu'il l'entreprendroit ave cconfiance, même de nuit ; qu'il l'avoit fait pluſieurs fois avec ſes compatriotes, pour venir célébrer dans l'île les fêtes des victoires qu'ils avoient ſi ſouvent remportées.

ROBINSON.

Tu étois donc de la partie, quand on égorgeoit des hommes pour ſ'en repaître ?

VENDREDI.

Certainement.

ROBINSON.

Et tu en prenois auſſi ta part?

VENDREDI.

Hélas! j'ignorois qu'il y eût du mal.

ROBINSON.

De quel côté de l'île abordiez-vous ordinairement?

VENDREDI.

Nous deſcendions toujours ſur la côte méridionale, parcequ'elle eſt la plus voiſine de l'île d'où nous venions, & parce auſſi, qu'on y trouve des cocos.

Robinſon comprit par-là toujours plus clairement quel ſujet il avoit de louer Dieu de l'avoir fait échouer plutôt ſur la côte ſeptentrionale, que ſur celle du midi, puisque dans ce dernier cas, il n'auroit pas tardé à devenir la proie des ſauvages. Il réitéra alors à Vendredi la promeſſe de faire dans peu, avec lui, la traverſée, pour aller chercher ſon père. Il lui fit entendre que cela ne ſe pouvoit exécuter tout de ſuite, parceque la ſaiſon, où ils ſe trouvoient, étoit préciſément celle de faire le jardin, ce qui ne leur permettoit pas, pour le moment, de s'abſenter.

On se mit donc à l'ouvrage sans délai. Robinson & Vendredi cherchoient à se surpasser l'un l'autre dans l'art de bêcher la terre. Dans les intervales de repos ils s'occupoient des moyens de perfectionner leurs instrumens de culture. Robinson, dont la patience & l'imagination étoient également inépuisables, réussit à faire un rateau, quoiqu'il n'eût qu'une pierre pointue pour percer les trous où les dents devoient entrer: par la qualité de l'outil on peut juger du tems employé à l'ouvrage. Vendredi de son côté, vint à bout avec une pierre tranchante de faire deux bêches, d'un bois si dur qu'elles leur furent presque du même usage, que si elles eussent été de fer.

Robinson ne se borna plus à pourvoir, seulement aux besoins les plus indispensables, il pensa à donner peu-à-peu quelques embellissemens à sa demeure. Telle a toujours été, mes chers Enfans, la suite naturelle des progrès qu'ont fait les arts. Tant que les hommes furent obligés de ne penser qu'aux moyens de pourvoir à leur subsistance & à leur sûreté: ils n'eurent pas même l'idée de cultiver les arts qui servent uniquement à embellir les objets qui les environnent, ou à leur procurer des plaisirs plus recherchés que ceux qui leur sont communs avec les autres animaux. Mais à peine furent-ils

certains de leur ſubſiſtance & de leur ſûreté, qu'ils cherchèrent à joindre l'agréable au néceſſaire, le beau à l'utile. De-là nâquirent & ſe perfectionnèrent enſuite peu-à-peu l'Architecture, la Sculpture, la Peinture & tous les autres arts, connus ſous cette dénomination générique. *Les Beaux-arts*.

Robinſon commença par améliorer & embellir ſon jardin; il le diſtribua en quartiers différens d'après un plan régulier; il coupa ces quartiers par d'aſſez larges ſentiers tirés au cordeau; il planta des haies vives, des cabinets de verdure, des allées couvertes. Un quartier fut aſſigné au parterre, un autre au potager, & le troiſième au verger. Il enrichit ce dernier de tous les jeunes citroniers qu'il crut devoir préférer, parmi ceux qui étoient diſperſés dans l'île, ainſi que de quantité d'autres jeunes arbres ſur leſquels il enta des greffes de l'arbre-à-pain. (J'ai oublié de vous dire que, dans une de ſes promenades, il avoit découvert un ſecond arbre de cette eſpèce.) Vendredi, témoin de cette opération de la greffe, ne pouvoit aſſez marquer ſa ſurpriſe; il n'en concevoit point le but; & il auroit douté de la réuſſite, ſi un autre que Robinſon la lui eût annoncée.

Ils ſemèrent des pommes de terre & du maïs en quantité; & comme le ſol avoit vraiſemblablement été en friche depuis la création

tion du monde, tout ce qu'ils avoient semé réussit à souhait, & leur donna une abandante récolte.

De tems en tems, ils alloient à la pêche, avec les filets que Vendredi avoit faits, pendant la saison pluvieuse. Chaque fois, ils attrapoient plus de poissons qu'ils ne pouvoient en consommer pour leur table : ils rendoient la liberté à ceux qu'ils jugeoient superflus, en les rejetant dans leur élément. C'est abuser des dons de Dieu, disoit le sage Robinson, que d'en prendre plus qu'il n'est nécessaire, pour satisfaire nos besoins : & c'est une cruauté odieuse que d'ôter la vie à des animaux non-nuisibles, lorsque nous ne voulons point les faire servir à notre nourriture.

Après avoir pêché, ordinairement ils se baignoient. Robinson ne pouvoit assez admirer l'adresse de Vendredi à nager & à plonger ; il choisissoit quelque rocher escarpé, contre lequel les vagues venoient se briser : il se plaisoit à se précipiter du haut de ce rocher dans la mer, restoit quelques minutes sous l'eau, Robinson dans la plus vive inquiétude, le voyoit tout-à-coup reparoître, puis prendre mille attitudes diverses, tantôt couché sur le dos, il se laissoit bercer par les vagues, tantôt..... mais ce détail, si j'y entrois, paroîtroit incroyable à

bien des égards. Dans ces occaſions, Robinſon réfléchiſſoit avec admiration ſur l'étonnante diverſité des diſpoſitions naturelles de l'homme, capable de tout ce à quoi on aura ſoin de l'exercer dès ſon enfance.

Quelquefois ils prenoient le divertiſſement de la chaſſe. Vendredi n'excelloit pas moins dans l'art de ſe ſervir de l'arc & des flèches que dans celui de les faire. Ils tiroient des oiſeaux & des jeunes lamas; mais jamais au-delà de ce qu'ils en pouvoient conſommer. Robinſon, comme je l'ai dit, regardoit comme une férocité condamnable, l'odieuſe manie de tuer un animal quelconque, par pur amuſement, & ſans aucune vue d'utilité.

Quelque ſupériorité qu'eût Robinſon ſur Vendredi, par ſon eſprit & par ſon induſtrie, celui-ci, à ſon tour, poſſédoit bien des talens qui juſqu'alors avoient été inconnus à ſon maître, & qui leur furent d'une grande reſſource. Il avoit l'art de faire avec des os, avec des pierres, & des coquilles, &c. toute ſorte d'outils, dont il ſe ſervoit adroitement, pour travailler le bois & en faire certains ouvrages, qui étoient preſqu'auſſi bien exécutés, que ſ'ils euſſent été taillés & façonnés avec le fer. Par exemple, ayant trouvé par hazard l'os d'un bras, il en fit un ciſeau; d'une branche de corail il en fit une rape;

d'une

d'une coquille un couteau; de la peau rude d'un poiſſon une lime. Avec ces outils il eut l'adreſſe & l'attention de pourvoir leur ménage de quantité de petits meubles qui ne contribuèrent pas peu à rendre leur ſituation plus commode.

L'art de réduire le fruit de l'arbre-à-pain en pâte, qu'il enſeigna à ſon maître étoit des plus importans. Cette pâte, auſſi nourriſſante que notre pain, en avoit presque le goût. Les ſauvages uſent de cette pâte ſans autre préparation; mais Robinſon la feſoit cuire ſur une dalle qu'il avoit ſoin de chauffer; & dans la ſuite cette pâte, ainſi cuite, lui tint presque lieu de pain.

Il apprit encore de Vendredi l'uſage des amandes de cacao, qu'il avoit ci-devant trouvées dans une de ſes courſes, & dont il avoit emporté une petite proviſion, à tout événement. Approchées du feu pour les rôtir, elles donnoient un aliment agréable au goût, & auſſi ſain que nourriſſant.

Robinſon, qui aimoit à faire des eſſais, écraſa quelques poignées de ces amandes entre deux pierres, & après les avoir réduites en poudre, il les fit bouillir avec du lait. Quelle agréable ſurpriſe! dès qu'il en eût goûté, il reconnut le chocolat.

FREDERIC.

Ah, du chocolat!

LE PERE.

Oui, du chocolat, aux épices & au fucre près. Ainfi f'ouvroient de jour en jour de nouvelles fources où Robinfon pouvoit puifer de quoi fatisfaire à fes befoins & à fes plaifirs. Mais je dois vous dire, à fa louange qu'il n'en perfévéra pas moins dans la réfolution & l'habitude de vivre fobrement, & de f'en tenir aux mets les plus fimples.

Ils entreprirent dès-lors des courfes plus longues & plus fréquentes dans toute l'île, principalement lorsqu'ils remarquoient que le vent contraire aux fauvages ne leur permettoit pas d'y aborder : ils firent par-là plufieurs découvertes, qu'ils tournèrent facilement à leur avantage.

Les travaux du jardin finis, le jour du départ pour aller chercher le père de Vendredi fut fixé ; mais plus le moment en approchoit plus les inquiétudes de Robinfon étoient vives. Si ces fauvages alloient te traiter en ennemi ? f'ils ne fe rendoient point aux repréfentations & aux inftances de Vendredi ? fi tu devenois la proie de leur appétit dépravé ? Il ne put f'abftenir de confier toutes ces craintes à fon ami. Vendredi lui protefta, par tout ce qu'il avoit de plus facré, que ces appréhenfions étoient chimériques ; qu'il connoiffoit affez parfaitement fes compatriotes, pour l'affurer qu'ils étoient incapables

pables de maltraiter quiconque n'étoit pas leur ennemi. Robinfon étoit bien perfuadé que Vendredi ne lui parleroit pas fi affirmativement, f'il y avoit le moindre fujet de doute ; il bannit donc toute crainte & tout foupçon, fe repofa fur la bonne foi de Vendredi, & réfolut de mettre à la voile dès le lendemain.

Dans cette intention, ils remirent à l'eau, & attachèrent à un pieu fixé en terre, le canot qu'ils avoient auparavant tiré & laiffé à fec fur le rivage. Le même foir ils firent rôtir des pommes de terre, & préparèrent d'autres provifions de bouche, fe propofant de f'approvifionner au moins pour huit jours. Vendredi montra, dans cette occafion, qu'il n'étoit pas fi ignorant dans l'art de préparer des mets. Il enfeigna à fon maître une manière de faire rôtir tout entier en moins de tems qu'à la broche, un jeune lama, qu'ils venoient de tirer, & dont la viande, par ce moyen, feroit plus tendre & plus fucculente. Voici comment il f'y prit.

Il fit en terre une ouverture d'environ deux pieds de profondeur ; il la remplit de plufieurs couches alternatives, de bois fec & de pierres plates ; il y mit le feu, fur lequel il tint fufpendu le jeune lama, pour le flamber, ou en brûler entièrement le poil ; enfuite il le ratiffa avec une coquille, & le rendit

auffi

auſſi net que ſ'il l'eût échaudé avec de l'eau bouillante. De cette même coquille, il l'ouvrit & le vuida. Pendant ces opérations le bois ſ'étoit réduit en charbons: l'ouverture ſ'étoit échauffée de tous côtés, & les pierres avoient rougi. Il retira promptement ces charbons & ces pierres, laiſſant de celles-ci ce qu'il en falloit pour couvrir le fond de l'ouverture; ſur ces pierres il étendit une couche de feuilles fraîches de cocotier, & ſur ces feuilles il plaça le lama, qu'il recouvrit auſſitôt d'autres feuilles ſur lesquelles il mit ce qui lui reſtoit de pierres rougies; & le tout fut ſurmonté d'une couche de terre.

Quand, au bout de quelques heures, on eut retiré le lama, Robinſon fut curieux d'en goûter, & trouva effectivement que la viande en étoit plus tendre, plus ſucculente, & plus ſavoureuſe, que ſi elle eût été rôtie à la broche. Auſſi, dès-lors, adopta-t-il conſtamment cette méthode.

JEAN.

Voilà préciſément, comment les habitans de l'île d'Otahiti rôtiſſent leurs chiens.

LE PERE.

Cela eſt vrai.

THEOPHILE.

Leurs chiens? eſt-ce, donc qu'ils les mangent?

JEAN.

JEAN.

Certainement. C'eſt ce que nous avons vu dans nos lectures de l'hiver dernier. Les anglois qui en goûtèrent, chez ces peuples, trouvèrent cette viande très-bonne.

Quelques-uns.

Fi donc!

LE PERE.

Vous ignorez, ſans doute, que ces chiens ne ſe nourriſſent pas comme les nôtres: ils ne ſont point carnaciers, & vivent de fruits. C'eſt ce qui peut faire que leur chair a un tout autre goût que celle des chiens de nos climats.

Eh bien, mes Enfans, tous les préparatifs du voyage ſont faits. Laiſſons repoſer nos deux voyageurs, & nous verrons, demain au ſoir, ce qui leur ſera arrivé.



VINGT-TROISIEME SOIRÉE.

LE PERE.

Robinſon & Vendredi pouvoient être endormis, depuis une demi-heure, lorsque le premier fut réveillé ſubitement par un violent orage qui s'étoit formé, & avoit éclaté presqu'au même inſtant. Les mugiſſemens de la tempête étoient effrayans, & la terre étoit ébranlée par les éclats redoublés du tonnerre. Entends-tu, dit Robinſon à Vendredi en l'éveillant? Grand Dieu! répondit celui-ci, que ferions-nous devenus, ſi ce tems nous eût ſurpris en mer? Au même inſtant, ils entendirent un coup de canon, dans l'éloignement.

Vendredi penſoit que c'étoit un foible coup de tonnerre. Robinſon croyoit fermement que c'étoit un coup de canon, & il en fut même comme troublé de joie. Il ſe lève promptement, court au foyer, ordonne à Vendredi de le ſuivre, ſaiſit un tiſon ardent & monte l'échelle de cordes. Vendredi ſuivit l'exemple de ſon maître ſans connoître ſes intentions.

Robin-

Robinſon ſe hâta d'allumer un grand feu ſur le ſommet de la coline, pour ſignifier à ceux qui étoient ſur mer en détreſſe, qu'ils trouveroient, auprès de lui, dans cette île, un aſile aſſuré; car il ne doutoit pas qu'il n'y eût, dans le voiſinage, quelque vaiſſeau en danger, & que le coup de canon, qu'il avoit entendu, ne fût un ſignal de détreſſe. Mais à peine la flamme ſ'élevoit-elle, qu'il ſurvint une telle *averſe* que tout le feu en fut éteint. Robinſon & Vendredi furent obligés de ſe retirer dans la grotte, pour éviter d'être entraînés par les eaux. Les ſiflemens de la tempête, le mugiſſement de la lavaſſe, les éclats du tonnerre, tout redouble; & quoique, malgré cette agitation épouvantable des élémens, Robinſon ſ'imaginât diſcerner, de tems-en-tems, quelques coups de canon, cependant il ſe douta enfin, que ces coups pourroient bien n'être que des coups de tonnerre dans l'éloignement. Malgré ce retour vers le doute, il ſe berça toute la nuit de l'idée flatteuſe qu'il pouvoit y avoir dans le voiſinage un navire, & que le capitaine de ce navire, échappé au danger où il ſe trouvoit pendant cette affreuſe tempête, le recevroit lui & le fidèle Vendredi ſur ſon bord, pour les transporter en Europe. Dix fois il eſſaya d'allumer du feu, & dix fois la pluie l'éteignit: Tout ce qui lui

reſtoit

reſtoit à faire, pour les infortunés qui luttoient contre le naufrage & la mort, il le fit, il pria Dieu pour eux avec la plus grande ferveur.

THEOPHILE.

Il n'avoit donc plus auſſi peur de l'orage qu'autrefois ?

LE PERE.

Tu comprends bien qu'il eſt actuellement guéri de cette crainte ſtupide.... Mais voyons. Par quel moyen cette guériſon ſ'eſt-elle opérée ?

JEAN.

Par le bon témoignage de ſa conſcience, qui n'a plus rien à lui reprocher.

LE PERE.

Juſtement : & de plus, par l'intime perſuaſion que Dieu eſt un Dieu de bonté, & que, par conſéquent, il n'arrive rien à ceux qui ont de la piété & de la vertu, qui ne tourne enfin à leur plus grand bien. Ce ne fut qu'à la pointe du jour que l'orage ceſſa. Auſſitôt Robinſon, accompagné de Vendredi, & ſuſpendu entre la crainte & l'eſpérance, ſe rendit ſur le rivage pour tâcher de découvrir ſ'il avoit bien ou mal entendu. Mais ce dont ils ſ'apperçurent d'abord fut pour Robinſon un ſujet de triſteſſe, & pour Vendredi la

cauſe

caufe d'une efpèce de défefpoir. La tempête avoit emporté leur canot en pleine mer. On n'auroit pu, fans en être attendri jusqu'aux larmes, être témoin de la défolation de Vendredi lorsqu'il fe vit ainfi fruftré de la douce efpérance de rejoindre bientôt fon Père. Son teint naturel fit place à une pâleur mortelle, il ne pouvoit proférer un feul mot; il avoit les yeux mornes & fixés en terre: il étoit agité dans toutes les parties de fon corps, comme fi fon ame eût fait des efforts pour f'en féparer & rompre les liens qui l'y tenoient attachée. Tout-à-coup fon défespoir éclate par un torrent de larmes: en pouffant des fanglots redoublés, tantôt il fe frappe la poitrine, tantôt il f'arrache les cheveux.

Robinfon avoit appris, par fes propres infortunes, à être fenfible aux malheurs d'autrui, & fur-tout à refpecter, à ménager & à calmer les douleurs des affligés. Il fut touché du défefpoir de Vendredi, il compatit au pitoyable état où il le voyoit, & tâcha de l'en tirer par des repréfentations pleines de fens & de tendreffe. Qui fait, lui dit-il, entr'autres, fi la perte de notre canot ne nous fera pas avantageufe? Qui fait d'ailleurs de quelle utilité la tempête qui a emporté notre canot pourra être, par fes fuites foit pour nous-mêmes foit pour d'autres? De quelle

utilité, répliqua Vendredi avec amertume! elle nous a privé de notre canot, & voilà tout.

Ainsi parceque l'un & l'autre qui avons l'esprit si borné & la vue si courte, nous n'appercevons d'autre effet de la tempête, que la perte de notre canot, tu croirois que Dieu, dont la sagesse est infinie, n'auroit point eu d'autre raison pour l'exciter? Comment ta foible intelligence ose-t-elle juger & limiter les desseins immenses du Tout-Puissant. Cela est vrai, en général dit Vendredi: mais pour nous en particulier, de quelle utilité peut nous être cette tempête? — Est-ce à moi que tu dois le demander? Il n'y a que la Toute-Sience, qui puisse embrasser les vues infinies de celui qui gouverne ce vaste univers. Je puis, à la vérité, me répandre en conjectures; mais qui m'assurera qu'elles sont justes? Peut-être s'étoit-il élevé ou rassemblé sur notre île une assez grande quantité d'exhalaisons malignes, qu'il ne falloit pas moins qu'une telle tempête pour les dissiper, & nous préserver soit de quelque grande maladie, soit de la mort même. Peut-être que ce canot que nous regrettons, s'il nous fut resté, n'eût servi qu'à nous conduire à notre perte. Peut-être .... mais pourquoi tous ces *peut-être?* Ne nous suffit-il pas de savoir que c'est Dieu qui excite & calme les tem-

tempêtes à ſon gré; & qu'en lui toutes les créatures ont un Père ſage & tendre?

Vendredi, rentré en lui-même, eût honte de ſon erreur, ſe repentit de ſes murmures, & ſe ſoumit au décret de la Providence. Cependant Robinſon ne ceſſoit de parcourir des yeux, tout ce qui lui étoit poſſible de découvrir de la vaſte ſurface de la mer; il ne pouvoit ſ'empêcher de chercher quelque navire: mais il n'apperçut rien qui en eût ſeulement l'apparence. Il en conclut qu'il ſ'étoit trompé, & que ce qu'il avoit pris pour des coups de canon, devoient avoir été des coups de tonnerre. Affligé de renoncer à une ſi douce eſpérance, il reprit le chemin de ſon habitation.

Il ne put y être tranquille; il lui ſembloit toujours voir un vaiſſeau à l'ancre, près de ſon île. Il monta donc encore ſur la colline, d'où l'on découvroit la côte occidentale; mais il n'apperçut rien qui pût flatter ſa douce rêverie. Mécontent & toujours inquiet, il ſe rendit au pied d'une montagne très-élevée, du haut de laquelle il pouvoit obſerver la côte orientale; il monta en diligence, & parvenu au ſommet, il jette un coup d'œil ſur la mer.... Ciel quel ſaiſiſſement de joie! il découvre qu'il ne ſ'étoit pas trompé.

TOUS.

Oh!....

Il voit un vaiſſeau ; & malgré la diſtance, il le voit ſi diſtinctement, qu'il ne peut pas douter que ce n'en ſoit un, & même des plus grands. Vous me diſpenſerez, mes Enfans, de vous faire ici la peinture inutile de l'excès de ſa joie & de ſon raviſſement. Il part comme un trait, & arrive hors d'haleine à ſon habitation : il ſe ſaiſit de ſes armes, ſans lesquelles il ne ſ'éloignoit jamais, & ne put dire à Vendredi, étonné de le voir ſi agité, que ces mots : ils ſont là ! vîte ! vîte ! il remonte auſſi-tôt l'échelle de cordes, & part comme un éclair.

Au trouble, à l'empreſſement & aux paroles entrecoupées de ſon maître, Vendredi jugea que les ſauvages étoient près ; il prit pareillement ſes armes, & le ſuivit en toute diligence.

Ils firent, au moins, quatre lieues de chemin, avant que d'arriver à l'endroit du rivage le plus voiſin de celui où le vaiſſeau paroiſſoit à l'ancre ; & ce ne fut qu'ici, que Vendredi apprit le ſujet de tout cet empreſſement. Robinſon lui fit voir le vaiſſeau dans le lointain. Vendredi ne pouvoit revenir de ſa ſurpriſe ; malgré la diſtance, il jugeoit que ce navire étoit au moins, cent fois plus grand, que tout ce qu'il avoit jamais vu en ce genre.

Robin-

Robinſon exprimoit ſa joie de mille manières; tantôt en ſautant, tantôt en pouſſant des cris d'allégreſſe, tantôt en embraſſant Vendredi, & en le conjurant, les larmes aux yeux, de partager ſes tranſports. C'eſt maintenant qu'on partira pour l'Europe, qu'on arrivera à Hambourg: que Vendredi verra comme on vit dans cette ville! qu'elles maiſons on fait bâtir! comme on y paſſe ſes jours dans la paix, en jouiſſant de toutes les commodités & de tous les agrémens de la vie. C'étoit un flux de bouche qui ne tariſſoit point. Il auroit parlé ſans interruption jusqu'au lendemain, ſ'il ne ſe fût ſouvenu qu'il étoit déraiſonnable de perdre un tems précieux, en paroles inutiles, & qu'il devoit ſur-tout, par toutes ſortes de moyens, chercher à ſe faire remarquer par les gens de l'équipage du vaiſſeau. Mais comment ſ'y prendre? c'étoit-là l'embarras!

Il eſſaya de ſe faire entendre par le ſon de ſa voix, mais inutilement, quoique le vent eût changé pendant l'orage & ſouflât préſentement de l'île vers le vaiſſeau. Il pria donc ſon ami d'allumer bien vîte un feu qui pût être vu des gens du navire. Cela fut bientôt fait, & ils excitèrent une flamme qui ſ'élevoit à la hauteur des arbres. Il avoit les yeux continuellement fixés ſur le navire, ſ'attendant voir à tout moment, mettre en

mer une chaloupe qui viendroit à terre; mais ſon attente fut inutile.

Enfin, comme le feu étoit déjà allumé, depuis plus d'une heure, ſans qu'il parût aucune chaloupe, Vendredi offrit de ſe rendre au vaiſſeau à la nage, quelque éloigné qu'il fût, & d'inviter les gens de l'équipage à venir à terre. Robinſon l'embraſſa & y conſentit, à condition qu'il auroit ſoin de ne pas ſ'expoſer témérairement, & qu'il ne négligeroit rien pour conſerver ſes jours. Auſſitôt Vendredi quitte ſon habit de nattes, coupe un rameau, le tient à la bouche, & ſ'élance gaîment ſur les flots. Robinſon l'accompagnoit des yeux & des vœux les plus ardens.

CHARLOTTE.

Mais pourquoi ce rameau?

LE PERE.

Une branche d'arbre verte eſt, chez les ſauvages, un ſigne de paix: celui qui ſ'approche d'eux, un rameau à la main, n'a rien à craindre de leur part. Ce fut donc pour ſa ſûreté que Vendredi prit cette précaution.

Il arriva heureuſement près du navire, en fit plus d'une fois le tour à la nage, en appelant quelqu'un; mais perſonne ne lui répondit. Enfin appercevant l'échelle qui pendoit d'un côté, il la monta ſon rameau à la main.

Aſſez

Aſſez élevé pour voir ſur le tillac, il fut effrayé à la vue d'un animal qui lui étoit abſolument inconnu; il étoit couvert d'un poil noir & friſé; & à l'inſtant même qu'il apperçut Vendredi, il pouſſa des cris, tels que celui-ci n'en avoit jamais entendus de pareils; bientôt il ſe tut: & ſe montra ſi doux, ſi careſſant, que Vendredi ceſſa de le craindre. Cet animal ſ'approcha d'une manière ſi humble, ſe traîna en agitant ſa queue & en pouſſant des hurlemens ſi plaintifs, que Vendredi comprit qu'il imploroit ſon ſecours & ſa protection: quand il ſe fut traîné & arrête à portée, Vendredi hazarda de le careſſer, & cet animal parut tranſporté de joie. Vendredi monté ſur le pont, le parcourut, continuant d'appeler du monde; mais perſonne ne ſe préſenta. Comme il étoit à admirer la plûpart des objets ſurprenans qui ſ'offroient à ſes yeux ſur le tillac, ayant le dos tourné à l'écoutille, il reçut ſoudainement, par-derrière, un coup ſi rude, qu'il tomba tout de ſon long. Il ſe relève plein d'effroi, jette les yeux autour de lui, reſte conſterné en appercevant un animal aſſez grand, à cornes recourbées, & avec une barbe longue & épaiſſe, qui dreſſé ſur ſes jambes de derrière, ſe préparoit d'un air menaçant, à lui faire un ſecond accueil. Vendredi pouſſa un cri perçant & ſe précipita dans la mer.

Le premier de ces animaux qui étoit noir, & que vous aurez, ſans doute, reconnu à la deſcription que j'en ai faite....

JEAN.

Oh! oui; c'étoit un barbet.

LE PERE.

Préciſément. Ce barbet, dis-je, à l'imitation de Vendredi, ſe jette auſſi à la mer & le ſuit à la nage. Vendredi entendant derrière lui le bruit de la chûte du barbet dans l'eau, ſ'imagina que c'étoit le monſtre cornu, qui le pourſuivoit; il en fut tellement ſaiſi de frayeur, qu'il ſe trouva presque hors d'état de nager, & ſur le point d'être abimé. Nouvel exemple, où nous voyons, combien la peur peut nous nuire, puisqu'elle nous précipite dans des dangers que nous ne courrions point, ſi nous ne lui laiſſions prendre aucun empire ſur nous.

Il n'oſa pas même hazarder de regarder derrière lui, & après ſ'être un peu remis, il nagea avec une telle viteſſe, que le barbet pût à peine le ſuivre. Parvenu au rivage, ſans pouvoir dire un mot, il tomba évanoui aux pieds de Robinſon. Le barbet arriva peu de momens après.

Robinſon n'épargna rien, pour faire revenir de ſon évanouiſſement le fidèle compagnon de ſa vie ſolitaire. Il le couvre de baiſers,

baiſers, le frotte, le ſecoue, l'appelle à haute voix, par ſon nom: mais il ſe paſſa quelques minutes, avant que Vendredi ouvrît les yeux & donnât quelque ſigne de vie. Dès qu'il fut en état de parler, il ſe mit à raconter la terrible aventure qui venoit de lui arriver: comment le navire lui avoit paru une grande montagne de bois, ſur laquelle il avoit cru trois grands arbres, (il parloit des mâts) comment l'animal noir lui avoit fait mille careſſes; comment le monſtre à barbe & à cornes avoit voulu le tuer; il ajouta enfin, qu'il croyoit que ce monſtre étoit le maître de cette montagne de bois flottante, puisqu'il n'y avoit pu voir aucun homme.

Robinſon l'entendit avec beaucoup de ſurpriſe. Sur ce récit il jugea que le monſtre cornu devoit être un bouc ou une chèvre, que le navire étoit échoué, & que l'équipage l'avoit abandonné, pour ſe ſauver avec les chaloupes; mais il ne pouvoit comprendre ce que ces gens étoient devenus. S'ils avoient gagné ſon île, ſelon toute vraiſemblance, ils auroient dû aborder au même endroit où il ſe trouvoit actuellement avec Vendredi; mais on n'en appercevoit aucun veſtige. S'ils avoient péri, en voulant ſe ſauver, ou leurs cadavres, ou les chaloupes, ou les uns & les autres devoient avoir été jetés, & ſe retrouver ſur le rivage. Cepen-

dant il se souvint que le vent avoit changé durant l'orage; que souflant à l'ouest, il avoit tourné tout-à-coup, à l'est, cette circonstance lui parut expliquer tout ce qu'il avoit eu d'abord de la peine à comprendre.

Certainement, se dit-il à lui-même, ces gens entrés dans les chaloupes, auront été surpris par le vent d'est, qui ne leur aura pas permis d'arriver sur nos côtes. La tempête les aura portés à l'ouest; ainsi peut-être, ont-ils péri dans cette route incertaine; peut-être, ont-ils été entraînés par quelque courant — peut-être, aussi ont-ils été conduits à une des îles qui sont à l'occident: Fasse le Ciel que cette dernière conjecture soit la véritable, dit-il en soupirant! Il communiqua son idée à Vendredi, qui la trouva aussi très-vraisemblable.

Mais quel parti prendrons-nous, dit Robinson? Que l'équipage ait péri, ou qu'il soit seulement égaré par les vents, dans l'un & l'autre cas, nous n'avons rien de mieux à faire que de retirer du navire le plus d'effets qu'il nous sera possible. Mais comment nous y prendrons-nous à présent que nous n'avons plus de canot? En ce moment il regretta son canot presque aussi vivement que Vendredi l'avoit regretté quelques heures auparavant; il chercha les moyens de remplacer ce canot ou d'y suppléer. Mais il

fut

fut long-tems ſans pouvoir rien imaginer de convenable. Conſtruire un autre canot? cet ouvrage prendroit trop de tems. Joindre le navire à la nage? il n'oſoit le tenter vû l'éloignement; d'ailleurs que pouvoit-il eſpérer de ſauver par ce moyen?

JEAN.

Je ſais bien ce que j'aurois fait.

LE PERE.

Eh bien! Qu'aurois-tu fait?

JEAN.

J'aurois fait un radeau.

LE PERE.

Et voilà auſſi préciſément l'idée qu'eut enfin Robinſon. Un radeau, ſe dit-il à lui-même, eſt ce qui ſera plus tôt fait.

FREDERIC.

Qu'eſt-ce qu'un radeau?

JEAN.

N'as-tu pas remarqué, lorsque nous fûmes, l'autre-jour, voir le Iacht qu'il y avoit pluſieurs radeaux ſur l'Elbe?

FREDERIC.

Ah oui! ce ſont pluſieurs poûtres ou pièces de bois, liées l'une à l'autre, en ſorte

qu'on

qu'on peut être dessus, & aller sur l'eau, comme si c'étoit un bateau.

LE PERE.

.. Précisément. C'est un semblable radeau que Robinson vouloit faire, pour se rendre au vaisseau, afin de sauver tous les effets qu'il pourroit emporter. Il fut décidé avec Vendredi que l'un d'eux iroit à l'habitation & apporteroit des vivres pour un jour, de même que les cordes & les outils qui s'y trouvoient: comme Vendredi étoit le plus dispos, ce fut lui qui fut chargé de cette commission. Pendant qu'il l'exécutoit Robinson abattit des arbres propres pour un radeau.

Vendredi ne put être de retour qu'au jour tombant. En l'attendant, Robinson prit beaucoup de plaisir au barbet qui l'intéressa à titre, dirai-je, de compatriote européen. Le barbet de son côté, paroissoit tout réjoui de son heureuse rencontre; de lui-même, il fit, devant Robinson, tous les tours auxquels il avoit été dressé. Au retour de Vendredi, Robinson n'eut rien de plus pressé que de donner à ce barbet une portion du souper quoique, ce jour-là, il n'eût lui-même, encore rien pris. Heureusement, il fesoit un beau clair de lune; ils travaillèrent l'un & l'autre sans discontinuer, environ jusqu'à minuit.

minuit. Il ſe ſentirent alors ſi accablés de ſommeil, qu'il leur fut impoſſible d'y réſiſter.

NICOLAS.

Je le crois bien ! Ils n'avoient pas dormi toute la nuit précédente.

DIDIER.

Et ils ſ'étoient donné tant de mouvement toute la journée, ſur-tout Vendredi !

LE PERE.

Ils ſe couchèrent ſur le gazon, & laiſſèrent au barbet le ſoin de les garder. Celui-ci ſe plaça à leurs pieds. Ainſi, jusqu'au retour de l'aurore, ils puiſèrent de nouvelles forces dans le repos d'un doux & profond ſommeil.



VINGT-QUATRIEME SOIRÉE.

LE PERE.

A peine l'aurore commençoit à rougir l'horizon à l'orient, que le vigilant Robinſon éveilla ſon compagnon, pour continuer l'ouvrage qu'ils avoient commencé la veille. Ils travaillèrent ſi affidûment, tout le jour, que le radeau fut achevé dès le même ſoir.

Ils avoient tellement joint enſemble une double rangée de tiges d'arbres, tant avec des cordes qu'avec des oziers, qu'ils en avoient formé un plancher ſolide, propre à voguer, qui avoit, environ vingt pieds de longueur, ſur presque autant de largeur. Ils avoient eu auſſi la précaution de conſtruire ce radeau ſur des rouleaux, près du rivage, pour qu'il leur fût plus facile de le mettre à flot ſans perte de tems.

Heureuſement le reflux eut lieu dès la pointe du jour. Ils ne différèrent pas un inſtant, à conduire leur radeau à la mer, afin de profiter de la retraite des eaux, qui, comme un courant, les conduiroit au vaiſſeau échoué.

échoué. Ils partent, ils ſont en mer, & en moins d'une demi-heure, ils arrivent près du bâtiment.

Qu'elle émotion n'éprouvoit pas Robinſon en approchant de ce navire européen! Il eût voulu l'embraſſer, coller ſes lèvres ſur chacune de ſes parties, tant les circonſtances d'être venu d'Europe, d'avoir été conſtruit, monté, & amené par des européens, le lui rendoient intéreſſant. Mais hélas! ces chers européens eux-mêmes, avoient diſparu; peut-être avoient-ils été engloutis par les flots. Conjecture affligeante pour Robinſon, qui volontiers, eût ſacrifié la moitié des triſtes jours qu'il avoit encore à vivre, ſi, à ce prix, il eût pu trouver les gens de l'équipage, & faire voile avec eux pour l'Europe. Mais devant renoncer à cet eſpoir, il ne lui reſtoit qu'à ſauver du vaiſſeau autant d'effets qu'il lui ſeroit poſſible, pour les faire enſuite ſervir à ſon uſage.

THEOPHILE.

Mais pouvoit-il ſ'emparer d'effets qui ne lui appartenoient point?

LE PÉRE.

Qu'en penſes-tu, Jean? le pouvoit-il?

JEAN.

Il lui étoit, ſans doute, permis de les retirer du vaiſſeau, & de les tranſporter à terre.

terre; mais ſi les propriétaires ſe retrouvoient, il étoit obligé de les leur reſtituer.

LE PERE.

Juſte; car ſ'il ne retiroit pas les effets, ils ſe perdoient peu-à-peu dans l'eau. Il pouvoit auſſi, ſans ſcrupule, ſ'approprier ſur le champ, ce qui lui étoit le plus néceſſaire, le retenir même & le compter comme un ſalaire que les propriétaires, ſi jamais ils ſe préſentoient, ne pouvoient lui refuſer, pour les peines qu'il ſe feroit données en ſauvant le reſte de la cargaiſon.

Pour ce qui concerne, en général, les naufrages, voici ce dont on eſt convenu dans quelques états civiliſés; on fait ordinairement trois parts des effets naufragés. La première eſt pour les propriétaires, ſ'ils vivent encore, ou ſ'ils ont péri, pour leurs héritiers; la ſeconde eſt adjugée à ceux-là même qui ont ſauvé les effets, & la dernière appartient au ſouverain du pays.

NICOLAS.

Au ſouverain? Pourquoi lui en revient-il une portion?

LE PERE.

Voilà une queſtion . . . à laquelle je ne puis guère vous donner, pour le préſent, une réponſe ſatisfaiſante. En attendant, je vous

vous dirai là-dessus ce qui est maintenant à votre portée. Ecoutez, mes Enfans ; le Roi, le Prince, en un mot le souverain, quelque nom qu'il porte, entretient sur les côtes, des gens obligés, par état, de veiller sur les effets naufragés, pour qu'il n'en soit rien détourné, & pour qu'au contraire, tout ce qu'on en peut sauver soit déposé en lieu de sûreté. Sans ces précautions, le négociant à qui la cargaison appartient en retireroit rarement quelque chose, parceque les marchandises seroient toujours soit gâtées ou volées. Or, il en coûte au souverain pour entretenir ces gens. Il est donc juste qu'il soit remboursé par ceux-là même qui recueillent le fruit de cet établissement dispendieux. Voilà pourquoi on a règlé que le tiers des effets naufragés appartiendroit au seigneur de la côte ; & c'est ce qu'on appelle *Droit de Varech.*

Conséquemment Robinson étoit autorisé à s'approprier les deux tiers des effets qu'il pourroit retirer du vaisseau échoué, & à les appliquer, comme lui appartenant légitimement, à tel usage qui lui conviendroit.

JEAN.

Les deux tiers !

LE PERE.

Oui ; un tiers pour ses soins & ses peines, & l'autre à titre d'unique & légitime

 sou-

ſouverain de l'île, près de laquelle le vaiſſeau avoit fait naufrage.

DIDIER.

Mais, qui l'avoit inveſti de la ſouveraineté de cette île?

LE PERE.

La ſaine raiſon. Une terre, comme toute autre choſe qui n'a point de maître, appartient naturellement à celui qui le premier ſ'en met en poſſeſſion; & c'étoit ici préciſément le cas.

Lorsque Robinſon fut un peu revenu de l'excès de joie où l'avoit jeté la vue d'un navire européen, ſon premier vœu fut qu'il ne ſe trouvât pas endommagé, & qu'il pût être remis à flot. En ce cas il étoit tout réſolu de ſ'y embarquer avec Vendredi, & de faire voile ſinon pour l'Europe, du moins pour quelque colonie européenne en Amérique, malgré le danger de ſ'expoſer en pleine mer ſur un vaiſſeau, ſans équipage, & ſans avoir les connoiſſances qu'exigent la navigation. Il fit le tour du navire avec ſon radeau, & ſonda le fond de la mer aux environs; mais il eut le chagrin de ſ'aſſurer qu'il falloit renoncer à l'eſpérance de revoir jamais le vaiſſeau à flot.

La tempête l'avoit jeté entre deux rochers, où il étoit tellement engagé, qu'il n'y avoit

aucune

aucune poſſibilité de le faire ni avancer ni reculer; & il devoit y reſter jusqu'à ce que les vagues, en le battant, l'euſſent enfin mis en pièces. Déchu de toute eſpérance à cet égard, Robinſon ſe hâta de monter à bord, pour examiner en quoi conſiſtoit la cargaiſon, & ſi elle n'étoit point avariée. Vendredi avoit ſi-peu oublié ſa frayeur de l'avant-veille, qu'il eut de la peine à ſe réſoudre à accompagner ſon maître ſur le pont. Il l'entreprit pourtant, non ſans trembler, puisque le premier objet qui ſ'offrit à ſa vue, fut ce terrible monſtre cornu.

Mais il n'étoit plus ſi farouche qu'auparavant. Couché, affoibli, il paroiſſoit ne pouvoir ſe relever: c'eſt que, depuis trois jours, perſonne n'avoit eu ſoin de lui donner ſa nourriture ordinaire. Robinſon qui, d'abord ſ'en douta, n'eut rien de plus preſſé que de chercher de quoi appaiſer la faim de cet animal défaillant. Comme la diſtribution intérieure d'un vaiſſeau lui étoit aſſez connue, il n'eut pas de peine à trouver ce qu'il cherchoit, & il eut le plaiſir de voir avec quelle avidité la chèvre (car c'en étoit une) dévoroit ce qu'il venoit de lui préſenter, tandis que Vendredi, de ſon côté, ne pouvoit ſe laſſer de contempler la figure étrange de cet animal qui lui étoit inconnu.

Enfin Robinſon commence à viſiter le navire; il paſſe de cahute en cahute, de pont en pont, & par-tout il trouve mille choſes qu'en Europe on daigne à peine regarder, mais qui toutes ſont pour lui d'un prix infini. Ici c'étoient des proviſions de biſcuit, de ris, de farine, de froment, de vin, de poudre à canon, de balles, de grenaille: là des pièces de canon, des fuſils, des piſtolets, des épées, des ſabres & des couteaux de chaſſe: ailleurs des haches, des ſcies, des tenailles, des vrilles, des rapes, des rabots, des marteaux, des barres de fer, des clous, des couteaux, des ciſeaux, des aiguilles, des épingles; plus loin il voit des pots, des écuelles, des aſſiettes, des cuillères, des pincettes, des ſoufflets, des pelles, & d'autres uſtenciles de cuiſine tant de bois que de fer, d'étain, & de cuivre. Enfin il trouve des caiſſes remplies d'habits, de linge, de bas, de ſouliers, de bottes & de quantité d'autres choſes, pour une ſeule deſquelles l'extaſié Robinſon, ſi l'on eût offert de la lui vendre, eût volontiers donné ſon lingot d'or, déjà oublié depuis long-tems.

Vendredi étoit ſtupéfait à la vue de tant d'objets qui lui étoient tous également inconnus, & dont il ne pouvoit ſoupçonner l'uſage. Robinſon au contraire ne ſe poſſédoit pas: *il pleuroit de joie:* ſemblable à un enfant, il touchoit à tout, il ſe ſaiſiſſoit de chaque

chaque objet pour le poser auſſitôt qu'il ſ'en préſentoit un autre qui lui paroiſſoit préférable. Il voulut enfin deſcendre à fond de cale, mais il le trouva inondé; preuve qu'il ſ'étoit fait au navire une grande voie d'eau.

Il ſe conſulta pour ſavoir ce qu'il devoit voit emporter dans ce premier voyage, & il ne tomba pas ſi-tôt d'accord avec lui-même. C'eſt tantôt une choſe, tantôt l'autre qu'il eſtime être d'une néceſſité plus abſolue: & ſouvent il rejette ce qu'il vient de préférer, pour lui ſubſtituer un autre article, qui eſt auſſi rejeté à ſon tour. Enfin pourtant, ſon choix ſe fixe ſur les objets ſuivans, comme étant, pour lui, les plus précieux de tous ceux qu'il peut emporter. 1. Deux barils, l'un de poudre à canon, & l'autre de grenaille de plomb. 2. Deux fuſils, deux paires de piſtolets deux épées & deux couteaux de chaſſe. 3. Deux habillemens complets, l'un pour lui, l'autre pour Vendredi. 4. Deux douzaines de chemiſes. 5. Deux haches, deux ſcies, deux rabots, une couple de barres de fer, quelques marteaux, & pluſieurs autres outils de fer. 6. Quelques livres, du papier blanc, avec de l'encre & des plumes. 7. Un briquet avec de l'amadou & des pierres à feu. 8. Une tonne de biſcuit. 9. Quelques pièces de toile à voile. 10. Enfin la chèvre.

FREDERIC.

La chèvre! oh il pouvoit s'en passer.

LE PERE.

Celà est vrai, mon petit Ami; mais la chèvre ne pouvoit pas de même se passer de lui. Robinson étoit trop compatissant, pour laisser cet être vivant, exposé au danger de périr avec le vaisseau, qui pourroit, peut-être, se trouver submergé, avant son retour. D'ailleurs il y avoit encore de la place pour elle sur le radeau, après y avoir placé tout ce qu'il crut être pour lui d'une plus grande nécessité; il se garda bien de l'oublier, il l'emmena.

Mais il dédaigna d'emporter deux articles qui, en Europe, eussent été les premiers sur lesquels on se fût jeté avec transport..... Une tonne de poudre d'or, & une cassette remplie des plus précieux diamans, qu'il avoit trouvés dans la chambre du capitaine. Il ne fut nullement tenté de les prendre avec lui, parcequ'ils ne pouvoient lui être d'aucune utilité.

Il employa tant de tems à visiter le vaisseau, à ouvrir & vuider les caisses, à s'extasier, à choisir & à placer sur le radeau ce qu'il vouloit emporter, que lorsque tout fut fini, il ne restoit qu'une heure avant que la marée montât. Ils étoient obligés d'en pro-

fiter,

parceque ſans le flux il ne leur eût guère été poſſible de regagner le rivage. Robinſon employa cette heure à dîner à l'européenne, ce qui ne lui étoit pas arrivé depuis longtems.

Il alla donc chercher une pièce de bœuf fumé, quelques harengs, des biſcuits, du beurre, du fromage & un bouteille de vin; ſervit le tout ſur une table, dans la chambre du capitaine; Vendredi & lui ſ'aſſirent ſur des chaiſes. Cela ſèul, de manger à une table, aſſis ſur des chaiſes, d'avoir des aſſiettes, de ſè ſervir d'un couteau & d'une fourchette, cela ſeul, dis-je, de prendre un repas avec la plûpart des commodités des européens, fit à Robinſon un plaiſir qu'il ſèroit impoſſible de vous exprimer. De plus, les mets eux-mêmes, ſur-tout le pain, qui tant de fois avoit été, en vain, l'objet de ſes déſirs . . . . non, vous ne pouvez imaginer, combien ſon palais en fut délicicuſement affeƈté. Il faudroit, comme lui, avoir été privé, durant neuf années conſécutives de tous ces alimens & de toutes ces commodités, pour concevoir, dans toute ſon étendue, la volupté qu'il en reſſentit.

Vendredi qui ne connoiſſoit rien à la manière de manger des européens, étoit fort embaraſſé, & ne ſavoit faire uſage ni du couteau, ni encore moins de la fourchette.

Robinſon lui fit voir comment il devoit ſ'en ſervir: mais Vendredi voulant l'imiter, & porter un morceau de viande à la bouche avec la fourchette, par habitude, ce fut ſa main avec le manche de la fourchette qu'il porta à ſa bouche; le morceau de viande alla vers ſon oreille. Robinſon lui ayant fair goûter du vin, il refuſa conſtamment d'en boire; accoutumé à l'eau pure, ſon palais ne pouvoit ſupporter le piquant d'une liqueur fermentée. Le biſcuit, au contraire, fut fort de ſon goût.

La marée monte; ils deſcendent ſur le radeau, ils démarent & ſont doucement entraînés par le flux du côté de l'île. En peu de tems ils arrivent au rivage, & ils ſe hâtent de mettre à terre les effets dont le radeau étoit chargé.

Vendredi fut très-curieux de ſavoir ce que ſignifioient toutes ces choſes, de quelle utilité elles pouvoient être. Pour commencer à ſatisfaire cette curioſité, Robinſon ſe retira derrière un buiſſon, pour mettre du linge, des bas, des ſouliers & ſe revêtir d'un uniforme d'officier. Un chapeau bordé ſur la tête & l'épée au côté; il vint, tout-à-coup, ſe préſenter à Vendredi. Celui-ci ſurpris, étonné, recule quelques pas, doutant réellement, au premier coup d'œil, que ce fût ſon maître, ou quelque être au-deſſus de l'eſpèce

l'efpèce humaine. Robinfon ne put f'empêcher de rire de fa furprife; il lui tendit amicalement la main, l'affurant qu'il étoit toujours le même, toujours fon ami, Robinfon, quoiqu'il eût changé d'habillement & pour ainfi dire de fortune. Il lui donna un habit complet de matelot, lui indiqua l'ufage de chaque pièce, & lui dit de paffer derrière le buiffon, pour changer auffi de vêtement.

Vendredi fe retira; que fa toilette fut longue! il mettoit chaque pièce tout de travers; que d'effais ne fit-il point! Par exemple, il paffa les deux jambes dans les manches de la chemife; il paffa auffi les deux bras dans les canons des culottes dont il fe recouvroit la tête par derrière; il vouloit boutonner la camifole fur le dos. Que de tentavives! que d'erreurs reconnues & corrigées! *D'abord il f'y prit mal*, pour parler avec la Fontaine; *puis un peu mieux, puis bien; puis enfin il n'y manqua rien.*

Il fauta de joie comme un enfant, quand il fe vit vêtu de la forte, & fur-tout quand il eut éprouvé combien cet habillement étoit commode, & même propre à le garantir de la piqnûre des mosquites. Il n'y eut que les fouliers qui lui déplurent; il les trouvoit incommodes & inutiles. Il pria donc qu'il lui fût permis de les quitter, & Robinfon

 lui

lui témoigna qu'il pouvoit faire à cet égard tout ce qu'il jugeroit à propos.

Celui-ci lui ayant montré l'usage des haches & de plusieurs autres outils, il en fut transporté de joie & d'admiration. *Ils* s'en servirent sur le champ, pour faire un mât pour leur radeau, afin qu'à l'aide d'une voile, ils pussent entreprendre à l'avenir, leurs voyages au vaisseau, sans être obligés d'attendre le tems des marées. Robinson se chargea seul de cet ouvrage, & envoya Vendredi à l'habitation, traire les lamas, ce qu'ils avoient négligé depuis deux jours.

Pendant son absence Robinson chargea un fusil; il se réservoit le plaisir de surprendre son ami par l'effet étonnant de la poudre à canon. Comme Vendredi, à son retour, admiroit la promptitude avec laquelle Robinson avoit achevé son travail, celui-ci apperçut un faucon de mer qui, dans son vol, emportoit un poisson dont il venoit de se saisir. Il prit aussitôt son fusil, dit à Vendredi, *vois-tu ce faucon? il va tomber*; au même instant, il couche en joue l'oiseau, & touche la détente, le coup part, le faucon tombe.

Représentez-vous la surprise & la frayeur de Vendredi. Il tomba comme s'il eût été frappé du même coup: aussitôt son ancienne superstition au sujet du *Toupan* ou *du Tonnant*

nant se réveilla. Dans cet instant de trouble il prit son maître pour le *Toupan*. Il se releva, mais il resta sur ses genoux tendant vers Robinson des mains tremblantes & suppliantes, sans pouvoir proférer un seul mot.

Robinson étoit bien éloigné de plaisanter sur quelque sujet que ce fût, lorsqu'il s'y mêloit des idées de religion même erronées. Dès qu'il se douta des pensées superstitieuses de Vendredi, il fut fâché de ne l'avoir pas prévenu, & il se hâta de réparer sa faute. Il releva avec amitié, l'embrassa avec tendresse, l'exhorta à cesser de trembler & à se rassurer, ajoutant qu'il alloit tout de suite, lui apprendre à produire le même éclair, le même tonnerre & la même foudre, & qu'il n'y avoit rien, en tout ce qu'il avoit vu & entendu qui ne fût naturel. Il lui expliqua la nature & les effets de la poudre à canon; il lui fit observer la construction du fusil, le chargea en sa présence, & le remit entre ses mains pour qu'il tirât lui-même. Mais Vendredi étoit encore trop effrayé; il pria Robinson de réitérer lui-même cette expérience. Celui-ci plaça un but à la distance de cent pas, & fit feu, ayant Vendredi à son côté.

Peu s'en falut qu'il ne fût terrassé une seconde fois, tant ce qu'il voyoit & ce qu'il entendoit lui paroissoit surnaturel. Le but étoit atteint de plusieurs grains de dragée,

qui

qui avoient pénétré aſſez avant dans le bois. Robinſon lui ayant fait remarquer cette circonſtance, le laiſſa conclure de lui-même, combien déſormais, ils ſeroient en ſûreté contre les attaques des ſauvages, ayant en leur pouvoir ce tonnerre factice & cette foudre artificielle. Ce dont il venoit d'être témoin, & tout ce qu'il avoit vu ſur le navire, lui inſpira une ſi profonde vénération pour les européens en général, & pour Robinſon en particulier, qu'il lui fut impoſſible, pendant pluſieurs jours, de reprendre avec ſon ami le ton de familiarité auquel il étoit accoutumé. La nuit étant ſurvenue, mit fin aux agréables travaux de cette heureuſe journée.

VINGT-CINQUIEME SOIRÉE.

LE PERE.

Je vous ferai, fans doute, plaifir, mes chers Enfans, d'en venir tout de fuite & fans préambule, à notre ami Robinfon.

Depuis qu'il étoit dans fon île, il n'avoit point encore dormi d'un fommeil fi doux & fi tranquille que celui qu'il eut cette nuit même; parceque jamais il ne f'y étoit vu auffi heureux qu'à préfent; mais auffi jamais homme ne fut plus pénétré que lui d'amour & de reconnoiffance envers le Bienfaiteur fuprême, à qui il étoit redevable de cette félicité. Combien de fois, lorsqu'il fe trouvoit feul, ne remercia-t-il pas, dans la pofture la plus refpectueufe, le Difpenfateur célefte, pour tous les avantages qu'il venoit de lui accorder! Il ne fe contenta pas d'éprouver ces fentimens de gratitude, il voulut encore les communiquer à Vendredi. Dans cette vue, il lui enfeigna, avant de fe coucher, un cantique d'action de graces qu'ils entonnèrent,

à la cruelle néceſſité de donnër la mort à quelques-uns de ces malheureux ſauvages, le faiſoit frémir, toutes les fois qu'elle ſe préſentoit. Il jugea donc que ſ'il avoit ſur le rivage une pièce de canon, il pourroit dès-qu'ils ſ'approcheroient de l'île, dans leurs pirogues, faire paſſer un boulet par-deſſus leurs têtes, les épouvanter & les engager vraiſemblablement à rebrouſſer.

Tu vois donc préſentement, mon cher Ami, combien nous ſommes ſujets à nous tromper, quand nous voulons nous ingérer à prononcer ſur la conduite d'autrui. Rarement connoiſſons-nous tous les motifs qui déterminent un homme à agir, — comment donc oſons-nous être aſſez préſomptueux pour nous ériger en juges de ſes actions? Un homme ſage croit ne pouvoir jamais être trop circonſpect, dans les jugemens qu'il porte ſur les démarches d'un autre; il ſ'abſtient même d'en décider, à moins qu'il n'y ſoit obligé; il ſent qu'il en a bien aſſez à penſer à lui-même, & à diſcuter ſes propres affaires; & c'eſt auſſi de la ſorte, mes chers Enfans, que nous en agirons à l'avenir.

Outre la pièce de canon, ils mirent encore ſur le radeau les proviſions ſuivantes. 1. Trois petits ſacs, l'un de ſeigle, l'autre d'orge, & le dernier de pois. 2. Une caiſſe de cloux & de vis. 3. Une douzaine de haches. 4. Un

baril de poudre avec des balles & de la dragée. 5. Une voile. 6. Une meule à aiguiser.

THEOPHILE.

Pourquoi cette meule?

LE PERE.

Pour aiguiser les couteaux, les haches & les autres outils, quand ils seroient émoussés.

THEOPHILE.

Est-ce qu'il n'y avoit point de pierres dans l'île?

LE PERE.

Des pierres en quantité, mais point à aiguiser. N'as-tu pas remarqué que celles qui servent à cet usage sont d'une espèce particulière, qu'elles doivent être beaucoup moins dures que la plûpart des autres pierres?

THEOPHILE.

Oui.

LE PERE.

Eh bien, Robinson n'avoit pas encore rencontré, dans son île, de cette espèce de grès moins dur, composé de grains de sable: néanmoins une meule à aiguiser est, pour tous ceux qui doivent se servir d'outils tranchans, non-seulement très-utile, mais en-

core d'une néceſſité indiſpenſable. Il la préféra donc, ſans héſiter, au ſable d'or & aux diamans qu'il avoit déjà dédaignés, à ſon premier voyage.

Avant de démarer, Robinſon examina l'état actuel du navire. Il trouva que l'eau gagnoit, & que les vagues & le frottement contre les rochers, avoient déjà détaché plusieurs planches des deux côtés du vaiſſeau. Il prévit donc que la première tempête achèveroit de mettre le *bris* en pièces, & il en conclut qu'il devoit ſe hâter de ſauver tout ce qu'il pourroit de la cargaiſon.

Comme le vent ſouffloit alors du côté de l'île, ils purent partir à l'aide de la voile & des rames, quoique le reflux à peine moitié écoulé, leur fût contraire. Chemin faiſant, Robinſon ſe fit un reproche, qui nous donne une preuve de ſa parfaite équité.

DIDIER.

Que ſe reprochoit-il donc?

LE PERE.

D'avoir négligé d'emporter l'or & les diamans.

DIDIER.

Qu'en auroit-il fait?

LE PERE.

Il n'avoit aucune vue, pour lui-même, ſur ces objets: mais voici comme il raiſonnoit.

noit. Il n'eſt pourtant pas abſolument impoſſible, ſe diſoit-il, que le maître du navire ne vive encore, & qu'il ne vienne un jour examiner ſ'il ne pourroit point ſauver quelque choſe de la cargaiſon. S'il ſurvenoit un coup de vent qui mît le navire en pièces, avant que tu puſſes y retourner, & qu'ainſi l'or & les diamans fuſſent perdus, comment te juſtifierois-tu devant Dieu, aux yeux du propriétaire, & au tribunal de ta propre conſcience, de n'avoir penſé uniquement qu'à ſauver ce qui pouvoit être à ton uſage, ſans avoir eu l'attention de mettre en ſûreté les articles les plus précieux, pour le propriétaire de tous ces effets? Peut-être que ſa fortune, & celle de pluſieurs autres perſonnes, dépendent de cette légère attention que tu as négligée. Robinſon! Robinſon! ſ'écrioit-il dans ſon mécontentement de lui-même, combien il ſ'en faut que tu ne ſois encore auſſi juſte que tu devrois l'être!

Il fut ſur le point de rebrouſſer, avant de ſe donner le tems d'aborder & de remettre en mer pour retourner au navire, tant ſa conſcience étoit agitée d'avoir négligé un devoir qu'il regardoit, avec raiſon, comme ſacré!

Cependant ils approchèrent du rivage; & au moment qu'ils alloient attérir, ils coururent riſque de voir tous leurs effets ſ'abymer

dans les flots, parceque le reflux duroit encore, & que l'eau du côté où ils alloient ayant toujours moins de profondeur, l'avant du radeau se trouva tout-à-coup à sec sur le sable, & par conséquent plus élevé que l'arrière, soutenu par les flots qui baissoient à chaque instant: heureusement, Robinson & Vendredi se trouvoient tous les deux sur l'arrière; ils purent donc arrêter les effets qui glissoient, & les empêcher de tomber dans la mer.

Après qu'ils les eurent tous fixés, ils furent obligés, pour les transporter à terre, de se résoudre à marcher dans l'eau, & le limon jusqu'aux genoux. Par les précautions & la diligence qu'ils apportèrent à ce transport, rien ne se perdit, ni ne fut endommagé, & ils furent en état de remettre en mer avant le retour de la marée.

Robinson ne fut pas plutôt à bord, qu'il s'empressa de transporter sur son radeau la tonne remplie de poudre d'or, & la cassette qui contenoit les diamans. Après avoir, par-là soulagé sa conscience d'un fardeau qui lui pesoit, il se crut en droit de penser à lui-même.

Dans ce voyage il transporta à terre, entr'autres articles, quelques brouettes qui se trouvoient sur le navire, je ne sais pour quel usage; beaucoup d'habits & de linge, quan-

quantité d'outils & de meubles, une lanterne & tous les papiers qui étoient dans la chambre du capitaine. Comme la marée montoit, ils mirent à la voile; & tout à-la-fois, portés par l'eau & poussés par le vent, ils arrivèrent en peu de tems au rivage.

Robinson consacra le reste de la journée à prendre une précaution qui lui parut indispensable. Il trembloit, à l'idée, que s'il survenoit une forte pluie, il se verroit réduit à ne pouvoir faire usage de ce qu'il avoit de plus précieux, c'est-à-dire, de sa poudre à canon. Pour prévenir cet accident il résolut que, dès le même jour, il feroit d'une grande voile qu'il venoit de sauver, une tente sous laquelle son trésor seroit à couvert de la pluie.

Comme il étoit actuellement pourvu de ciseaux, d'aiguilles & de fil, cet ouvrage fut bientôt exécuté, & Vendredi ne tarda pas à en savoir assez, pour être en état de lui aider. Celui-ci ne pouvoit assez admirer l'inestimable invention de l'aiguille & des ciseaux, & ne cessoit de déclarer qu'en comparaison des industrieux européens, lui & ses compatriotes n'étoient que de pauvres idiots.

Ils achevèrent cette tâche, avant le coucher du soleil; & Robinson eût encore le

 tems

tems de se donner le plaisir de faire voir & entendre à Vendredi l'effet étonnant du canon. Il pointa vers la mer la pièce qu'il venoit de charger à boulet, de façon que celui-ci effleurât la surface de l'eau, afin que Vendredi pût voir distinctement, à quelle distance ce boulet seroit porté. Robinson mit le feu au canon, & quoique Vendredi eût déjà été préparé pas deux coups de fusil, l'explosion plus forte du canon, l'effraya tellement que tout le corps lui trembloit. Le boulet traça sa route sur la surface de l'eau, par des bonds ou ricochets, & se déroba enfin à la vue. Vendredi déclara qu'un seul coup pareil suffiroit pour mettre subitement en fuite tous ses compatriotes, dussent-ils s'approcher par milliers, parce, disoit-il, qu'ils ne douteroient point que celui qui disposeroit d'un tel tonnerre ne fût véritablement le Toupan.

Lorsque la nuit fut arrivée, Robinson alluma sa lanterne pour jeter un coup d'œil sur les papiers qu'il avoit retirés, afin de découvrir à qui le navire appartenoit, & quelle avoit été sa destination; mais malheureusement tous ces papiers de même que les livres se trouvèrent écrits dans une langue qu'il n'entendoit point. Il eut donc encore ici une occasion de regretter d'avoir négligé l'étude des langues étrangères, lorsqu'il pouvoit

pouvoit les apprendre ; mais ces regrets venant trop tard étoient ſuperflus.

Deux particularités, néanmoins qu'il obſerva, lui donnèrent quelques lumières ſur la route & ſur l'objet du voyage de ce vaiſſeau. Il trouva entr'autres quelques lettres pour la Barbade, qui eſt une île de l'Amérique où ſe fait un grand commerce d'*eſclaves*.

FREDERIC.

Un commerce d'eſclaves !

LE PERE.

C'eſt-ce que je vais t'expliquer. En Afrique.... tu te ſouviens, ſans doute, de quel-côté cette partie du monde eſt ſituée ?

FREDERIC.

Oh oui ; elle eſt au midi, là.... du côté du pont verd, bien au-delà de l'endroit où l'on voit paître tant d'oies.... que cela ne coupe point le fil de la narration.

LE PERE.

En Afrique donc, & dans les contrées qu'habitent les nègres, les hommes, par leur ſtupidité & leur groſſièreté, ne paroiſſent guère y différer des brutes. Leurs chefs ou leurs rois, qui ne ſont pas plus civiliſés qu'eux, les traitent en conſéquence. Arrive-t-il des européens ſur ces côtes ? on leur, offre

offre des troupes de noirs à vendre, comme on vend ici le bétail au marché. Les pères même amènent leurs propres enfans pour les échanger contre des bagatelles; les européens en achettent ainsi, toutes les années, une grande quantité, & les transportent en Amérique, où on les emploie forcément aux travaux les plus rudes, & où ils sont traités, à tous égards, très-pitoyablement. Le sort d'un pareil *esclave*, car c'est ainsi qu'on appelle ces infortunés, est si malheureux, que la plûpart préféreroient la mort.

THEOPHILE.

Mais c'est aussi très-malfait que d'en user de la sorte avec des hommes.

LE PERE.

Certainement cela est très-injuste, & il faut espérer, qu'avec le tems, cessera ce commerce inique d'esclaves cessera.

Robinson trouva encore parmi les papiers, un mémoire, par lequel il put à-peu-près juger, qu'il y avoit à bord du vaisseau, une centaine d'esclaves, destinés pour la Barbade. Après avoir fait part de cette circonstance à Vendredi, il ajouta: qui sait si ces malheureux ne sont pas redevables de leur liberté à la tempête qui a fait échouer le vaisseau? Qui sait s'ils ne se sont pas sauvés, à l'aide

des

des chaloupes, & s'ils n'ont pas abordé à quelque île, où leurs tyrans n'ayant plus d'empire sur eux, ils se trouvent maintenant, à leur manière, heureux & contens? Vendredi étant convenu que cette conjecture n'étoit point sans vraisemblance, eh bien, mon Ami, lui répliqua Robinson, avec chaleur, aurois-tu l'ame de répéter maintenant la question que tu me faisois dernièrement?

VENDREDI.

Quelle question?

ROBINSON.

Tu me demandois de quelle utilité pourroit être la tempête qui avoit emporté notre canot?

Vendredi, honteux & confus, baissa aussitôt les yeux.

O Vendredi! s'écria Robinson, animé par le zèle de la piété, reconnois la main de Dieu, tout-puissant & tout-sage, qui s'est déployée d'une manière sensible dans cet événement. Considère tout ce que la tempête nous a rendu pour le peu qu'elle nous a enlevé; jette les yeux sur cette quantité de provisions différentes, propres à rendre la vie commode & heureuse; d'où les eussions-nous tirées si la tempête ne fut pas survenue? Il est triste, à la vérité de devoir son bonheur

à l'infortune d'autrui. Cependant le plus grand nombre de ceux qui étoient dans le vaiſſeau ſe trouve peut-être depuis qu'il a échoué beaucoup plus heureux qu'auparavant. Comme cette ſuppoſition n'eſt pas ſans vraiſemblance, que penſes-tu maintenant de la puiſſance qui gouverne le monde?

Je penſe, répondit Vendredi, que cette puiſſance eſt accompagnée d'une ſageſſe & d'une bonté inexprimables, & que je n'étois qu'un idiot. En même tems il leva les yeux & les mains au Ciel, & implora le pardon de la faute qu'il avoit commiſe par ſtupidité.

Robinſon ne garda pas avec moins de ſoin que l'or & les diamans, les papiers qu'il venoit de parcourir, afinque ſi jamais il retournoit en Europe, il pût, par leur moyen, découvrir ceux à qui il devoit reſtituer le tréſor qu'il avoit retiré du navire.

Pendant ſix jours conſécutifs, ils firent, chaque jour, deux ou trois voyages au bris, & mirent à terre tout ce qu'il leur fût poſſible d'y tranſporter. Mille petites choſes, que nous ne daignerions presque pas ramaſſer, parceque nous n'avons jamais éprouvé le deſagrément de leur privation, étoient pour eux d'une grande valeur, auſſi n'oubliè-rent-ils pas de les emporter. Une partie de la cargaiſon conſiſtoit en dents d'éléphans; ils n'y touchèrent point, parcequ'ils n'en pou-

pouvoient faire aucun ufage. Ils laiffèrent également plufieurs barriques de caffé, que Robinfon dédaigna, parcequ'il étoit décidé de ne point reprendre l'habitude des fuperfluités nuifibles quoique agréables; mais ils arrachèrent & emportèrent le plus de planches qu'ils purent, parcequ'elles leur paroiffoient utiles, & par conféquent d'une grande valeur. Ils tranfportèrent même les cinq pièces de canon qui reftoient, ainfi que tout le fer qu'ils trouvèrent & qu'ils purent détacher.

Après avoir fait dix-huit voyages, tous des plus heureux, comme ils fe trouvoient à bord, ils remarquèrent qu'il fe formoit un orage; ils fe hâtèrent donc de charger le radeau, & de démarer, dans l'efpérance de gagner le rivage à force de rames avant que l'orage vînt à éclater. Mais ce fut en vain: ils n'étoient pas encore à la moitié du chemin, qu'un vent impétueux accompagné d'éclairs, de tonnerre & de pluie, agita & fouleva tellement la mer, que les vagues en paffant fur le radeau, emportèrent tous les effets qui s'y trouvoient. Pour eux, il fe tinrent, pendant quelque tems affez fortement au mât, pour que les vagues ne puffent les entraîner, quoique, de tems en tems, elles paffaffent de quelques pieds plus élevées que leur tête.

Enfin le frêle radeau ne put résister longtems à la fureur des flots; les liens qui en tenoient les pièces rassemblées s'étant relâchés, toutes les poutres dont il étoit composé se dispersèrent.

CHARLOTTE.

Dieu! que deviendra le pauvre Robinson!

TOUS.

Doucement, patience!

LE PERE.

Vendredi chercha à se sauver à la nage, & Robinson se saisit d'une pièce de bois, avec laquelle il fut tantôt entraîné dans l'abyme, tantôt porté au haut des flots. Plus longtems sous l'eau que dessus, il étoit tout étourdi, & ne voyoit ni n'entendoit. Déjà ses forces l'abandonnoient, déjà il perdoit connoissance; il pouse un cri, & se trouve enseveli par une vague monstrueuse qui emporte son soliveau.

Heureusement que son fidèle Vendredi s'étoit toujours tenu à son côté, quoiqu'il eût pu se sauver, en gagnant plus tôt le rivage, s'il l'eût voulu. Comme il le vît couler à fond, sans balancer il plonge, le saisit de sa main gauche, & travaille de la droite à regagner la surface de l'eau; puis il redouble d'efforts avec tant de succès, qu'au bout de quelques minutes, il fut à terre avec le cadavre de son maître.

TOUS.

TOUS.

Ahi! ahi, le cadavre!

LE PERE.

Vous voilà tous bien alarmés! Je me sers du mot cadavre, parceque Robinson ne donnoit plus aucun signe de vie.

Vendredi plein de désespoir l'ayant porté un peu plus avant sur terre, se coucha sur lui, l'appela à haute voix, le secoua, le frotta par tout le corps, approcha ses lèvres de sa bouche, pour lui communiquer, & lui rendre la respiration. Enfin il eut la joie inexprimable de reconnoître quelques symptômes de vie, en lui continuant ses soins, Robinson reprit l'usage de ses sens.

Comme il ouvroit les yeux, où suis-je, demanda-t-il, d'une voix foible & tremblante? Entre mes bras, cher Maître, lui répondit Vendredi, les larmes aux yeux.... Il y eut ici entr'eux une scène touchante; Robinson remercioit Vendredi, l'appeloit son sauveur; celui-ci de son côté enivré de joie de le voir rendu à la vie, avoit comme perdu l'usage de ses sens.

Nous ne saurions, mes chers Enfans, finir le récit de ce qui se passa ce jour-là, par quelque chose de plus intéressant, ainsi, c'en est assez pour ce soir.

VINGT-

VINGT-SIXIEME SOIRÉE. *)

LE PERE.

Eh bien, mes chers Enfans, notre Robinſon vient d'être rendu encore une fois à la vie. Le ſommeil qu'il goûta pendant la nuit ſous ſa tente, & ſur un lit ſauvé du naufrage le rétablit tellement qu'il fût debout dès le point du jour : il ſentit toutes ſes forces réparées, & rendit graces à Dieu de lui avoir conſervé & la vie & la ſanté. La tempête avoit

*) Divers obſtacles avoient empêché le père de continuer ſon récit. Dans cet intervale le nombre des jeunes gens augmenta de ſix nouveaux venus dont voici les noms *Matthieu, Ferdinand, Henri, Chrétien* & *Charles*. Quel empreſſement de la part de chacun des anciens, à qui raconteroit le premier aux nouveaux condiſciples ce qu'il avoit déjà entendu des avantures de Robinſon! l'un en racontoit un trait, l'autre en citoit une maxime; celui-ci avoit omis une circonſtance, celui-là avoit renverſé l'ordre des faits; un troiſième intervenoit pour ſuppléer les événemens oubliés. Tous parloient à la fois, d'où il réſulta un bruit au milieu duquel perſonne ne ſ'entendoit. Le Père, pour mettre fin à tout ce vacarme, ſe vit donc obligé de reprendre ſon récit dès le commencement, & de le conduire juſqu'à l'endroit où il en étoit reſté. Enſuite, à la grande ſatisfaction de tous ſes jeunes auditeurs, il pourſuivit.

avoit duré toute la nuit, & il attendoit avec impatience, qu'il fût grand jour, pour savoir ce que pouvoit être arrivé au bris.

Le soleil monte sur l'horison, Robinson voit alors, avec douleur, que le bris a disparu : des planches & des poutres éparses çà-&-là sur le rivage, lui offrent des preuves que la tempête l'a mis en pièces. A cet aspect il eut lieu de s'applaudir de n'avoir rien négligé pour sauver de la cargaison tout ce qu'il pouvoit en sauver. Heureux l'homme dont la sagesse & la prudence présidant toujours à sa conduite, peut, dans tous les accidens qui lui enlèvent quelque avantage, se dire véritablement à lui-même, comme Robinson le pouvoit dans cette occasion, qu'il n'y a point de sa faute! Que cette conviction peut adoucir de disgraces, qui, sans elle, seroient accompagnées de la plus grande amertume!

Robinson & Vendredi eurent grand soin de recueillir sur le rivage, tous les débris du navire ; ils prévoyoient que chaque planche & chaque latte pourroit leur servir dans la suite. Tout étant fini pour eux, rélativement au bris, ils formèrent un plan pour mettre de l'ordre dans les occupations qui devoient succéder.

Il s'agissoit présentement de transporter tous les effets à l'habitation ; mais il leur parut qu'il étoit dangereux, durant le trans-

port

port de chaque portion, de s'éloigner du reste, à une si grande distance. Robinson règla donc qu'alternativement, ils voitureroient, & feroient de garde, l'un le matin, l'autre l'après-dinée. Il chargea les canons, établit sa batterie sur le rivage, & la pointa du côté de la mer. Ils allumèrent un feu que, celui qui feroit de garde, entretiendroit soigneusement; & ils placèrent une mêche allumée à côté des canons, afin d'être prêts à faire feu, dès que le cas l'exigeroit.

Robinson fit le premier voyage, pour transporter les effets. Afin d'épargner ses meilleurs habits, il s'étoit vêtu en matelot; & au lieu de ses anciennes armes, il portoit maintenant à sa ceinture un couteau de chasse, & deux pistolets chargés. Il commença par conduire avec sa brouette, quelques barils de poudre, & d'autres articles, qui avoient le plus à craindre de l'humidité.

Le barbet qui ne le quittoit plus, ne fut pas en cette occasion, un compagnon de voyage tout-à-fait inutile. Robinson l'avoit attelé devant sa brouette; & cet animal, en la tirant, aidoit son maître à la faire avancer. Comme les barbets sont dociles, & capables d'être facilement dressés, celui-ci fut bientôt exercé dans son nouvel emploi, & s'en acquitta comme un animal de trait.

Il portoit encore un paquet à la gueule, ce à quoi on l'avoit déjà accoutumé auparavant.

A ſon retour Robinſon amena tous ſes lamas, dreſſés à porter des fardeaux, afin de les employer. Comme il y en avoit ſept, & que chacun pouvoit porter 150 livres peſant, il vous eſt aiſé d'évaluer le poids de leurs charges à chaque voyage.

Tant d'effets ne pouvoient être placés dans la cave de Robinſon; on ſe hâta de dreſſer dans la cour un ſecond pavillon ſpacieux, qui ſervît de magazin, en attendant qu'on prît d'autres meſures. En huit jours tout fut tranſporté, excepté quantité de planches, qu'on mit à couvert autant que l'on put dans d'épaiſſes brouſſailles.

CHARLOTTE.

Mais, mon Papa, tu ne nous as plus parlé de la chèvre.

LE PERE.

Ah! j'allois presque l'oublier. Eh bien, la chèvre, comme on peut le penſer, fut auſſi amenée à l'habitation; on la mit au parc des lamas domeſtiques, avec lesquels elle ſ'accommoda très-bien.

Que d'occupations agréables Robinſon & Vendredi n'ont-ils pas maintenant devant eux! A peine ſavent-ils par où commencer. Cependant Robinſon, qui avoit pris le

goût & l'habitude de l'ordre, discerna bientôt les travaux les plus nécessaires de ceux qui l'étoient moins, & ne balança point à donner la préférence aux premiers. Le plus pressé de tous, étoit la construction d'un hangar, ou d'une remise, pour y mettre à couvert, plus sûrement que sous la tente, les effets qui ne pouvoient être placés dans la grotte. Il s'agissoit présentement de faire le métier de charpentier, dont certainement ni l'un ni l'autre n'avoit fait l'apprentissage.

Mais que pouvoit-il y avoir de difficile pour l'industrieux & appliqué Robinson, pourvu maintenant de toutes sortes d'outils? Les travaux les plus pénibles, & dont il avoit le moins d'expérience, n'étoient plus qu'un jeu pour lui, qui étoit heureusement venu à bout de tant d'autres, sans aide & sans outils convenables. Abattre & dégrossir des arbres, équarrir les poutres & les solives, les joindre & les dresser, élever des murs de brique, faire un double toit, l'un de planches & l'autre de feuilles de cocotier.... tout s'exécuta avec une étonnante célérité.

Le petit édifice achevé ne ressembloit pas mal aux chaumières de nos gens de la campagne. Robinson avoit eu la précaution d'enlever les fenêtres de la chambre du vaisseau; elles lui servirent à éclairer l'intérieur de son bâtiment, sans y laisser des ouvertures au

vent. Le verre fut pour Vendredi l'objet d'une fingulière admiration; il n'en avoit jamais vu, & apprenoit, par expérience, l'ufage commode qu'on en faifoit.

Après que tout fût rangé & mis à couvert, Robinfon conçut l'idée de fe procurer une entrée commode dans fa forterefle, fans lui rien faire perdre de fa force. Le moyen qui lui parut le plus fûr, pour cet effet, fut d'y pratiquer une porte ordinaire avec un pont-levis. Pourvu abondamment de tout ce qu'exigeoit cet ouvrage, de cloux, de chaînes, de gonds, de pentures, de ferrures, &c. — il mit incontinent la main à l'œuvre. Ils travaillèrent d'abord à la porte & au pont-levis, puis ils firent au rampart & à la paliffade une ouverture proportionnée à la porte, qu'ils mirent en place; enfuite ils posèrent le pont de façon qu'étant levé, il s'appliquât contre la porte & la couvrît. Ils finirent par placer fur le rampart des canons chargés à boulet: enforte que deux défendoient le flanc droit, deux le flanc gauche, & deux la face du fortin. Dès-lors ils pouvoient être très-tranquilles, rélativement aux attaques des fauvages, & ils avoient de plus l'avantage d'une entrée & d'une fortie faciles & commodes.

Le tems de la récolte arrivé, Robinfon fe fervit d'un vieux cimeterre, comme de

faucille, pour couper le maïs, & ce fût avec un hoyau ordinaire, qui s'étoit trouvé parmi les effets du navire, qu'il déterrà les pommes de terre. Avec quelle facilité, à l'aide de tels inſtrumens, ce travail étoit expédié! Il y auroit eu du plaiſir à les voir faire leur récolte, & beaucoup plus encore à leur aider.

HENRI.

Que n'étois-je là! comme j'aurois travaillé!

DIDIER.

Oh! tu n'as pas beſoin pour cela d'aller chercher une île déſerte: on peut travailler ici. Tu verras comment Papa ſait nous occuper, pendant nos heures de récréation; avec lui tantôt c'eſt du bois à ſcier, à fendre, à porter; tantôt il ſ'agit de remuer la terre de quelque planche du jardin, de tirer de l'eau pour arroſer, d'arracher les mauvaiſes herbes... Va ſeulement, il y aura toujours aſſez à faire.

LE PERE.

Pourquoi vous mets-je à tous ces ouvrages?

JEAN.

Pour nous accoutumer à n'être jamais oiſifs, pour fortifier notre corps, & contribuer ainſi à notre ſanté.

CHRE-

CHRETIEN.

Eſt-ce que nous travaillerons auſſi de même, Papa?

LE PERE.

Certainement : je n'aurai pas moins d'affection pour vous que pour vos autres camarades. J'aurai également ſoin de vous faire prendre, comme à eux, des exercices qui tournent à votre avantage.

CHARLES.

J'en ſuis ravi! nous ſerons tout auſſi appliqués que l'étoit Robinſon.

LE PERE.

A la bonne heure! nous ſavons que Robinſon s'en trouvoit bien, & nous éprouvons tous auſſi, de plus en plus, les heureux effets d'un genre de vie actif.

La récolte finie, Robinſon fit deux fléaux: Vendredi apprit à s'en ſervir, & en un ſeul jour ils battirent tout leur maïs; ils en eurent deux ſacs, qui pouvoient contenir, environ ſix boiſſeaux. Ils avoient une proviſion de biſcuits pour quelques mois; mais comme elle devoit néceſſairement s'épuiſer, Robinſon voulut eſſayer d'y ſuppléer, en faiſant lui-même du pain.

Il avoit emporté du vaiſſeau un moulin à bras: il ne manquoit qu'un tamis pour bluter

la farine, & un four pour y faire cuire le pain. Il trouva des expédiens pour l'un & pour l'autre. Il fit un sas avec de la mousseline fine, dont il se trouvoit une pièce entière, parmi les effets sauvés du navire, & la construction du four fut ce qui l'embarassa le moins. Tout cela fut achevé avant la saison pluvieuse.

Il fit, pour essai, deux espèces de pain, l'une de farine de seigle, & l'autre de farine de maïs. Le pain de seigle se trouva beaucoup plus savoureux, ce qui décida aussitôt Robinson. Au lieu de maïs, il se proposa d'ensemencer de seigle la plus grande partie de son champ, afin d'en avoir toujours une provision suffisante pour faire du pain; ce qui ne lui parut point une entreprise au-dessus de ses forces, réunies à celles de Vendredi, puisque dans cette île, ils pouvoient faire deux récoltes par an.

Un article qu'ils n'avoient pas trouvé parmi les effets du vaisseau, & qui cependant leur eût été très-utile, c'étoit quelques bêches de fer. Vendredi, à la vérité, en avoit fait d'un bois dur, qui pouvoient servir; mais il leur restoit toujours à désirer d'en avoir de meilleures; car enfin il est certain qu'on remue mieux & plus promptement la terre avec une bêche de fer. Robinson décidé à faire désormais sa principale occupation de

l'agriculture, qui eſt de tous les travaux le plus agréable & le plus utile, eut l'idée d'établir auſſi une forge, pour fabriquer lui-même des bêches, & peut-être encore d'autres inſtrumens.

Ce deſſein n'étoit pas auſſi extraordinaire qu'il pourroit vous le paroître; car tout ce qui eſt requis pour une forge ſe trouvoit dans ſon magazin. Il y avoit une petite enclume, pluſieurs tenailles, un aſſez grand ſoufflet, & une telle proviſion de fer, tant déjà mis en œuvre qu'encore en barres, qu'il en avoit vraiſemblablement autant qu'il en pourroit forger durant toute ſa vie. Auſſi ce projet fut-il mis ſur le champ en exécution.

A l'aide d'un grand toit de planches, dont ils couvrirent la cuiſine, celle-ci ſe trouva aſſez agrandie pour qu'on pût y établir la forge, & y travailler, durant le tems même des pluies. Ils paſſèrent donc une partie de la mauvaiſe ſaiſon à forger; & ſ'ils réuſſirent, ce ne fut pas ſans quelques eſſais manqués. Après que les bêches furent faites, Robinſon voulut aller plus loin, & eſſaya d'imaginer une charrue proportionnée à leurs forces: il y réuſſit, & fut au comble de la joie.

Cette charrue étoit, comme on peut croire, bien différente des nôtres: elle conſiſtoit en

une seule branche d'arbre, dont un bout recourbé posoit à terre, & étoit armé d'un soc, puis d'un manche, au moyen duquel le conducteur pouvoit la diriger à son gré; à l'autre bout ils auroient pu atteler des bœufs ou des chevaux; mais n'en ayant point, ils devoient eux-mêmes en tenir lieu. En un mot cette charrue avoit exactement la forme de celle qui fut en usage chez les anciens grecs, quand ils commencèrent à s'appliquer à l'agriculture; je puis vous en faire voir un dessein.



FERDINAND.

Vraîment voilà une curieuse charrue.

CONRAD.

N'y avoit-il point de roues?

LE PERE.

Non, comme tu vois. Tous les instrumens furent d'abord aussi simples que cette charrue. Peu-à-peu les hommes apperçurent des combinaisons plus avantageuses; en changeant & per-

perfectionnant ils parvinrent à augmenter l'utilité & la commodité des divers instrumens dont ils avoient besoin pour leurs ouvrages.

Cependant Robinson avoit tout sujet de se réjouir de cette invention ; elle lui appartenoit absolument, puisqu'il n'en avoit jamais vu le dessein. Autant qu'on en peut savoir, il s'est écoulé bien des siècles, avant que les hommes soient parvenus à inventer une machine aussi simple que cette charrue ; & ses inventeurs ont été regardés par leur postérité comme des hommes d'une si haute sagesse, qu'après leur mort on leur rendit des honneurs divins. Jean, te rappelles-tu le nom de celui à qui les égyptiens attribuoient l'invention de la charrue ?

JEAN.

C'est Osiris, qu'ils invoquèrent dans la suite, pour cette raison, comme un Dieu.

LE PERE.

Les Phéniciens attribuoient cette utile invention à un certain Dagon, qu'ils regardoient aussi comme un être d'un ordre supérieur, à qui ils donnoient le nom de *Fils du ciel*.

NICOLAS.

Mais Robinson ne pouvoit-il pas faire tirer sa charrue par des lamas ?

LE PERE.

D'abord il douta qu'ils fussent propres à ce travail; ils lui paroissoient des animaux de bât plutôt que de traits: cependant il voulut en faire l'essai, & le succès surpassa son espérance. Ces animaux s'accoutumèrent, peu-à-peu, à ce travail qui à la fin s'exécutoit aussi parfaitement à tous égards que si Robinson & Vendredi eussent été élevés pour être laboureurs, & que si les lamas eussent été dressés comme nos bêtes de traits.

Pour ensemencer leur champ selon toutes les règles de l'art, il ne leur manquoit plus qu'un instrument, dont ils ne pouvoient guère se passer, & qu'ils n'avoient point trouvé sur le navire.

FERDINAND.

Je devine déjà ce que c'est.

LE PERE.

Qu'imagines-tu?

FERDINAND.

Une herse.

LE PERE.

Précisément. Sans cette machine, la culture des terres seroit bien imparfaite: ce n'est que par son moyen qu'on vient à bout de rompre les mottes, de faire tomber, dans les sillons, les grains que l'on a semés, & de les

les recouvrir de terre, sans quoi ils ne germeroient point, & deviendroient la proie des oiseaux.

Robinson forgea d'abord autant de dents de fer qu'il crut qu'il en falloit pour une herse. Après quelques essais inutiles, il parvint pourtant à faire un chassis de bois dans lequel ces dents de fer devoient été fixées. Enfin il fit autant de trous dans ce chassis qu'il devoit recevoir de dents de fer; & après les avoir toutes enchassées & assujetties, sa herse fut achevée.

Quand la saison pluvieuse fut passée, il sema deux boisseaux de seigle, un d'orge & un demi boisseau de pois; & au bout de cinq mois, il eut la satisfaction de faire une récolte de douze fois la semence, savoir vingt-quatre boisseaux de seigle, douze d'orge & six de pois; provision plus que suffisante pour leur consommation de six mois. Mais, en prudent économe, il vouloit se procurer une surabondance de toutes choses, parcequ'il pouvoit survenir des tems de stérilité, des grêles & d'autres accidens destructeurs des moissons. Il résolut, en conséquence, d'avoir un grenier, qui, rempli de six mois en six mois, contiendroit toujours une provision suffisante, au cas qu'une récolte vînt à manquer.

Dans cette vue, lorsque le tems se fut fixé au beau, ils découvrirent la remise, pour

y

y ajouter un étage, qui servît de grenier. Cette bâtisse demandoit plus d'art & de travail que n'en avoit exigé la construction du rez-de-chaussée; mais leur application infatigable triompha de toutes les difficultés, l'ouvrage fut conduit à sa fin.

Sur ces entrefaites la chèvre mit bas deux petits; cette espèce pouvoit, par-là, se multiplier, & se perpétuer dans l'île. Le barbet leur servoit de guet pendant la nuit. Pol leur perroquet les amusoit à table, & assez souvent encore, lorsqu'ils étoient au travail. D'un autre côté les lamas leur étoient devenus plus précieux que jamais, depuis qu'outre le lait, le beurre, & le fromage, qu'ils leur fournissoient, ils leur aidoient encore à labourer leur champ. Pour être parfaitement heureux il ne manquoit donc plus à Robinson que... devinez.

THEOPHILE.

Que d'être avec ses père & mère.

LE PERE.

Et que d'avoir encore quelques compagnons. Ils n'étoient que deux, l'un devoit tôt ou tard survivre à l'autre, & rester comme un pauvre hermite séparé de tout le genre humain. Cependant Robinson regardoit comme une grande faute la foiblesse de répandre l'amertume sur ses jours, par la crainte de

mal-

malheurs possibles, mais encore dans l'avenir. Le même Dieu, pensoit-il, qui jusqu'ici a pourvu à tout, avec tant de bonté, la déploîra encore dans la suite. Tous ses jours se passèrent ainsi dans un contentement inaltérable. Il jouissoit au-dedans, de la paix de l'ame, & au-dehors, tout lui permettoit une parfaite sécurité : heureux état ! que Dieu veuille accorder à tous tant que vous êtes !

La Mère dit : Ainsi soit-il ! & la compagnie se sépara.

VINGT-

VINGT-SEPTIEME SOIRÉE.

LE PERE.

Eh bien, mes chers Enfans, j'ai ce soir beaucoup de choses à vous raconter.

TOUS.

Tant mieux! c'eſt excellent!

LE PERE.

Pourvu ſeulement que je puiſſe!

QUELQUES-UNS.

O, cher Papa, nous ſerons attentifs à ne point t'interrompre, ainſi tu finiras certainement.

LE PERE.

Allons, j'eſſayerai; mais préparez-vous d'avance à une nouvelle ſcène d'horreur, dont on ne peut encore prévoir l'iſſue.... A vos ſignes, je vois à-peu-près, quelles ſont vos conjectures; la ſuite vous apprendra ſi elles ſont juſtes.

Maintenant ſi je continuois à vous raconter tout ce que Robinſon exécuta chaque jour, à l'aide des outils dont il étoit pourvu, ce récit ne vous amuſeroit pas beaucoup.

JEAN.

Il pourroit nous plaire, mais tout ce détail se conçoit assez.

LA MERE.

Je me contenterai de vous dire que, successivement, ils essayèrent de plusieurs métiers, & imitèrent presque tous les artisans .... le boulanger, le forgeron, le tailleur, le cordonnier, le charpentier, le menuisier, le charron, le potier, le jardinier, le chasseur, le pêcheur & plusieurs autres: ils les imitèrent, dis-je, avec tant de succès, qu'ils furent bientôt en état d'exécuter cent choses, pour lesquelles il nous faut, à nous autres indolens européens, tout autant de différens ouvriers. Leurs forces augmentoient dans la même proportion qu'ils les employoient: & leur ame dans une continuelle activité, toujours pour un objet utile, s'épuroit & se perfectionnoit de plus en plus. Ne seroit-ce point ici une preuve que nous avons été créés pour une pareille activité, puisqu'à sa suite marchent nécessairement la santé, la vertu & le bonheur?

Six mois s'étoient écoulés dans ces occupations agréables, sans que Vendredi eût osé rappeler le projet du voyage dans sa patrie: mais souvent après avoir fini sa tâche, il se transportoit sur la montagne, d'où il pouvoit

pouvoit contempler la région où étoit située l'île qui l'avoit vu naître : là ; toujours enseveli dans une profonde rêverie, il gémissoit sur le malheur d'être séparé de son père, peut-être pour jamais. Robinson, de son côté, avoit évité d'en parler jusqu'alors, parcequ'il ne pouvoit remplir le vœu de son ami, aussi long-tems que les arrangemens les plus indispensables qu'exigeoient leur nouveau genre de vie ne feroient pas achevés.

Maintenant que ce qui pressoit davantage étoit exécuté, Robinson fût le premier à proposer de construire un autre bateau, & d'aller chercher le père de Vendredi. A cette nouvelle, la joie de ce jeune homme fut aussi grande que ci-devant : & sa reconnoissance, envers Robinson, éclata encore de la même manière. L'ouvrage fut commencé, dès le lendemain matin ; & à l'aide de bonnes haches, il s'exécuta, comme vous pensez, beaucoup mieux & plus promptement que la première fois.

Un matin que Robinson étoit occupé de quelques soins du ménage, il envoya Vendredi au bord de la mer, chercher quelques tortues, parcequ'il y avoit long-tems qu'ils ne s'en étoient régalés. Après une assez courte absence, il revint à toutes jambes : essouflé tant de sa course que de frayeur, il put à peine bégayer ces mots, les voici ! les voici !

Robin-

Robinſon effrayé, lui demanda avec empreſſement de qui il parloit.

O mon maître, mon maître! répondit Vendredi, *un*, *deux*, *trois*, *ſix canots!* Dans ſon agitation il ne put trouver d'abord le nombre *ſix*.

Robinſon monta promptement ſur la colline, & reconnut, non ſans frémir, que Vendredi avoit accuſé juſte; il vit ſix canots remplis de ſauvages, qui étoient près d'aborder. Il deſcendit auſſi-tôt, raſſura Vendredi, qui trembloit, & lui demanda ſi, en cas qu'on en vînt aux mains avec les ennemis, il n'étoit pas réſolu de le ſeconder fidèlement & de toutes ſes forces?

De mon ſang & de ma vie, lui répondit-il: il avoit déjà eu le tems de ſe remettre, & ſentoit peu-à-peu renaître ſon courage pour le combat. Eh bien, dit Robinſon, tâchons d'empêcher ces monſtres de venir à bout de de leurs horribles deſſeins. Je t'expliquerai mes intentions, chemin faiſant; ce n'eſt pas le moment de parler, il faut agir.

Là-deſſus il fit deſcendre du rampart un canon poſé ſur ſon affut, muni de roues, prit ſix fuſils bien chargés, quatre piſtolets & deux ſabres. Chacun mit deux piſtolets & un ſabre à ſa ceinture, trois fuſils ſur ſes épaules; & après ſ'être ſuffiſamment pourvus de balles, de menu plomb, & de poudre, ils

ſ'attelèrent au canon, & prirent avec une contenance ferme & avec tout cet attirail impoſant & guerrier, le chemin de la campagne.

Lorsqu'ils eurent paſſé le pont, ils firent halte. Vendredi rentra dans le fort, pour lever le pont & fermer la porte; enſuite par le moyen de l'échelle de cordes, qui étoit toujours ſuſpendue au rocher, il revint joindre ſon général. Robinſon jugea cette précaution néceſſaire, afin qu'au cas que leur entrepriſe ne réuſſît pas, les ennemis ne puſſent ſ'emparer du fort.

Ici Robinſon expoſa à Vendredi le plan qu'il avoit formé. Nous tournerons la colline, lui dit-il; nous marcherons par le plus épais du bois, pour n'être pas apperçus de l'ennemi; enſuite à travers les buiſſons qui règnent presque jusqu'au rivage, nous nous approcherons des ſauvages, ſans en être découverts; quand nous ſerons à portée, nous tirerons un coup de canon, dont le boulet paſſera par-deſſus leurs têtes; les barbares effrayés abandonneront leur proie, & ſ'enfuiront dans leurs canots.

Vendredi trouva cela très-vraiſemblable.

Ainſi, pourſuivit Robinſon, nous aurons la ſatisfaction d'avoir ſauvé les infortunés qu'ils alloient dévorer, ſans qu'il y ait une goute

goute de sang répandue. Mais si, contre notre attente, rassures par leur nombre, ils ne prenoient pas la fuite, alors, mon cher Vendredi, il s'agira de montrer que nous sommes des hommes, en bravant courageusement le danger auquel nous nous serons exposés, avec les intentions les plus louables. Celui qui connoît tout, voit ce qui nous porte à mettre notre vie en péril; il saura nous la conserver, si c'est notre plus grand avantage. Ainsi, sa volonté soit faite.

En finissant ces paroles, il tendit la main à son camarade, & ils se promirent réciproquement de s'entresécourir, jusqu'à la dernière goute de leur sang.

Arrivés, sans bruit, presqu'à l'extrémité des buissons, ils firent halte. Robinson, à voix basse, dit à Vendredi de se glisser, avec toute la circonspection possible, jusques derrière un gros arbre qu'il lui montra, & de revenir l'informer si, de-là, on ne decouvroit point l'ennemi. Son rapport fut qu'on les découvroit parfaitement, qu'ils étoient tous rangés autour d'un feu, rongeant les os d'un prisonnier qu'ils avoient déjà dépêché; qu'un autre garotté & couché, à quelque distance, par terre, & qui paroissoit un homme blanc avec de la barbe, & non quelqu'un de sa nation, alloit bientôt avoir le même sort.

 Robin-

Robinſon fut ému à ce rapport, ſur-tout quand il entendit parler d'un homme blanc. Il avoit ſur lui une lunette d'approche, trouvée à bord du vaiſſeau; il ſe rendit à l'arbre avec cet inſtrument, & fut bientôt convaincu de la vérité de la rélation de Vendredi. Il vit une cinquantaine d'antropophages, aſſis autour d'un feu, & reconnut diſtinctement que le priſonnier étoit un européen.

Il a de la peine à ſe modérer: ſon cœur ſ'agite, ſon ſang bouillonne; ſ'il cède à l'impétuoſité de ce premier mouvement, il va fondre inconſidérément ſur ces barbares, & répandre des torrens de ſang. Mais il ſait que l'inſtinct aveugle de la paſſion ne doit jamais l'emporter ſur la raiſon; & docile à celle-ci, il réprime les tranſports de celui-là.

Comme il y avoit un endroit plus avancé, également couvert de buiſſons, il ſe rendit derrière celui qui étoit le plus près des ſauvages, lequel laiſſoit dans ſon milieu un petit jour, qui ne pouvoit être remarqué de loin; il y braque ſon canon, de manière que le boulet devoit paſſer par-deſſus la tête des anthropophages, aſſez haut pour ne leur faire aucun mal: puis il avertit tout bas Vendredi d'imiter exactement ce qu'il lui verroit faire.

Il poſe deux fuſils à terre, pour n'avoir en main que le troiſième; Vendredi en fait autant

autant ; il approche enſuite une mêche allumée de la lumière du canon, le feu prend, le coup part.

A l'inſtant de l'éclat, les ſauvages tombèrent à la renverſe, de-deſſus leur ſiège de gazon, comme ſ'ils euſſent été tous tués à la fois. Robinſon & Vendredi, de leur côté, attentifs à ce qui ſe paſſoit, & dans l'attente incertaine de ce qui devoit en réſulter, ſe préparoient au combat, en cas qu'il dût être l'iſſue de cet événement. En moins d'une minute les ſauvages revenus de leur étourdiſſement, ſe relèvent ; les plus timides courent aux canots, mais les plus courageux prennent les armes.

Effrayés du coup ſeul du canon, ils n'en apperçurent malheureuſement point le feu, encore moins le boulet. L'épouvante ne fut donc pas auſſi grande qu'on ſe l'étoit promis. Après avoir promené leurs regards de tous côtés, ſans rien remarquer qui pût les intimider encore, ils ſe raſſurèrent promptement, & ceux qui fuyoient revinrent ſur leurs pas ; tous pouſſèrent un hurlement effroyable, & commencèrent la danſe guerrière, en agitant leurs armes avec des geſtes & un air furieux.

Robinſon demeura dans l'irréſolution jusqu'à la fin de la danſe : mais obſervant alors, avec ſurpriſe, que la troupe ſauvage avoit non-ſeulement repris ſa place, mais en-

core dépêché d'eux d'entr'eux, pour se saisir du malheureux européen, il lui fut impossible de se modérer plus long-tems. Il regarde Vendredi, lui dit à voix *basse, toi à droite, & moi à gauche: à la garde de Dieu!* là-dessus il met en joue, il tire; Vendredi en fait autant.

Celui-ci avoit mieux visé que son maître; du côté gauche il en tomba cinq, & du côté droit seulement trois. De ces huit, trois étoient tués, les autres n'étoient que blessés. La consternation avec laquelle tous ceux qui n'avoient point été atteints prirent la fuite, ne sauroit se dépeindre. Les-uns prenoient d'un côté, les autres d'un autre, & tous poussoient des hurlemens affreux. Robinson alloit sortir des buissons, le sabre à la main, pour achever de les mettre en fuite, afin de délivrer l'infortuné européen garotté; mais il vit, avec étonnement, une partie des fuyards se rassembler soudain, & se mettre en état de défense. Il se hâta de s'armer d'un second fusil; & Vendredi l'ayant imité, tous les deux firent feu en même tems.

A cette décharge il ne tomba que deux ennemis: mais plusieurs d'entr'eux, dont les-uns moins, les autres plus dangereusement blessés, se mirent à courir, en poussant des cris lamentables: bientôt trois de ces derniers tombèrent, mais avec un reste de vie.

Robin-

Robinſon, en quittant le fuſil qu'il avoit en main, pour prendre le troiſième qui étoit encore chargé, dit à Vendredi, d'un ton de voix élevé: à préſent, montrons-nous. A l'inſtant tous deux ſ'élancent, paroiſſent à découvert, & Robinſon vole à la malheureuſe victime pour la raſſurer. Comme il en approchoit, il obſerve que quelques-uns des fuyards, moins intimidés, après avoir apperçu leurs ennemis, ſ'arrêtoient tout court, ſe rallioient & ſe préparoient au combat. Il fit remarquer ce mouvement à Vendredi, qui comprit l'intention de ſon maître, ſe porta auſſitôt en avant, fit feu, & vit tomber un des ſauvages.

Dans cet intervale, Robinſon, muni d'un couteau, coupa les cordes de jonc dont les pieds & les mains du priſonnier étoient étroitement liés: lui ayant demandé en allemand & en anglois, qui il étoit, l'infortuné lui répondit en latin *chriſtianus, hiſpanus*, c'eſt-à-dire *chrétien* & *eſpagnol*. Son extrême foibleſſe ne lui permit pas d'en dire davantage. Heureuſement, Robinſon avoit eu la précaution, en cas qu'il reçut quelque bleſſure, de ſe pourvoir d'un flacon de vin! Il en fit prendre à l'eſpagnol, qui bientôt recouvra des forces. Alors Robinſon lui remit ſon ſabre & un de ſes piſtolets, afin qu'il pût aider à mettre fin au combat. Sur ces entre-

faites, Vendredi eut ordre de se hâter d'apporter les fusils pour les charger de nouveau.

A peine l'espagnol est-il armé du sabre & du pistolet, qu'il se jette comme un furieux sur ses bourreaux & en dépêcha deux, en un clin d'œil. Vendredi avec le sixième fusil, non encore déchargé, le secondoit, pendant que Robinson se hâtoit de charger les cinq autres. Les deux combattans trouvèrent d'abord de la résistance; ils furent ensuite éloignés l'un de l'autre, parceque l'espagnol en vint aux mains avec un sauvage plein de valeur, & que Vendredi d'un autre côté, après avoir lâché son unique coup de fusil, poursuivoit, le sabre à la main, une troupe entière de fuyards, dont quelques-uns tombèrent sous ses coups; d'autres se jetèrent à la mer, pour gagner leurs canots à la nage, & le reste s'enfuit, & se cacha dans les broussailles.

Mais l'espagnol étoit vivement pressé: il est vrai que, malgré sa foiblesse, il avoit d'abord attaqué le sauvage avec tant d'impétuosité, que celui-ci reçut bientôt deux coups de sabre à la tête: ces blessures irritèrent le sauvage à un tel point, qu'avec son pesant cimeterre de pierre, il serra l'espagnol de si-près, que celui-ci eut beaucoup à faire à parer les coups, & ne put enfin éviter que le furieux ne le saisît par le milieu du corps, ne le terrassât, ne lui arrachât le sabre des mains

&

& n'allât l'égorger, à l'inftant où Robinfon f'appercevant du péril, caffa, à tems, la tête du fauvage d'un coup de fufil.

L'efpagnol fut à peine relevé, qu'il f'empara d'un fufil chargé, & fe mit avec Vendredi, à la pourfuite des fauvages qui f'étoient enfuis dans les bois. Comme ils étoient en petit nombre, & la plûpart bleffés, Robinfon crut devoir refter fur le champ de bataille, pour obferver les mouvemens de ceux qui f'étoient retirés dans leurs canots. Bientôt fes deux camarades le rejoignirent, & lui annoncèrent qu'il ne reftoit plus d'ennemis dans le bois.

Tous deux vouloient auffitôt fe jeter dans un des canots que les fauvages avoient abandonnés, & pourfuivre ceux qui f'éloignoient à pleines voiles; mais Robinfon les arrêta. Mes amis! en voilà affez, leur dit-il; nous avons peut-être déjà plus verfé de fang que nous ne devions. Laiffons vivre ceux qui n'ont plus ni le deffein ni le pouvoir de nous nuire.

Mais fi nous les laiffons échapper, répliqua Vendredi, ils reviendront peut-être nous attaquer avec des forces plus confidérables.

Eh bien, lui répondit Robinfon, en lui frappant amicalement fur l'épaule & lui montrant l'efpagnol, notre armée n'eft-elle pas auffi d'un tiers plus forte qu'elle n'étoit ce

 matin?

matin? A présent, nous pourrons toujours nous mesurer avec une légion de ces chétifs ennemis, sur-tout si nous voulons les attendre derrière nos retranchemens.

CHARLOTTE.

Voilà encore un beau trait de la part de Robinson, d'avoir épargné la vie du reste de ces sauvages!

LE PERE.

C'étoit certainement très-bien agir. Il eut été trop cruel d'égorger, sans nécessité, un seul de ces malheureux, qui ne se doutoient pas qu'il pût y avoir du mal dans ce qu'ils faisoient, & qui au contraire étoient de bonne foi, dans l'erreur pitoyable, que c'étoit quelque chose de très-méritoire, que de tuer & de dévorer un grand nombre de leurs ennemis.

CHRETIEN.

Ils auroient pourtant dû savoir que cela n'étoit pas bien.

LE PERE.

Mon cher Ami, comment auroient-ils donc pu le savoir?

CHRETIEN.

Vraîment! le plus petit enfant sait que ce n'est pas bien de tuer & de manger quelqu'un.

LE PERE.

Et comment le ſait-il cet enfant? n'eſt-ce pas parcequ'on l'en a inſtruit de bonne heure?

CHRETIEN.

Oui!

LE PERE.

Et ſ'il n'eût point reçu d'inſtruction là-deſſus; ſi même ſon père, ſa mère & toutes les perſonnes à qui il doit de l'amour & du reſpect, lui euſſent toujours dit que c'eſt un acte très-louable de tuer ſon ennemi pour ſ'en repaître?

CHRETIEN.

Mais .... alors ....

LE PERE.

N'eſt-il pas vrai qu'alors un enfant ne ſ'aviſeroit guère de ſe douter du contraire? Il participeroit plûtot, dès qu'il ſeroit en âge, à la tuerie & au feſtin. C'étoit-là le cas où ſe trouvoient ces pauvres ſauvages. Remercions Dieu de ce qu'il ne nous a pas fait naître parmi eux, & de nous avoir donné des parens humains, qui nous ont inſtruits de bonne heure de la différence qu'il y a entre le bien & le mal, le juſte & l'injuſte.

Notre héros, ami des hommes, répandoit des larmes de compaſſion, en parcourant le champ de bataille, pour porter du ſecours à ceux

ceux qui respiroient encore; mais c'en étoit fait de la plûpart, & les autres expirèrent entre ses bras, pendant qu'il versoit du vin sur leurs blessures & s'efforçoit de les rassurer. Les sauvages perdirent vingt-&-un hommes; & l'armée victorieuse, bien loin d'en perdre, n'en eut pas même un seul de blessé, seulement l'espagnol, lorsqu'il fut renversé en eut une contusion.

MATTHIEU.

Mais, comment cet espagnol étoit-il tombé entre les mains des sauvages?

LE PERE.

C'est ce dont Robinson n'a pas encore eu le tems de s'informer: modérons donc notre curiosité jusqu'à demain.

TOUS.

Oh! faut-il en rester là!

VINGT-

VINGT-HUITIEME SOIRÉE.

MATTHIEU.

Eh bien ! l'eſpagnol ? mon Papa, quel hazard l'avoit conduit parmi les ſauvages ?

LE PERE.

Un peu de patience, & tu l'entendras. Il eſt ſurvenu quelques événemens, qu'il faut que je raconte d'abord.

JEAN.

Voilà qui me paroît bien ſurprenant !

LE PERE.

Robinſon, curieux de viſiter un des deux canots, que les ſauvages avoient abandonnés, s'en approcha, & à ſon grand étonnement, il y trouva un autre infortuné pieds & mains liés, comme l'avoit été l'eſpagnol ; il paroiſſoit plus mort que vif.

Robinſon ſe hâte de rompre ſes liens, & veut le relever ; mais il n'étoit en état, ni de ſe tenir de bout, ni de parler : il ne faiſoit que gémir, apparemment parcequ'il étoit dans la perſuaſion qu'on alloit le conduire à la tuerie.

Comme

Comme c'étoit, non un européen, mais un ſauvage, pour qu'on lui parlât dans ſa langue naturelle, Robinſon appela Vendredi, qui ſ'occupoit à entaſſer les morts. A peine celui-ci eut il jeté les yeux ſur le priſonnier, que Robinſon & l'eſpagnol virent commencer une ſcène, dont ils ne purent être les ſpectateurs ſans répandre des larmes. Vendredi, tout-à-coup, comme tranſporté hors de lui-même, vole au captif, l'embraſſe, le ſerre dans ſes bras, crie, rit, ſaute, danſe, pleure, ſe tord les mains, ſe frappe le viſage & la poitrine, crie de nouveau, agit, en un mot, comme un homme en délire. Il ſe paſſa bien du tems avant que Robinſon, par des demandes & des inſtances réitérées, pût lui arracher cette courte réponſe, *c'eſt mon père!*

Il eſt impoſſible de dépeindre toutes les démonſtrations d'amour & de tendreſſe filiale, que donna, dans cette occaſion, cet excellent jeune homme. Vingt fois il ſauta du canot à terre, & de terre dans le canot. Tantôt aſſis il ouvroit ſon gilet, & preſſoit contre ſon ſein la tête de ſon père pour le réchauffer: tantôt il lui frottoit les jointures des jambes & des bras, engourdis par l'effet des liens dont ils avoient été ſerrés: tantôt il l'embraſſoit de nouveau, & le couvroit de baiſers. Robinſon, à qui il reſtoit du vin dans le flacon, le lui remit, pour qu'il en

lavât

lavât les membres de ſon père, douloureuſement enflés : il ſe tint enſuite à l'écart, pour laiſſer Vendredi ſe livrer tout entier à ſa joie.

L'ayant rejoint, au bout d'un certain tems, il lui demande ſ'il n'avoit pas fait prendre quelque nourriture à ſon père? Le glouton, répondit-il, en ſe montrant lui-même, avoit déjà tout mangé. Robinſon lui donna ſon déjeûné, auquel il n'avoit point encore touché, & Vendredi le remit à ſon père. A peine celui-ci l'eut-il reçu, que le fils empreſſé, ſort du canot, & part avec une telle viteſſe, qu'avant que Robinſon eût achevé ces mots, *où vas-tu*, Vendredi étoit déjà hors de la portée de la vue.

Il ne tarda pas à reparoître, mais il ſ'avançoit avec moins de rapidité : quand il fut à portée, on vit qu'il tenoit d'un main une cruche pleine d'eau, & de l'autre de la nourriture. Il préſenta l'eau à ſon père, & la nourriture à ſon maître, pour remplacer le déjeûner que celui-ci avoit cédé. L'eau fraîche rétablit à vue d'œil, le vieillard que la ſoif alloit bientôt faire tomber en défaillance.

Alors Robinſon ſe tourna du côté de l'eſpagnol qui, dans ſon épuiſement, ſ'étoit étendu ſur l'herbe. Il lui fit auſſi ſervir par Vendredi quelques rafraîchiſſemens. L'eſpagnol, par ſes regards, tâchoit d'exprimer ſ

recon-

reconnoiſſance. Il eſſaya de ſe lever, mais il ne lui fut pas poſſible; les douleurs qu'il reſſentoit aux jointures des mains & des pieds, enflés par une ſuite de la force dont ils avoient été ſerrés par les liens, l'en empêchèrent. Vendredi eut ordre de ſ'aſſeoir à ſon côté, de lui baſſiner les bras & les jambes avec du vin, & d'en prendre le même ſoin qu'il avoit pris de ſon père.

C'étoit un ſpectacle touchant que celui qu'offroit ce tendre fils, qui, tout en ſoignant l'eſpagnol, tournoit à chaque inſtant, la tête du côté de ſon père, pour obſerver comment il ſe trouvoit. Dans un moment où le vieillard, pour mieux repoſer, ſ'étoit tout-à-fait couché, Vendredi inquiet vola à lui en ſilence; mais dès qu'il vit qu'il ne ſ'étoit couché que pour être plus commodément, il revint à l'inſtant continuer ſes ſoins à l'eſpagnol. Robinſon voulut enſuite eſſayer, ſi avec le ſecours de Vendredi, il ne pourroit pas tranſporter l'eſpagnol au canot: mais Vendredi, jeune & robuſte, ſ'en chargea ſeul, & le porta légèrement ſur ſon dos. Dès qu'on eut placé dans l'autre canot non-ſeulement le canon, les fuſils, mais encore toutes les armes des vaincus, Vendredi rentra promptement dans le premier; & quoique le vent eût commencé à fraîchir, & lui fût contraire, il avançoit tellement, à force de rames, que Robinſon,

en

en courant à pied, le long du rivage, ne put égaler la vîteffe du canot. Il n'étoit pas encore à moitié chemin, qu'il vit revenir Vendredi, qui paffa à côté de lui, pour aller prendre l'autre canot; & avant que Robinfon arrivât vers le premier où étoient les malades, Vendredi f'y trouva déjà avec le fecond. Telle étoit la rapidité avec laquelle il voguoit en ramant!

Ils étoient maintenant vis-à-vis de l'habitation. Robinfon fe hâta d'y aller chercher un brancard, pour faciliter le tranfport des deux malades, qui y furent portés l'un après l'autre par Robinfon & Vendredi. Quel tréfor pour Robinfon, qui ne foupiroit qu'après l'avantage d'augmenter fa fociété! Son cœur palpitoit de joie, à la penfée que déformais, il n'avoit plus à craindre d'être encore réduit à mener une vie folitaire. Sa fatisfaction eft inexprimable. Comme les malades paroiffoient n'avoir pas de befoin plus preffant que celui du repos, Robinfon fe hâta de faire chauffer du vin, pour baffiner leurs membres meurtris, tandis que Vendredi leur arrangeoit un gîte, & ils ne tardèrent pas à fe coucher.

Les deux hôtes préparèrent un bon fouper. Vendredi eut ordre d'aller au parc, & d'en rapporter un jeune lama; Robinfon fe chargea du refte. Il ne pouvoit, de tems en tems, f'empêcher de fourire, à la penfée

 qu'il

qu'il alloit, de plus en plus, reſſembler à un roi. L'île entière étoit ſon domaine; tous ſes ſujets lui devoient la vie, reconnoiſſoient ſa volonté pour leur loi ſuprême, & étoient tenus de s'expoſer pour lui, s'il le falloit, aux plus grands périls. Une circonſtance lui parut ici ſur-tout remarquable, c'eſt qu'il comptoit, dans ſes états, autant de ſectes de religion qu'il avoit de ſujets. Vendredi avoit adopté celle de ſon maître, c'étoit la *proteſtante*; les plus avancés d'entre vous, mes Enfans, connoiſſent la ſignification de ce mot; les plus jeunes prendront patience, jusqu'à ce que, leur eſprit plus formé, on puiſſe pareillement le leur expliquer. Vendredi donc étoit *proteſtant*, l'eſpagnol *catholique-romain*, & le père de Vendredi, *idolâtre*.

Que faire à cet égard, ſe demandoit Robinſon à lui-même? N'aurois-tu pas le droit de les obliger tous à embraſſer la croyance que tu eſtimes la meilleure? Il fut quelque tems à y réfléchir, parceque c'étoit un article auquel il n'avoit encore jamais penſé.

A cette queſtion, quelle réponſe croyez-vous, mes Enfans, que le bon ſens dût lui ſuggérer? Devoit-il forcer ſes ſujets à recevoir ſa religion particulière, ou ne le devoit-il pas?

TOUS.

TOUS.

Il ne les devoit contraindre en aucune façon.

LE PERE.

Pourquoi pas?

JEAN.

Parceque la croyance d'un homme, qui d'ailleurs se conduit bien, est indépendante d'autrui.

LE PERE.

Mais, si un maître voit clairement que son sujet est dans l'erreur, celui-là ne peut-il pas légitimement le forcer d'abandonner cette erreur?

HENRI.

A quoi cela aboutiroit-il? Quand on force un homme à croire, il n'en devient ni plus éclairé ni meilleur.

LE PERE.

Juste! car la violence ne peut le convaincre qu'il étoit auparavant dans l'erreur; & de quelle utilité peut être un aveu que ne dicte pas la persuasion? D'ailleurs comment un homme peut-il être certain que celui qu'il prétend forcer d'embrasser sa croyance est dans l'erreur? Ne se pourroit-il pas que ce fût lui-même qui errât?

HENRI.

Certainement, cela ſe pourroit.

LE PERE.

Comment?

HENRI.

Parceque tout homme eſt ſujet à ſe tromper.

LE PERE.

Parconſéquent, perſonne ne doit avoir la préſomption de donner ſes opinions pour des vérités inconteſtables.

Ainſi, mes chers Enfans, c'eſt à Dieu ſeul qu'il appartient d'être le juge infaillible de notre croyance: lui ſeul peut apprécier au juſte la vérité ou la fauſſeté de nos idées; il n'y a que lui qui connoiſſe préciſément quelle ſincérité ou quelle légèreté nous avons apporté dans la recherche de la vérité; il n'y a donc auſſi que lui qui puiſſe juger jusqu'à quel point nos erreurs peuvent nous être imputées.

Robinſon vit la choſe à-peu-près ſous le même point de vue. Loin de moi, ſ'écria-t-il, un zèle indiſcret, qui uſe de force pour amener les hommes à ſa croyance! Loin de moi l'aveugle fureur de perſécuter & de tourmenter nos frères, pour l'unique raiſon qu'ils ont le malheur de ſ'abuſer, ou aſſez de vertu pour ne vouloir point profeſſer

publiquement ce dont ils ne sont pas intérieurement convaincus! Dans mon île, cette iniquité, au moins, n'aura jamais lieu. Je ferai tout mon possible pour éclairer mes nouveaux concitoyens; mais si je ne suis pas assez heureux pour les convaincre, tant de leurs erreurs, que de la vérité de ma religion, ils ne croiront que ce qu'ils pourront croire, & ils en rendront compte, non à moi .... leur frère, qui peut errer .... mais à Dieu seul.

Il fut donc décidé que tous indistinctement jouiroient du libre exercice de leur religion, au cas que, préablement instruits, ils ne convinssent pas entr'eux sur l'article d'un seul & même culte religieux.

Vendredi étant de retour, on s'occupa des apprêts du souper. Célébrons, en ce jour, une double fête, dit Robinson: d'un côté nous avons arraché deux frères à la voracité de tigres à figure humaine, de l'autre tu as retrouvé ton père. Que tout ce que nous avons de meilleur soit servi aujourd'hui sur notre table.

Vendredi n'avoit pas besoin d'être excité à la joie: jamais son cœur n'en avoit éprouvé une pareille; il ne cessoit de la manifester par ses chants, ses sauts & ses rires, en exécutant avec autant de diligence que d'exactitude tout ce qu'il avoit à faire. Que la

gaîté, loin d'être un défaut est aimable, lorsqu'au lieu de nous diſtraire, elle nous encourage dans nos travaux!

Sur ces entrefaites, les deux nouveaux hôtes s'éveillèrent. Quoiqu'ils reſſentiſſent encore quelques douleurs, ils ſe trouvèrent néanmoins aſſez ſoulagés, pour être en état, avec le ſecours de Robinſon & de Vendredi, de ſe lever & de ſe mettre à table. Le vieillard américain parut auſſi frappé & étonné de tout ce qu'il voyoit, que ſon fils l'avoit été à la première vue des effets de l'induſtrie européenne.

Vendredi dut ſervir de trucheman, dans l'entretien qu'eut ſon maître avec le vieillard & l'eſpagnol.

FERDINAND.

Vendredi ſavoit-il l'eſpagnol?

LE PERE.

Non; mais l'eſpagnol, qui avoit déjà paſſé ſix mois parmi les ſauvages, parloit paſſablement la langue du pays de Vendredi; il pouvoit, par conſéquent, en être entendu. Voici la ſubſtance de ſon récit.

Notre vaiſſeau étoit deſtiné à faire la traite des nègres. Nous venions des côtes d'Afrique, où nous avions échangé toutes ſortes de marchandiſes d'Europe, contre de la poudre d'or, des dents d'éléphans & des

nègres. Nous avions embarqué une centaine de ces derniers que nous transportions à la Barbade pour y être vendus. Il nous en étoit déjà mort une vingtaine, parceque nous les avions trop entassés les uns sur les autres. Un vent violent qui dura plusieurs jours, nous écarta de notre route, & nous poussa vers les côtes du Brésil. Il se fit une voie d'eau à notre navire; nous n'osions reprendre le large, & nous rangions la côte du continent. Tout-à-coup nous fûmes assaillis par une autre tempête, qui souffloit de l'ouest; elle nous emporta loin des côtes, & nous échouâmes de nuit, sur des rochers peu éloignés d'une île. Nous tirâmes plusieurs coups de canon, & nous donnâmes tous les autres signaux de détresse, résolus de n'abandonner le navire qu'à la dernière extrémité. Nous ôtâmes les fers aux nègres, pour qu'ils pussent nous aider à pomper, le navire faisant eau de tous côtés. Mais à peine se virent-ils libres, que de concert, ils s'emparèrent des chaloupes, pour sauver, par ce moyen, leur vie & leur liberté.

Que pouvions-nous entreprendre? Il ne nous étoit pas possible de recourir à la force; nous n'étions que quinze contre quatre-vingt, & la plûpart d'entr'eux s'étoient encore emparés de nos armes. Mais comment rester sans chaloupe, dans un navire échoué?

n'eut-ce pas été nous expofer à une mort certaine? Nous eûmes recours aux remontrances & même aux prières; nous tâchâmes, par nos fupplications, d'engager ceux qui, peu auparavant, étoient nos efclaves, ou à demeurer avec nous, ou à nous emmener avec eux. Ici, je ne puis me difpenfer de faire l'éloge de l'humanité & de la générofité de ces nègres. Quoiqu'ils euffent reçu de notre part, le traitement le plus dur, ils furent émus de compaffion, & nous permirent de defcendre dans les chaloupes, mais à condition que nous y entrerions fans armes. Nous nous y précipitâmes défarmés; & les chaloupes fe trouvèrent fi furchargées, que nous nous attendions à tout moment d'être fubmergés.

Cependant nous fîmes nos efforts pour gagner l'île; mais le vent tourna fubitement, & nous pouffa en pleine mer, malgré le travail opiniâtre des rameurs. Alors notre perte ne nous parut plus douteufe: cependant, les chaloupes, quoique furchargées & agitées par les plus fortes vagues, furnageoient toujours heureufement; & contre toute attente, fans avoir perdu un feul homme, nous fûmes portés vers une île qui nous étoit abfolument inconnue, & où les habitans, fimples & humains, nous accueillirent avec la bienveillance la plus prévenante.

C'eft

C'eſt chez eux que nous avons tous vécu depuis lors, chacun du mieux qu'il a pu, mais toujours chétivement. Ces pauvres ſauvages ne vivent eux-mêmes que de leur pêche, & de quelques fruits que leur île produit naturellement. Ils partageoient volontiers avec nous leur peu de proviſions; ils nous enſeignèrent leur manière de pêcher, pour que nous puſſions pourvoir nous-mêmes, à une partie de notre ſubſiſtance. Les nègres ne ſ'y trouvèrent pas ſi déplacés que nous; non-ſeulement ils étoient accoutumés au même genre de vie, mais de plus, ils avoient recouvré leur liberté.

Il y a quelques jours que cette île fut envahie par un peuple voiſin. Tout le monde prit les armes, & nous aurions cru manquer au devoir le plus ſacré, ſi nous n'euſſions pas ſecondé des hôtes ſi bienfaiſans. J'ai combattu à côté de ce brave vieillard, qui, comme un lion irrité, ſe jetoit dans le plus fort de la mêlée. Je l'ai vu entouré, j'ai voulu le dégager, & j'ai eu le malheur d'être fait priſonnier avec lui.

Dans cette affreuſe captivité, nous avons paſſé deux jours & deux nuits, pieds & poings liés, ſans recevoir de nourriture; on nous jetoit avec dédain, comme aux plus vils des animaux, des poiſſons corrompus, que la mer avoit laiſſés ſur le rivage.

Ce matin, à la pointe du jour, nous avons été traînés dans les canots, pour être conduits dans le lieu où, selon l'usage de ces barbares, nous devions leur servir de pâture. La Providence vous a amenés à notre secours, hommes généreux ; vous nous avez délivrés ; nous avons ainsi plus reçu de vous, que nous ne serons jamais en état de vous rendre.

Ici l'espagnol se tut : pénétré de reconnoissance, il versa un torrent de larmes. Robinson, de son côté, fut ravi d'apprendre que les conjectures qu'il avoit faites ci-devant, étoient pleinement confirmées ; & Vendredi admira, avec lui, la sagesse & la bonté de la Providence.

A la question, à qui avoit appartenu la cargaison du navire, l'espagnol répondit que l'armement en avoit été fait par deux négocians de Cadix, que l'un d'eux avoit donné l'ordre d'acheter des nègres, mais que l'autre, ayant ce trafic en horreur, avoit demandé, en retour de ses marchandises, de la poudre d'or.

Là-dessus, Robinson prit l'espagnol par la main, le conduisit dans sa grotte, puis au magazin, & lui fit voir que les effets les plus précieux du navire naufragé s'y trouvoient rassemblés. Vendredi se chargea de lui en raconter l'histoire ; &

l'espagnol,

l'espagnol, saisi de surprise, put à peine proferer un mot.

Robinson s'informa encore du propriétaire des diamans, & des habits d'officiers. Il apprit que les uns & les autres faisoient partie de la succession d'un officier anglois, qui, après avoir résidé long-tems dans les grandes Indes, retournoit en Angleterre; mais qu'étant tombé malade en route, il avoit demandé à être mis à terre, sur la côte d'Afrique; qu'il y étoit décédé, & que le vaisseau espagnol transportoit cette succession à la Barbade, d'où elle devoit ensuite être envoyée en Angleterre.

Robinson lui présenta encore tous les papiers qu'il avoit retirés du vaisseau: l'espagnol y trouva le nom du négociant, à qui appartenoit la poudre d'or, de même que celui de la veuve de l'officier défunt, à laquelle les diamans & les habits devoient être remis. Dès ce moment, Robinson regarda la poudre d'or, les diamans & les papiers, comme un dépôt sacré qui lui étoit confié.

La nuit approchoit, les fatigues & les dangers de cette journée avoient tellement épuisé tous les convives, que chacun avoit besoin de se retirer, de meilleure heure qu'à l'ordi-

l'ordinaire, pour réparer ses forces, par les bienfaits du sommeil. Ils firent donc, ce que nous allons aussi faire, dès que nous aurons remercié Dieu, de nous avoir fait jouir, encore aujourd'hui, d'une tranquillité & d'un bonheur non interrompus.



VINGT-

VINGT-NEUVIEME SOIRÉE.

LE PERE.

Le lendemain Robinſon raſſembla toutes les forces de ſon empire, pour ſ'acquitter d'un ſoin qui exigeoit cette réunion, & qui ne pouvoit être différé.

HENRI.

Il étoit à craindre que les exhalaiſons des cadavres des ennemis, reſtés ſur le champ de bataille, n'occaſionnaſſent une contagion dangereuſe. Ils ſe pourvurent donc chacun d'une hache, & ſe rendirent ſur ce théâtre d'horreur.

FERDINAND.

Avec des haches!..

LE PERE.

Oui ; ce n'étoit pas pour creuſer des foſſés ; ſ'ils euſſent eu ce deſſein, ils ſe ſeroient munis de pelles, de bêches, & de pioches ; mais ils ſe propoſoient de couper du bois, & de dreſſer un bucher, pour réduire tous ces cadavres en cendres.

JEAN.

C'étoit l'ufage des romains.

LE PERE.

Et celui d'autres peuples de l'antiquité. Robinfon ne vouloit point imiter fes compatriotes, qui avoient alors l'imprudence de faire enterrer leurs morts au milieu des villes, & même dans les églifes, où les vivans refpiroient, en conféquence, les maladies & la mort.

MATTHIEU.

Eh! c'eft ce qu'ils font encore aujourd'hui.

LE PERE.

Oui, malheureufement! Que cet exemple vous faffe fentir combien il eft difficile aux hommes d'abolir d'anciens ufages, quoique reconnus pernicieux. C'eft la raifon pourquoi je vous confeille d'acquérir, de bonne heure, par votre application, la fageffe & la vertu. A-t-on une fois adopté des erreurs & des vices? s'eft-on malheureufement familiarifé avec eux? Qu'il eft difficile de s'en défaire, lors même qu'on ne s'aveugle plus fur leurs dangers!

Tout le monde fait aujourd'hui que les exhalaifons des corps morts, font un poifon pour les vivans: mais difcontinue-t-on de les inhumer dans des cimetières, placés au

milieu des villes? de les dépofer même dans les caveaux des églifes, où on ne les recouvre pas feulement de terre? Il s'écoulera encore peut-être plus d'un fiècle, avant qu'on s'avife de penfer férieufement à l'abolition d'un ufage auffi pernicieux.

HENRI.

Que n'ai-je l'autorité! j'y mettrois bon ordre!

LE PERE.

Voilà, mon cher Ami, un des principaux motifs qui doivent vous engager, tous tant que vous êtes, à acquérir toutes les bonnes qualités & tout le mérite poffibles. *Alors, diftingués par vos concitoyens, ils vous accorderont leur confiance, & vous confèreront des dignités, qui vous autoriferont à réformer les abus nuifibles, & à introduire des ufages falutaires.* Le Ciel paroît avoir deftiné chacun de vous à être un jour du nombre de ceux à qui l'on confie le pouvoir de faire le bonheur de leurs concitoyens: tout ce qui eft requis pour parvenir à cette élévation, fa bonté prévoyante vous l'a departi. Elle vous a fait naître de parens éclairés & vertueux, qui jouiffent de la confiance & de l'amour du public; elle vous a doués des plus heureufes difpofitions de corps & d'efprit, qui n'ont point encore été corrompues: le dirai-

je? elle vous procure une éducation que peu d'hommes, jusqu'à présent, peuvent se féliciter d'avoir reçue. Il seroit honteux que quelqu'un de vous ne répondît pas à la bonté du Ciel, qui a tout fait pour vous mettre en état de devenir des hommes supérieurs & capables des plus grandes choses. Votre conduite ne m'inspire aucun doute là-dessus. Si, comme je l'espère, vous remplissez votre glorieuse destinée, si vous parvenez un jour au rang de ces hommes puissans, qui influent sur le bonheur de tant de milliers d'autres, de grace! employez l'autorité qui vous sera confiée à diminuer le mal, & à faire fleurir le bien parmi vos semblables; répandez autour de vous la prospérité, la joie & le bonheur. Alors souvenez-vous aussi de ce qui a donné lieu aujourd'hui, à cette exhortation paternelle, & engagez, s'il est possible, vos concitoyens à enterrer leurs morts dans des lieux d'où les exhalaisons cadavéreuses ne puissent nuire aux vivans. *)

NICOLAS.

---

*) Peu de semaines après la première édition de cet ouvrage, l'Auteur eut la satisfaction inattendue, d'apprendre que cet endroit de son livre avoit produit un effet assez remarquable. Un ami respectable des hommes & de la jeunesse, attaqué de consomption, se faisoit lire cet ouvrage, quelques jours avant sa mort; quand on eut lu l'endroit ci-dessus, il en fut si frappé, qu'il pria ses proches de l'inhumer hors de la ville, lorsqu'il seroit décédé, tant il étoit entré dans les vues

NICOLAS.

Attendez! laiſſez-moi faire! Quand j'irai en ville, j'en parlerai à mon grand-père, & à mes oncles; ils feront bien enſorte que cela ſoit!

LE PERE.

Fais cela, mon Ami!... Robinſon & ſes camarades, après avoir brûlé les cadavres, revinrent à l'habitation. Dans ces entrefaites, Vendredi inſtruiſit ſon père de l'horreur qu'ont les nations civiliſées pour la chair humaine, ce qui parut fort étrange au vieillard. Mais Vendredi lui ayant répété tout ce qu'il avoit lui-même appris là-deſſus de ſon maître, parvint à le dégoûter de cet uſage barbare. Puisque le fils ſe nommoit *Vendredi*, Robinſon, donna au Père le nom de *Jeudi*, & c'eſt ainſi que nous l'appellerons à l'avenir.

Robinſon les convoqua tous à un conſeil, où Vendredi ſervit encore de trucheman; & celui-là, comme chef, ouvrit la ſéance en peu de mots par le diſcours ſuivant.

Mes chers Amis! Tous ceux qui compoſent cette aſſemblée ſe voient maintenant

R en

de l'Auteur. L'accompliſſement de ce vœu rencontra de grandes difficultés, dans le préjugé univerſel; mais la volonté du défunt prévalut chez ſes dignes parens, ſur le jugement peu ſenſé de la multitude. On effectua ce que le défunt avoit déſiré.

en possession de ce qui peut contribuer à leur faire mener une vie paisible & commode. Cependant j'éprouve que dans la jouissance de ces biens, mon cœur ne sera jamais satisfait, tant que je saurai qu'il y a des hommes, qui, ayant plus de droit que moi à ces avantages, languissent néanmoins dans des privations de toute espèce. C'est de vos compatriotes, cher Ami, cher *européen*, c'est des espagnols, restés parmi les sauvages que je veux parler. Je souhaiterois donc que chacun de vous m'ouvrît son avis, sur les moyens les plus convenables de faire partager notre sort à ces infortunés.

Il se tut, & chacun opina à son tour. L'espagnol offrit d'abord, d'aller seul les chercher, en s'embarquant dans un des canots pris sur l'ennemi. Jeudi déclara qu'il étoit prêt à faire cette même expédition. Vendredi de son côté fut d'avis que son père, vu son âge, restât dans l'île, & que lui, à qui cette commission convenoit davantage, accompagnât l'espagnol. Il s'éleva entre le père & le fils une généreuse contestation à qui exposeroit plutôt ses jours. Robinson fut obligé de s'interposer, pour donner une décision, à laquelle ils dûrent se soumettre sans réclamer. Il prononça donc que Jeudi & l'espagnol feroient l'expédition, & que Vendredi resteroit avec lui.

CHARLES.

CHARLES.

Mais pourquoi n'envoyoit-il pas plutôt Vendredi que ce bon vieillard?

LE PERE.

La tendre & vive amitié ne lui permit pas d'expofer Vendredi à un péril qu'il ne partageroit point avec lui: d'ailleurs le père connoiffoit mieux la mer & la navigation que le fils. Pour l'efpagnol, il étoit néceffaire qu'il fît le voyage, parceque fans lui fes compatriotes ne fe rendroient peut-être pas à l'invitation de Robinfon.

Il fut donc arrêté que l'un & l'autre, de compagnie, partiroient inceffamment après que l'on auroit labouré & enfemencé un champ, au moins dix fois plus étendu que celui qu'on cultivoit précédemment, parceque l'accroiffement de la colonie, entraînoit néceffairement une plus grande confommation journalière de vivres.

Chacun devint laboureur, pour quelques femaines; & comme ils travailloient tous de bon cœur, l'ouvrage fut tout à-la-fois très-bien & très-promptement exécuté; au bout de quinze jours, on fe vit en état de tout difpofer pour le voyage projeté.

Mais avant le départ, l'efpagnol donna une preuve, non-feulement de fon honnêteté & de fa reconnoiffance envers Robinfon, mais

encore de sa prévoyance & de sa circonspection. Il exposa que les autres espagnols, n'étant comme lui, que de simples matelots, & par conséquent, des gens sans éducation, il ne les connoissoit pas assez particulièrement pour oser répondre de leur caractère: qu'en conséquence il étoit d'avis que Robinson, comme Seigneur de l'île, dressât un contrat, où seroient exprimées les conditions auxquelles il les recevroit, & qu'aucun ne fût admis, sans avoir préalablement accepté ces conditions.

Robinson, charmé de cette preuve de fidélité de son nouveau sujet, suivit le conseil qu'il venoit de lui donner. Le contrat, qu'il dressa en conséquence, étoit conçu en ces termes:

Quiconque voudra résider dans l'île de Robinson, pour y jouir des commodités de la vie, auxquelles on l'invite à participer, doit s'obliger:

1) A se conformer en tout à la volonté du Seigneur légitime de cette île, c'est-à-dire, à se soumettre, de bon gré, à toutes les loix & à tous les règlemens que le dit Seigneur jugera convenables au bien de l'état.

2) A être actif, sobre, vertueux, attendu qu'aucun homme oisif, crapuleux, livré au vice, ne sera toléré dans cette île.

3)

3) A s'abstenir de toute querelle: & en cas d'offense reçue, à ne se point ériger en juge dans sa propre cause, mais à porter sa plainte devant le Seigneur de l'île, ou devant celui à qui on aura délégüé l'office de Juge.

4) A se prêter, sans murmure, à tous les travaux qu'exigera le bien de la société, & quand le cas le requerra, à seconder aux dépens de son sang & de sa vie, le Seigneur de l'île.

5) Si un réfractaire osoit s'élever contre quelqu'une de ces loix équitables, tous les autres membres de la société, seront tenus de se réunir contre lui, soit pour le contraindre à rentrer dans le devoir, soit pour l'exclure de l'île à perpétuité.

Chacun est exhorté à réfléchir mûrement sur ces articles, & à ne les signer, ce qui équivaudra à une promesse par serment, qu'après s'être bien décidé d'en observer fidèlement toutes les conditions.

Etoit signé *Robinson.*

Il fut arrêté que l'espagnol traduiroit ce contrat en sa langue naturelle, & qu'il prendroit avec lui plume & encre, pour le faire signer à ses compatriotes, avant que de les embarquer.

On choisit ensuite le meilleur des deux canots pris sur l'ennemi, & on se prépara au départ.

CONRAD.

Mais, y avoit-il dans un ſeul canot aſſez de place pour tous les eſpagnols?

LE PERE.

Non! on n'avoit beſoin de ce canot que pour la traverſée: pour le retour on devoit ſe ſervir des chaloupes qui avoient appartenu au vaiſſeau échoué, lesquelles, à ce qu'aſſuroit l'eſpagnol, ſe trouvoient encore en très-bon état.

Les proviſions faites, le vent ſe trouva favorable, & nos deux députés mirent à la voile, après de tendres adieux à Robinſon & à Vendredi. Cette ſéparation affecta celui-ci, ſi douloureuſement, que dès la veille, ſa triſteſſe lui fit déjà répandre des larmes, durant des heures entières, & lui ôta le goût pour tout aliment. Au moment du départ de ſon père, il devint inconſolable. A chaque inſtant il l'embraſſoit & l'arroſoit de ſes larmes. Ce ne fut qu'avec des efforts, que le vieillard put lui échapper pour entrer dans le canot; & lorsqu'on eut démaré, Vendredi ſe jeta à la mer, gagna à la nage un côté de l'esquif, pour embraſſer encore une fois ſon père, & lui dire un dernier adieu, qui fut comme étouffé par ſes ſanglots. De retour au rivage, il ſ'aſſit ſur une hauteur, d'où en ſoupirant & fondant en larmes, il fixa les yeux

yeux fur le canot qui cingloit, jusqu'à ce qu'il l'eut entièrement perdu de vue.

Robinfon, pour le diftraire, paffa avec lui la plus grande partie du refte de la journée, à chaffer & à parcourir les montagnes. Ils ne f'étoient pas encore fort avancés, que le barbet qui les accompagnoit f'arrêta au pied d'un rocher, tout couvert de buiffons, où il ne ceffoit d'aboyer. On f'en approcha, & l'on découvrit une ouverture au rocher, où l'on ne pouvoit entrer qu'en rampant.

Robinfon qui aimoit à examiner tout ce qui attiroit fon attention, dit à Vendredi d'effayer f'il pourroit paffer par cette ouverture, & celui-ci l'effaya. A peine y eut-il avancé la tête qu'il la retira en pouffant un cri épouvantable, & qu'il f'enfuit à toutes jambes, hors de lui-même, & fourd à la voix de Robinfon qui le rappeloit. Celui-ci le joignit, & lui demanda, d'un air de furprife, pourquoi il f'étoit enfui. Ah! lui répondit-il, pouvant à peine parler, ah! fauvons-nous, mon cher Maître; fauvons-nous au plus vîte. Dans cette caverne eft un monftre affreux! fes yeux font d'un enflammé! Sa gueule eft d'une largeur, qu'il pourroit nous avaler, en vie, tous les deux à-la-fois!

Voilà effectivement une gueule bien monftrueufe, répondit Robinfon; je ferois fort curieux de la voir.

Ah ! s'écria Vendredi, en tombant à genoux. Pour l'amour de Dieu n'en fais rien ! ce monstre te dévoreroit infailliblement, & le pauvre Vendredi n'auroit plus de maître. T'a-t-il donc dévoré, répliqua Robinson en souriant? Comme Vendredi craignoit ici de répondre, son maître l'envoya à l'habitation, pour qu'il se hâtât d'apporter la lanterne. En attendant il retourna près de l'ouverture, où il fit sentinelle, armé d'un fusil.

Robinson disoit en lui-même, que pourroit donc avoir vu Vendredi de si effrayant? Une bête féroce? un lion? un tigre? une panthère? ou quelque animal semblable? En ce cas, il feroit, sans doute, téméraire de ma part, d'entrer dans cette caverne. Mais s'il se trouvoit dans cette île de tels animaux, je le saurois depuis long-tems; dailleurs,... si c'en étoit un .... Vendredi n'eut pas échappé à ses griffes. Non, non! ce n'est rien de pareil; sa poltronerie l'a encore déçu, en lui fesant voir ce qui n'est point: sachons donc ce que c'est, ne fut-ce que pour guérir ce bon jeune homme de sa facilité puérile à s'effrayer.

Dans ces entrefaites, arrive Vendredi, avec sa lanterne allumée. Les larmes aux yeux, il tâcha encore de détourner son maître du dessein de s'exposer à un danger si évident,

selon

selon lui, & où il périroit infailliblement. Robinson ne connoissoit plus la crainte, dès qu'il avoit mûrement réfléchi sur une démarche; il étoit alors inébranlable. Il exhorta donc Vendredi à prendre courage; tenant la lanterne d'une main, & un pistolet de l'autre, il marcha à l'antre avec intrépidité.

A peine eut-il la tête dans l'ouverture, qu'il apperçut, à la foible lueur de la lanterne, un objet qui le fit effectivement frissonner. Mais il n'en prit pas pour cela la fuite: il avança davantage sa lanterne pour mieux découvrir le monstre inconnu; il vit alors distinctement... un lama qui succomboit de vieillesse. Après avoir jeté les yeux de tous côtés, & reconnu qu'il n'y avoit d'autre animal que ce lama peu formidable, il acheva de se traîner dans la caverne, & invita Vendredi à le suivre.

Celui-ci étoit tout tremblant; il ne put néanmoins se résoudre à abandonner son maître; il fit un noble effort, pour surmonter sa crainte, & eut enfin le courage de ramper après lui dans l'antre. Bientôt il vit avec surprise, combien sa frayeur l'avoit abusé sur la grandeur des yeux & de la gueule de l'animal.

Comme il entroit, Robinson lui dit en plaisantant, eh bien! Vendredi, tu vois ce que la peur est capable de nous faire accroire.

A préſent, où ſont ces grands yeux étincelans? où eſt cette gueule monſtrueuſe que tu as cru voir?

VENDREDI.

Cependant il me ſembloit que je les voyois réellement: j'en aurois juré.

ROBINSON.

Que cela t'ait paru ainſi, c'eſt ce dont je ne doute point; mais tu devois ſavoir que la peur eſt trompeuſe, que par ſes preſtiges, elle nous fait voir mille choſes qui n'exiſtèrent jamais. Ecoute, Vendredi, perſuade-toi bien que c'eſt-là l'origine de tous les contes de *revenans*, & de je ne ſais quelles autres chimères. Les auteurs de ces abſurdités étoient des vieilles peureuſes, ou des hommes timides qui leur reſſembloient; ils s'imaginoient, comme toi, avoir vu ce qu'ils n'avoient point vu; & comme tu viens de le faire, ils juroient avoir vu ce qu'ils n'avoient point vu. Sois enfin un homme, Vendredi; à l'avenir regardes-y toujours deux fois: & bannis de ton cœur cette puſillanimité qu'on ne pardonne preſque plus à une femmelette. Vendredi promit de faire ſon poſſible.

Sur ces entrefaites le vieux lama étoit décédé. Robinſon & Vendredi le pouſſèrent hors de l'ouverture dans le deſſein de l'enterrer bientôt. Ils examinèrent enſuite, plus

plus attentivement le lieu où ils étoient; ils trouvèrent que c'étoit une grotte très-spacieuse & très-agréable, dont ils pourroient à l'avenir tirer un parti fort avantageux. Elle paroissoit comme taillée à dessein: elle étoit fraîche sans la moindre humidité: & les parois qui sembloient être de cristal, réfléchissoient la lumière de toutes parts aussi vivement que si c'eût été une salle tapissée de glaces.

Robinson résolut aussitôt d'en faire une retraite agréable, où il jouiroit de la fraîcheur, durant les heures d'un soleil trop ardent, & d'y serrer les provisions qui ne pouvoient, sans s'altérer, soutenir les grandes chaleurs. Heureusement elle n'étoit qu'à un quart de lieue de l'habitation, où Vendredi se fut bientôt rendu, & en apporta des outils, avec lesquels l'un & l'autre se mirent à agrandir l'entrée! Ils se proposoient d'y faire une porte, & ce travail les occupera agréablement durant l'absence des deux députés.

TRENTIEME SOIRÉE.

NICOLAS.

Maintenant, toutes les fois què notre Père se dispose à raconter, j'éprouve une crainte!

LE PERE.

Qu'appréhendes-tu donc mon Ami?

NICOLAS.

Que l'histoire ne finisse.

THEOPHILE.

Si j'étois notre Père, je la ferois tant durer qu'elle ne finiroit point!

LE PERE.

Mes Enfans, tous nos plaisirs ont ici-bas un terme; celui-ci doit aussi finir, & vous ferez bien de vous préparer d'avance, à voir le dénoûment des aventures de Robinson. Cependant il se forme encore un orage comme vous l'allez voir, je ne puis vous répondre de ses suites. Soyez sur vos gardes.

Huit jours s'étoient déjà écoulés, & les députés ne reparoissoient point. On commen-

mençoit à être inquiet fur leur compte. Vendredi couroit, vingt-fois par jour, fur la colline ou au rivage, & fe fatiguoit inutilement la vue en cherchant à les découvrir. Un jour que Robinfon étoit occupé dans l'habitation, Vendredi vint à toutes jambes, chantant, fautant, & criant comme un perdu, du plus loin qu'il apperçût fon maître, ... *ils viennent! .... ils viennent.*

A cette agréable nouvelle Robinfon prend fes lunettes d'approche, & fe hâte de monter fur la colline. A l'œil nud, il apperçut en effet, dans l'éloignement, une chaloupe qui cingloit vers fon île; mais après f'être fervi de la lunette, mécontent, il dit à Vendredi, en fecouant la tête, je doute que ce foit-là ce que nous attendons. Vendredi pâlit.

Robinfon fixa une feconde fois l'objet, & fon doute fe changea en inquiétude: enfin convaincu que ce n'étoient point les députés, il fit part de fes alarmes à Vendredi déjà troublé. Mon Ami, lui dit-il, ce ne font ni les efpagnols ni ton père; c'eft une chaloupe angloife, conduite par des anglois. Vendredi fut faifi d'un tremblement univerfel. Suis-moi, lui dit Robinfon, en f'acheminant vers une hauteur, d'où l'on pouvoit mieux découvrir la côte feptentrionale.

A peine y furent-ils arrivés, à peine eurent-ils porté leurs regards fur la mer,

qu'ils reftèrent interdits & comme pétrifiés. Ils apperçurent, à la diftance d'environ deux lieues, un gros vaiffeau anglois qui étoit à l'ancre.

La furprife, la crainte & la joie s'emparèrent, tour-à-tour, de l'ame de Robinfon: la joie, à la vue d'un bâtiment qui lui procureroit peut-être fa délivrance; la furprife & la crainte, dans l'incompréhenfibilité du motif qui avoit amené un navire fur ces côtes. Il ne pouvoit y avoir été jeté par une tempête; depuis quelques femaines le calme avoit toujours règné. La deftination du vaiffeau ne pouvoit non plus l'y avoir conduit: qu'eft-ce qui auroit pu engager le capitaine à faire voile vers des parages où les anglois n'avoient point d'établiffement, & où ils ne fefoient aucun commerce? Il étoit donc bien à craindre que ce ne fuffent des pirates.

FREDERIC.

Quelles gens font-ça?

LE PERE.

Il fe trouve, de côté & d'autre, des hommes qui ont été fi peu inftruits dans leur jeuneffe, qu'ils ignorent même que le vol foit un crime. Ces malheureux ne fe font aucun fcrupule d'enlever, foit par fubtilité foit par la violence, le bien d'autrui pour fe l'approprier.

Si

Si c'eſt ſur terre, on les appelle, *voleurs, brigands:* ſi c'eſt ſur mer, on les nomme *pirates, écumeurs de mer, forbans.*

CHRETIEN.

Mais c'étoient des anglois!

LE PERE.

Ils en avoient l'air, à la vérité, mais ce pouvoient être auſſi des ſcélérats, des écumeurs de mer, qui après ſ'être emparés d'un vaiſſeau anglois, ſ'étoient revêtus des habits particuliers à cette nation. D'ailleurs, de tout tems l'Angleterre n'a pas moins été peuplée de voleurs de toute eſpèce qu'aucun autre pays. Dans les premières années de ſon ſéjour ſolitaire dans l'île, où il étoit privé de tout ſecours, Robinſon ſe fût eſtimé heureux de tomber entre les mains des pirates, d'être emmené comme eſclave, & de rentrer, par ce moyen, dans la ſociété des hommes; mais aujourd'hui que ſa ſituation eſt beaucoup plus douce, il frémit à l'idée du danger d'être enlevé par des forbans. Il fit part de ſes craintes à Vendredi, & ils ſe retirèrent pour obſerver de loin ceux qui ſ'approchoient dans la chaloupe, & tâcher de découvrir leur deſſein.

Robinſon & Vendredi ſe poſtèrent ſur une hauteur couverte d'arbres & de brouſſailles, d'où, ſans être apperçus, ils pouvoient avoir

avoir l'œil sur tout ce qui pourroit se passer. Ils virent la chaloupe, où il y avoit onze hommes, amarer à un endroit où le rivage étoit uni, & environ à un quart de lieue de celui où ils se trouvoient. Ces étrangers prirent terre, huit d'entr'eux étoient armés, & les trois autres étoient garrottés : on les délia dès qu'ils furent sur le rivage. A la déplorable contenance de l'un de ceux-ci, on pouvoit juger qu'il imploroit la compassion de ceux qui étoient armés ; il se jeta à leurs pieds, dans la posture d'un suppliant. Les deux autres levoient, de tems en tems, les mains au ciel, comme pour lui demander du secours & leur délivrance.

Robinson ému & troublé à ce spectacle ne savoit qu'en penser. Vendredi de son côté s'approcha de son maître d'un air de triomphe, & lui dit : Eh bien...... tes compatriotes mangent aussi leurs prisonniers ! Va, lui répondit Robinson, avec un peu d'humeur, ils n'en feront rien ! & il continua de les observer avec sa lunette d'approche.

Ce ne fut pas sans frémir qu'il vit quelques-uns de ceux qui étoient armés, lever à plusieurs reprises, le sabre sur la tête de celui qui étoit à genoux devant eux. Enfin il remarqua que les prisonniers restoient seuls, tandis que les autres se dispersoient dans le bois.

Tous

Tous les trois, l'ame agitée, & pleins de déſeſpoir, ſ'aſſirent à la place où ils ſe trouvoient.

Ce ſpectacle rappela à Robinſon le ſouvenir de ſa déplorable ſituation, le jour qu'il fut jeté ſur cette île, & lui fit prendre la réſolution de tout risquer pour ſécourir ces infortunés, au cas qu'ils le méritaſſent. En conſéquence il envoya Vendredi chercher autant de fuſils, de piſtolets, de ſabres, & de munitions qu'il pourroit en apporter.

CHARLOTTE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que *munitions?*

LE PERE.

De la poudre à canon & des balles.... Robinſon crut devoir reſter pour continuer d'examiner ce qui ſe paſſeroit. Vendredi ayant exécuté ſa commiſſion, & toutes les armes à feu ſe trouvant chargées, ils remarquèrent avec ſatisfaction que les matelots diſperſés ſe couchoient à l'ombre, de côté & d'autre, pour ſe livrer au ſommeil, durant la chaleur brûlante des environs de midi. Robinſon, après avoir attendu plus d'un quart d'heure, ſ'avança avec confiance, vers les trois infortunés, qui étoient encore aſſis au même endroit, & qui lui tournoient tous le dos. Lorsque Robinſon, en ſ'approchant, leur

eut crié subitement, *qui êtes-vous?* ils furent, pour ainsi dire, comme comprimés & frappés d'un coup de foudre.

Ils se levèrent *en sursaut*, dirai-je, & paroissoient vouloit prendre la fuite. Robinson leur dit en anglois de ne rien craindre, qu'il venoit à leur secours. Vous êtes donc envoyé du Ciel, dit l'un d'eux, en ôtant respectueusement son chapeau, & en le regardant avec la plus grande surprise. Tout secours vient du Ciel! reprit Robinson; mais dépêchez, dites-moi en quoi consiste votre détresse, & comment je puis vous en tirer. Je suis le capitaine du navire, répondit l'un, puis, montrant ses compagnons, celui-ci étoit mon pilote, & Monsieur est un voyageur. Mes matelots se sont révoltés pour s'emparer du vaisseau; leur dessein étoit d'abord de nous donner la mort à moi & à mes deux compagnons que voilà, qui blâmoient leur conduite; ils se sont enfin laissé fléchir & nous ont fait grace de la vie; mais cette grace est presque plus terrible que la mort. Ils nous relèguent dans cette île déserte, où manquant de tout, nous sommes condamnés à périr de misère.

A deux conditions, reprit Robinson, je n'épargnerai ni mon sang, ni ma vie, pour vous tirer de cette extrémité.

Quelles

Quelles ſont-elles, homme généreux, demanda le capitaine?

Les voici. Tant que vous ſéjournerez dans cette île vous vous conformerez en tout à ma volonté; & ſi je réuſſis à vous remettre en poſſeſſion de votre vaiſſeau, vous nous conduirez en Angleterre, moi & mon compagnon..... Nous, le navire, tout ce qu'il contient, ſera abſolument à vos ordres.

Très-bien, dit Robinſon. Je vous remets à chacun un fuſil, & une épée, à condition que vous n'en ferez uſage que lorsque je le jugerai à propos. Vos aſſaſſins dorment, dans ce moment, éloignés les uns des autres: allons, tâchons de les réduire ſans répandre du ſang.

Ils partirent, Vendredi prit avec lui les liens, qu'on avoit ôtés aux trois priſonniers. Le premier matelot dont ils s'approchèrent étoit étendu la face contre terre, & dormoit ſi profondément qu'on le ſaiſit par les mains & par les pieds, & qu'on lui mit un mouchoir à la bouche, avant qu'il fût bien éveillé. On lui lia les mains ſur le dos, & on lui ordonna de reſter couché ſur la même place, ſans bouger, ni pouſſer le moindre cri, ſous peine d'avoir, ſur le champ, la cervelle brûlée. On lui fit tourner la tête du côté de la mer, afin qu'il ne pût obſerver ce qui alloit ſe paſſer avec ſes camarades.

Le fecond eut le même fort; il fut garrotté, tourné, & menacé, de la même manière que le premier. La fortune, ou pour mieux dire la Providence fe montra, en cette occafion, la protectrice de l'innocence & la vengereffe du crime. Six étoient déjà garrottés, mais les deux derniers f'éveillèrent en furfaut, fe levèrent, & prirent les armes. Miférables! leur cria Robinfon; voyez vos compagnons, reconnoiffez notre fupériorité, mettez bas les armes, à l'inftant même; le moindre délai vous coûtera la vie.

Ils jetèrent leurs armes, & à leur tour, ils tombèrent à genoux pour demander grace à leur capitaine. On leur lia les mains, comme à leurs camarades, on les conduifit tous à la grotte, nouvellement découverte, pour y être enfermés; on leur fignifia que la fentinelle qui alloit les garder, cafferoit la tête au premier d'entr'eux qui effayeroit d'enfoncer la porte. On avoit eu la précaution de leur ôter tous leurs couteaux.

Robinfon & Vendredi fe rendirent enfuite à la chaloupe avec leurs nouveaux alliés; ils la mirent a fec à laide de quelques leviers, & firent une ouverture à fon fond, pour la mettre hors de fervice, avant d'être racommodée.

FERDINAND.

Pourquoi cela?

LE PERE.

Ils prévoyoient que la première chaloupe ne rejoignant point le navire, l'équipage en enverroit une feconde; ils vouloient donc ôter à celle-ci la facilité d'emmener la première.

Ce qu'ils prévoyoient ne manqua point d'arriver. Sur les trois heures après-midi, on tira à bord du vaiffeau, un coup de canon, pour rappeler les matelots qui étoient à terre, perfonne n'obéiffant à ce fignal, quoique répété trois fois, on vit mettre en mer une chaloupe qui fit voile vers l'île. Robinfon fe retira avec fes compagnons, fur la hauteur, pour obferver de-là, ce qu'exigeroient d'eux les circonftances.

La chaloupe ayant abordé, ceux qui en fortirent coururent à la première, affez furpris non-feulement de la voir à fec, mais encore de la trouver percée. Ils regardent de tous côtés, ils appellent les abfens par leurs noms, mais perfonne ne leur répond: ils étoient au nombre de dix, tous bien armés.

Robinfon informé par le capitaine, que parmi ceux qu'on avoit déjà fait prifonniers, il f'en trouvoit trois, que la crainte feule de leurs camarades, avoient fait confentir à la révolte, les envoya chercher au plutôt, par Vendredi & le pilote; ils comparurent. Le capitaine, à qui Robinfon avoit eu le tems

de communiquer son plan, après leur avoir fait quelques reproches, leur demanda, si, en cas de pardon, ils lui resteroient fidèlement attachés? Jusqu'à la mort, répondirent-ils, tout tremblans, & en se jetant à ses pieds. Avant cette révolte, poursuivit le capitaine je vous ai toujours connus bons sujets, je veux croire que vous n'y êtes entrés que forcément, & que vous réparerez le *passé* par une fidélité constante & à toute épreuve. Les trois matelots pénétrés d'un repentir sincère, pleurèrent de joie, & baisèrent la main de leur capitaine, par reconnoissance. Il leur rendit leurs armes, & leur enjoignit d'obéir exactement aux ordres de leur chef commun.

Cependant les gens de la seconde chaloupe n'avoient cessé de crier, & de tirer, par intervalles des coups de fusils, dans l'espérance que leurs camarades dispersés les rejoindroient. Enfin voyant toutes leurs recherches inutiles, au déclin du jour, ils commencèrent à craindre pour eux-mêmes : ils démarèrent donc, & allèrent mouiller à une centaine de pas du rivage. Il étoit à craindre qu'ils ne rejoignissent bientôt le navire, & que tous ne prissent la résolution de mettre à la voile, & de partir, avec le vaisseau, sans chercher davantage, leurs camarades égarés: cette appréhension fit également frémir le capitaine & Robinson.

Celui-

Celui-ci eut heureusement une idée, dont ils se promirent beaucoup. Il ordonna à Vendredi & à un des matelots de se rendre promptement derrière un buisson, éloigné de la chaloupe de quelques mille pas, de répondre aux cris de ceux qui étoient dans celle-ci; dès qu'ils s'appercevroient qu'on feroit attention à leur voix, de s'enfoncer, peu-à-peu dans les brouffailles, pour attirer le monde de la chaloupe. fur leurs pas, auffi loin qu'il leur feroit poffible, & de revenir enfuite en toute diligence par un autre chemin.

Cette rufe réuffit à fouhait. Les matelots de la chaloupe eurent à peine entendu une voix qui leur répondoit, qu'ils s'empressèrent de revenir à terre; armés de fufils, ils coururent du côté d'où la voix s'étoit fait entendre: il en refta deux pour garder les chaloupes.

Vendredi & fon compagnon s'acquitèrent parfaitement de cette commiffion. Ils attirèrent, dans les brouffailles, ceux qui les fuivoient, environ l'efpace d'une lieue; alors, ils vinrent à toutes jambes, rejoindre leurs commandans. Dans ces entrefaites, Robinfon avoit expliqué au capitaine tout fon plan, pour foumettre encore ce monde fans répandre du fang.

La nuit, cependant, s'étoit approchée, & règnoit presque entièrement. Dans le plus profond filence, Robinfon s'avance vers la cha-

chaloupe, avec ses compagnons, jusqu'à la distance de vingt pas, sans être apperçu des deux matelots qui la gardoient. Alors, tous se montrèrent subitement, & au milieu de leurs cris & du cliquetis de leurs armes, ils menacèrent ces deux hommes de la mort, si l'un ou l'autre osoit faire le moindre mouvement. Les deux gardes demandèrent quartier, on les joignit, & on leur *lia les mains*. Après cette expédition, on se hâta de mettre la chaloupe à sec, le plus loin de l'eau qu'il fut possible, on emmena les deux prisonniers, & on se tint caché dans les brouissailles voisines, en attendant le retour des autres matelots. Ils revinrent l'un après l'autre, tous extrêmement fatigués de leur course inutile. Leur étonnement & leur désespoir de ne point trouver leur chaloupe ne peut s'exprimer. Dès qu'il y en eut cinq de rassemblés, on leur députa un des matelots rentrés en grace, pour leur demander s'ils vouloient mettre bas les armes, & se rendre sur le champ, & de bon gré, ajoutant qu'en cas de refus, le gouverneur de l'île avoit posté à trente pas un détachement de cinquante hommes, qui ne les manqueroient point, en faisant feu sur eux: qu'on s'étoit déjà emparé de leurs chaloupes, que tous leurs autres camarades étoient faits prisonniers, qu'il ne leur restoit ainsi qu'à opter entre se rendre ou mourir.

En

En même tems Robinſon & ceux qui l'accompagnoient firent entendre le cliquetis de leurs armes, pour donner de la vraiſemblance à la déclaration du matelot. Pouvons-nous eſpérer le pardon, demanda un d'eux? Le capitaine, ſans être vu lui répondit. Thomas Smith, tu connois ma voix: mettez bas les armes à l'inſtant, & l'on vous fera grace à tous de la vie, Atkins ſeul excepté; (c'étoit un des principaux auteurs de la révolte.)

Tous jetèrent auſſi-tôt leurs armes. Atkins demanda grace, implora la clémence du capitaine, lui repréſenta qu'il n'étoit pas plus coupable que les autres. Le capitaine lui répondit que tout ce qu'il pouvoit faire, étoit de ſ'intéreſſer pour lui, auprès du gouverneur, & qu'il falloit attendre l'effet de ſon interceſſion. Enſuite on envoya Vendredi avec les trois matelots, pour leur lier à tous les mains. Là-deſſus arrivèrent les trois révoltés qui étoient reſtés en arrière: dès qu'ils eurent appris ce qui venoit de ſe paſſer, ils n'eurent garde de réſiſter, ils ſe ſoumirent à être auſſi liés.

Alors Robinſon, ſous l'apparence d'un officier du gouverneur, & le capitaine ſ'approchèrent des priſonniers; celui-ci choiſit ceux d'entr'eux, qu'il croyoit capables d'un ſincère repentir, on les conduiſit à

l'entrée de l'habitation, les autres furent envoyés à la grotte. Parmi ceux qui y étoient déjà, il y en avoit deux en qui le capitaine connoissoit une pareille disposition d'un sincère retour à leur devoir, aussi se les fit-il amener.

A demain, mes Enfans, la suite de cette avanture.



TRENTE-ET-UNIEME SOIRÉE.

LE PERE.

Mes chers Enfans, nous touchons au dénoûment, le sort de Robinson va bientôt se décider. Quelques heures encore, & notre ami saura, s'il est condamné à rester dans son île, sans espérance d'en sortir, ou s'il pourra satisfaire le plus ardent de ses vœux, celui de revoir un jour ses parens.

Ceci dépend du succès du capitaine, pourra-t-il ou ne pourra-t-il pas, secondé des matelots dont il s'est déjà saisi, se rendre maître du vaisseau? S'il le peut, notre ami est à la fin de ses peines, si non, les choses restent dans le même état, & il ne faut plus penser à le voir sortir de son île.

Ceux à qui on avoit fait grace de la vie, & qui se trouvoient rassemblés auprès de l'habitation, étoient au nombre de dix. Robinson leur signifia, de la part du prétendu gouverneur, que leur révolte ne leur seroit entièrement pardonnée qu'à condition qu'ils aideroient leur légitime supérieur à rentrer en possession de son navire. Quand

tous

tous eurent protesté qu'ils rempliroient cette condition volontiers & avec la plus grande fidélité. Robinson ajouta qu'en s'acquitant exactement de ce juste devoir, non seulement ils s'affranchiroient eux-mêmes de toute punition, mais qu'ils sauveroient encore la vie à leurs camarades prisonniers, qui tous, si le navire n'étoit pas repris, dans la même nuit, seroient pendus dès le point du jour.

On signifia aussi cet arrêt aux prisonniers; ensuite on les laissa tous ensemble, afin que dans cette entrevue, les criminels menacés d'une mort prochaine, confirmassent dans leur fidélité ceux qui, par ce seul moyen, pouvoient leur sauver la vie.

Sur ces entrefaites, le charpentier du navire eut ordre de réparer incessamment la chaloupe dont on avoit percé le fond: ce qui ne fut pas plutôt exécuté qu'on les remit toutes deux à flot. On arrêta que le capitaine & le pilote en commanderoient chacun une, & qu'on diviseroit l'équipage entr'eux. Tous furent armés & pourvus de munitions. Robinson embrasse le capitaine, lui souhaite un bon succès & celui-ci met à la voile.

NICOLAS.

Je suis surpris que Robinson ne fut pas de la partie!

Ce n'étoit pas manque de courage; mais la prudence ne lui permettoit pas d'être de cette expédition. Les prisonniers, en son absence, pouvoient s'échapper & se rendre maîtres de l'habitation. Ce seul lieu de retraite, qui renfermoit toutes ses ressources, l'intéressoit trop, pour qu'il s'exposât légèrement à le perdre. Le capitaine lui-même trouva cette considération assez forte pour être d'avis que Robinson & Vendredi restassent pour veiller à la conservation du fortin.

Robinson, dont la destinée alloit se décider, étoit dans une inquiétude & une agitation qui ne lui laissoit aucun repos.

Tantôt il s'asseyoit dans sa grotte, tantôt il couroit sur le rempart, tantôt il montoit l'échelle de cordes, pour se rendre sur la colline & écouter du sommet, dans le silence de la nuit, si rien ne se feroit entendre du côté où étoit le navire. Quoique durant cette journée, il n'eût presque rien pris, il ne lui fut pas possible d'essayer de quelque nourriture. Son anxiété alloit en croissant, parcequ'il attendoit le signal dont on étoit convenu: trois coups de canon devoient lui annoncer un heureux succès, & cependant il étoit déjà minuit! Il fit enfin réflexion qu'il avoit tort de flotter, avec tant de sensibilité, entre l'espérance & la crainte, & il se souvint,

propos, d'une maxime que, depuis peu, il avoit tâché d'inculquer à Vendredi. *Dans un cas douteux*, lui avoit-il dit, *attends-toi toujours au pire.* Ce pire n'arrive-t-il point? tu t'en estimeras plus heureux! arrive-t-il effectivement? en t'y préparant tu en auras émoussé les traits.

En conséquence Robinson regarda comme indubitable le mauvais succès de l'entreprise. Il rappela toute sa fermeté & toute sa soumission à la Providence pour supporter ce revers. Déjà il renonçoit à l'espérance,.... quand, tout-à-coup, le bruit sourd & éloigné du canon, se fait entendre,.... comme s'il eût été réveillé en sursaut, il prête l'oreille .... suit un second coup.... puis un troisième! Plus de doute, on est maître du bâtiment, le départ pour l'Europe est prochain.

Enivré de joie, il vole, il glisse le long de l'échelle, se jette au cou de Vendredi qui étoit assis & assoupi sur un banc de gazon, il le presse contre son sein, l'arrose de ses larmes, sans pouvoir articuler une seule parole. Qu'est-ce donc, cher maître? dit Vendredi en ouvrant les yeux, & tout effrayé de cet empressement & de cette subite effusion de tendresse...? Ah, Vendredi! ce fut toute la réponse de Robinson dans l'excès de sa joie.

Dieu

Dieu ait compaſſion de la tête de mon pauvre Maître! dit Vendredi, en lui-même, la conjecturant ſubitement dérangée. Il faut aller coucher, mon cher Maître, lui dit-il, & il voulut en même tems, le prendre par le bras pour le conduire à la grotte. Robinſon d'un ton qui exprimoit ſon raviſſement lui dit, coucher Vendredi? moi me coucher, au moment où le Ciel couronne l'unique vœu que mon cœur formoit depuis ſi long-tems? N'as-tu pas entendu les trois coups de canon? Ignores-tu qu'on ſ'eſt heureuſement emparé du vaiſſeau?

Vendredi informé de ce ſuccès, ſ'en réjouit à la vérité, mais plus par rapport à ſon maître que rélativement à lui-même. La penſée de devoir quitter, pour jamis, ſon pays natal, répandoit de l'amertume ſur la ſatiaſfaction de paſſer avec Robinſon & ſon père, dans des régions dont il avoit déjà vu tant de merveilles, & où il eſpéroit en voir de plus grandes encore.

Jamais Robinſon ne fut plus agité qu'il l'étoit actuellement par le tranſport de ſa joie même. Tantôt il montoit ſur la colline, ſe proſternoit, levoit les yeux vers la voûte étoilée, & rendoit graces à Dieu de lui avoir enfin procuré le moyen de ſortir de ſon île déſerte. Bientôt-il redeſcendoit, embraſſoit ſon cher Vendredi, ne parloit que de Hambourg,

bourg, & commençoit à empaqueter ses effets. C'eſt dans cette agitation qu'il paſſa la nuit, ſans penſer un inſtant, à prendre quelque repos.

Dès la pointe du jour, ſes regards furent tournés & fixés du côté où le vaiſſeau étoit à l'ancre. — Il attendoit avec impatience le moment, où le plein jour lui permettroit de contempler de ſes propres yeux, & tout à ſon aiſe, l'inſtrument de ſa délivrance. Ce moment arrive . . . Ciel! ſe peut-il? . . . . quel effroi! . . . . il voit à n'en pouvoir douter . . . que le vaiſſeau a diſparu! Il pouſſe un cri & tombe.

Vendredi accourut, & fut long-tems ſans pouvoir rien comprendre à ce qui arrivoit à ſon maître. Enfin celui-ci tendant une main tremblante vers la mer, *Regarde!* dit-il, d'une voix foible & presque éteinte. Vendredi n'eut pas plutôt tourné la tête, qu'il connut la cauſe de l'accablement de ſon maître.

Je vois, mes chers Enfans, que vous ne ſavez à quel ſentiment vous livrer. Vous êtes partagés entre la joie & la compaſſion. Vous eſpérez que cet incident prolongera la narration; mais le triſte état où il réduit notre ami, modère & contient la vivacité de votre ſatisfaction, vous gardez un profond ſilence, j'en profiterai pour continuer.

Robinſon

Robinſon nous montre ici, par ſon example, combien les hommes, même les moins imparfaits, doivent être attentifs à ne point ſe laiſſer maîtriſer par les paſſions. S'il ne ſe fût pas d'abord livré à une joie immoderée, il ne fut point enſuite tombé dans un chagrin exceſſif, qui obſcurcit entièrement ſa raiſon; il eût ſenti qu'il dévoit ſupporter ce revers avec réſignation quoiqu'il détruiſît ſes plus chères eſpérances: il eût penſé que la Providence a des moyens de nous tirer de la détreſſe, lors même que nous nous imaginons qu'il n'y en a aucun de poſſible. Cette penſée eût contribué à le tranquilliſer. Encore une fois, vous voyez, mes chers Enfans, combien il reſte encore à corriger dans les hommes les plus avancés dans le chemin de la perfection.

Pendant que Robinſon ſe déſeſpéroit, & que Vendredi ſ'efforçoit de le conſoler, ils entendirent, tout-à-coup, de l'autre côté de la colline, un bruit qui reſſembloit aux pas de pluſieurs perſonnes. Ils ſe lèvent avec précipitation, ils portent leurs regards du côté d'où venoit le bruit, ils apperçoient avec une agréable ſurpriſe... le capitaine qui montoit la colline, accompagné de quelques-uns de ſes gens. Robinſon fut d'un ſaut dans ſes bras! En ſe tournant de côté, il découvre le navire à l'ancre, dans une crique de la côte occidentale de l'île: jugez ſi ſon chagrin fut

diſſipé!

diffipé! Cet afpect feul l'informoit que le capitaine, avant le point du jour, avoit fait changer de place au vaiffeau, & s'étoit avancé pour mouiller dans cette anfe fûre & commode.

Dans fon raviffement, Robinfon ne pouvoit fe détacher du capitaine, qui de fon côté n'étoit pas moins tranfporté de joie; l'on en vint enfin à des félicitations & à des remercîmens réciproques. Le capitaine raconta comment il avoit réuffi à fe rendre maître du vaiffeau, fans que perfonne eût été tué ni bleffé. Dans l'obfcurité de la nuit, on ne l'avoit point apperçu lui-même, & on n'avoit fait aucune difficulté de recevoir ceux qui l'accompagnoient. Les plus mutins voulurent, à la vérité, fe mettre en défenfe, mais leur réfiftance avoit été vaine; on s'en étoit faifi, & on les avoit mis auffi-tôt aux fers. Son rapport fini, il donna l'effor aux fentimens de reconnoiffance dont il étoit pénétré pour fon libérateur. C'eft vous, lui dit-il, les larmes aux yeux, c'eft vous, ô homme généreux! qui par votre compaffion & par votre prudence, m'avez fauvé & rendu mon vaiffeau. Il vous appartient; c'eft à vous de difpofer de ce navire & de moi-même, felon votre bon plaifir. Il fit enfuite fervir quelques rafraîchiffemens qu'il avoit apportés du vaiffeau: & tous, dans la joie de leur cœur, n'en goûtèrent que mieux un excellent déjeûner.

Sur

Sur ces entrefaites, Robinſon raconta ſes étranges avantures, qui furent plus d'une fois, pour le capitaine, le ſujet de la plus grande admiration. Celui-ci pria enſuite Robinſon, de lui ordonner ce qu'il vouloit qu'il fît pour lui. Outre ce que je ſtipulai hier, pour prix du ſecours que je vous donnois, j'ai trois graces à vous demander. Je vous prie d'abord, d'attendre l'arrivée des eſpagnols & du père de Vendredi ; enſuite de recevoir ſur votre bord, non-ſeulement moi & mes gens, mais auſſi tous les eſpagnols, que vous débarquerez dans leur pays, en faiſant voile pour Cadix ; enfin de faire grace de la vie aux principaux mutins, & de ne leur infliger pour punition que celle de reſter dans mon île, perſuadé que ce ſera le meilleur moyen de les corriger.

Le capitaine, après avoir aſſuré que ces articles ſeroient ponctuellement exécutés, ſe fit amener les priſonniers, déſigna les plus perfides, & leur ſignifia leur ſentence. Ils ne l'entendirent pas ſans ſatisfaction, parce-qu'ils n'ignoroient point que, ſelon les loix, ils avoient mérité la mort. Robinſon toujours plein d'humanité, leur donna des inſtructions, ſur la manière dont ils ſe procureroient la ſubſiſtance, & leur promit de leur laiſſer ſon vrai tréſor dans cette île, ſes outils, ſes meubles, ſon bétail. En même tems, il leur recommanda, à pluſieurs repriſes, la confiance en Dieu, la concorde, & l'amour du travail,

les assurant que la pratique de ces vertus ne contribueroient pas peu à rendre plus agréable leur séjour dans cette île.

Il parloit encore, quand Vendredi hors d'haleine, apporte l'heureuse nouvelle que son père arrivoit avec les espagnols, & qu'ils alloient prendre terre à l'instant même. Tout le monde se mit en devoir d'aller à leur rencontre. Vendredi y vola, & il y avoit du tems qu'il étoit entre les bras de son père, quand le reste de la compagnie arriva.

Robinson vit, avec surprise, que parmi les nouveaux venus il y avoit deux femmes: il questionna là-dessus Jeudi, dont il apprit que c'étoient des *indigènes*, que deux espagnols avoient épousées. Ces deux espagnols n'eurent pas plutôt entendu que Robinson partoit, & laissoit quelques matelots dans l'île, qu'ils lui demandèrent la permission d'y rester aussi avec leurs femmes, alléguant que d'après les rélations qu'on leur avoit faites de cette île, ils ne pouvoient désirer un meilleur établissement.

Robinson charmé de leur demande, y consentit avec plaisir. Il vit de très-bon œil qu'il restât, dans son île, deux hommes dont tous leurs camarades lui rendoient le meilleur témoignage, & qui pouvoient ramener les réfractaires, avec qui il les laissoit, à une vie réglée & paisible. Dans cette vue il résolut de les leur subordonner.

Ceux

Ceux qui devoient rester dans l'île, étoient six anglois, & deux espagnols avec leurs femmes. Robinson les convoqua & leur déclara sa volonté par ce discours.

J'espère qu'aucun de vous ne me contestera le droit de disposer, comme je l'entendrai, de mon domaine, de cette île, & de tout ce qui en dépend. Je désire également le bien-être de chacun de ceux qui restent ici, après moi: pour l'établir solidement, il faut un ordre & des arrangemens, qu'il n'appartient qu'à moi de prescrire. Je déclare donc qu'à ma place, je substitue les deux espagnols, & qu'ils seront désormais les Seigneurs légitimes de cette île. Vous aurez tous, pour eux, l'obéissance la plus exacte: eux seuls prendront possession du fort, & y feront leur demeure, eux seuls auront sous leur garde, toutes les armes toutes les munitions de guerre & tous les outils; mais ils vous en prêteront lorsque vous en aurez besoin, à condition que vous soyez rangés & paisibles à tous égards. Dans les dangers, vous vous réunirez pour la défense commune. Les travaux, soit des champs soit du jardin, seront faits en commun & chaque récolte également partagée entre tous. Peut-être un jour aurai-je l'occasion d'avoir de vos nouvelles. Peut-être même que je me déterminerai à venir finir mes jours dans cette île, tant j'éprouve, dans ce moment, que je la chéris. Alors malheur à celui qui

auroit donné quelque atteinte à mon inftitution. Sans miféricorde, il feroit livré, dans une frêle nacelle, aux flots irrités de la mer, tourmentée d'une violente tempête.

Tous agréèrent ces arrangemens & promirent l'obéiffance la plus entière.

Robinfon fit enfuite une note du peu d'effets qu'il prendroit avec lui, lesquels devoient être tranfportés inceffamment à bord du navire. C'étoient 1) les habits de peau qu'il f'étoit faits lui-même, le parafol & le mafque, 2) la pique, l'arc & la hache de pierre, ouvrages encore de fa façon. 3) Pol, le barbet & deux lamas. 4) Plufieurs meubles & uftenfiles fabriqués pendant qu'il étoit feul. 5) La poudre d'or, les diamans, enfin le lingot d'or qui lui appartenoit en propre.

Tous ces articles embarqués, le vent fe trouva favorable, & le départ fut fixé au lendemain. Robinfon & Vendredi préparèrent un repas, pour donner une efpèce de fête, avant leur départ, au capitaine & à ceux qui devoient compofer la colonie, qui reftoit dans l'île. Ils fervirent tout ce qu'ils avoient de meilleur & les mets furent fi bien apprêtés que le capitaine ne pouvoit affez admirer l'habileté de Robinfon dans l'art de régaler fon monde. Le capitaine pour imiter la générofité de fon hôte, & pour contribuer de quelque chofe au bien-être des nouveaux habitans de l'île, fit apporter du vaiffeau

quantité de provifions de bouche, de poudre à canon, de fer & d'outils dont il fit préfent à la colonie.

Vers le foir, Robinfon f'excufa & pria qu'il lui fût permis d'être feul pour une heure, alléguant, qu'avant fon départ, il lui reftoit à règler quelques affaires importantes. Tout le monde f'étant retiré, il monta fur la colline; là il repaffa dans fon efprit la fuite des événemens, durant fon féjour dans l'île, & fon cœur plein de la gratitude filiale la plus vive, f'épancha devant fon bienfaiteur fuprême. Comment exprimerois-je les élans de fa pieufe reconnoiffance? Mais des cœurs tels que le fien trouveront dans leurs mouvemens, l'expreffion des fentimens pour lesquels les termes me manquent.

L'inftant du départ arrivé, Robinfon exhorte encore affectueufement la colonie, à la concorde, au travail, & fur-tout à la piété: & les portant tous dans fon cœur, il les recommande comme fes frères à la même protection divine dont il avoit toujours fi heureufement reffenti les merveilleux effets. Encore une fois il promène fes regards avec complaifance fur les alantours, encore une fois il remercie le Ciel tant de l'avoir conservé jusquici que de le délivrer actuellement par des prodiges de fageffe & de bonté: encore une fois il fait fes tendres adieux, mais d'une voix presque éteinte, aux habitans qu'il laiffoit dans fon

île: il se rend enfin à bord, accompagné de Jeudi & de Vendredi.

QUELQUES-UNS.

Ouais! Voilà l'histoire finie.

JEAN.

Attendez donc! qui sait s'il ne surviendra pas encore quelque incident, qui mettra un obstacle à son départ?

LE PERE.

Le vent fraîchissoit & souffloit si favorablement qu'il leur sembloit voir l'île elle-même, fuir rapidement loin d'eux. Tant qu'elle put être apperçue, Robinson enseveli sur le tillac dans un morne silence n'ôta pas les yeux de-dessus cette terre, qu'un séjour de douze années & les détresses qu'il y avoit essuyées & surmontées, lui rendoient aussi chère que sa propre patrie. Enfin ayant perdu de vue & l'île & le dernier sommet de montagne, il entonna du cœur un hymne analogue au sujet, en se retirant dans la chambre du capitaine avec Jeudi & Vendredi, pour soulager par les charmes de l'amitié, dans de doux entretiens, son cœur excessivement oppressé.

La navigation fut des plus heureuses. En vingt-quatre jours ils vinrent mouiller au port de Cadix, où ils débarquèrent tous leurs passagers espagnols. Robinson entra dans la ville pour s'informer après le négociant à qui appartenoit la tonne de poudre d'or qu'il avoit

sauvée

fauvée du naufrage. Il eut la fatisfaction de le trouver, & d'apprendre que cet honnête commerçant en recouvrant cet or, fortiroit du plus grand embarras. La perte du vaiffeau avoit eu pour lui les fuites les plus fâcheufes; elle avoit tellement dérangé fes affaires qu'il étoit obligé de *manquer*.

FREDERIC.

Qu'eft-ce que cela fignifie?

LE PERE.

Quand un homme doit au-delà de ce qu'il eft en état de payer, on fe faifit de ce qu'il lui refte, pour le répartir proportionnellement entre fes créanciers, qui perdent ainfi chacun plus ou moins; & l'on dit d'un tel homme qu'il a *manqué*.

La tonne de poudre d'or fuffifoit & au-delà, pour acquitter les dettes du négociant. Celui-ci pénétré de reconnoiffance voulut que fon bienfaiteur acceptât l'excédant. Robinfon, loin de l'accepter, déclara qu'il fe trouvoit déjà trop récompenfé, par la fatisfaction d'avoir empêché la faillite d'un honnête négociant.

Ils remirent à la voile pour paffer en Angleterre. Il arriva, fur cette route un trifte événement. Jeudi tomba fubitement malade; tous les fecours qu'on lui donna furent inutiles. Vous concevez ce que Vendredi fouffrit, & quel fut l'excès de fa défolation, à la mort d'un père qu'il chériffoit

au-delà de toute expreſſion. Les deux lamas ne purent ſupporter plus long-tems la navigation, ni l'air de la mer, ils ſuccombèrent.

Le vaiſſeau arriva heureuſement à *Portsmouth*, qui eſt un port d'Angleterre fort connu. Il eſpéra y rencontrer la veuve à laquelle il vouloit remettre les diamans. Il l'y trouva, en effet, mais dans un état pitoyable. N'ayant reçu depuis deux ans, ni nouvelle de l'Inde, ni ſecours de ſon époux, elle avoit été réduite avec ſes enfans, à la plus grande indigence. A peine étoient-ils encore couverts de quelques haillons; la miſère & le chagrin étoient peints ſur leurs viſages par la pâleur de la mort. Robinſon ſavoura donc encore une fois le plaiſir bien doux, & dans lequel ſe délecte tout homme bienfaiſant, d'être dans la main de la Providence l'inſtrument dont elle ſe ſervoit pour tarir la ſource des larmes des ces infortunés, & mettre fin à leurs maux. Il remit les diamans; & comme une plante preſque deſſéchée dans ſa tige & dans ſes branches, reprend ſa verdure & ſa vigueur après une pluie bénigne & rafraîchiſſante, il vit cette famille ſe remettre par l'abondance, ſe relever par la joie, ſe produire avec éclat par ſes richeſſes, & jouir d'un bonheur auquel depuis long-tems elle avoit renoncé pour jamais.

Il ſe trouvoit dans ce port un vaiſſeau deſtiné pour Hambourg; il prit congé du capi-

capitaine anglois, sa délicatesse lui faisant craindre d'être à charge, il se hâta de se rendre avec Vendredi à bord du navire hambourgeois, qui ne tarda pas à appareiller.

Cette traversée aussi fut prompte & heureuse. Déjà ils étoient à la vue de Heiligland, déjà on découvroit à l'extrémité de l'horizon la patrie idolatrée, déjà le cœur de notre cher Robinson s'épanouit de joie: déjà on est à l'embouchure de l'Elbe: tout-à-coup il se forme un orage, il s'élève la tempête la plus violente, le vaisseau est poussé irrésistiblement vers la côte. Tout ce que peuvent les efforts & l'habileté est mis en œuvre pour revirer de bord & reprendre le large: mais inutilement, un grain furieux triomphe de toutes les manœuvres, il emporte le navire, il le jette si rudement sur un banc de sable que la quille & le fond de cale en sont mis en pièces. L'eau pénètre à grands flots & inonde le bâtiment; on ne peut penser à le conserver; à peine le monde a-t-il le tems de se jeter dans les chaloupes, pour échapper, s'il est possible, à la mort.

Robinson avec ses compagnons, arriva enfin à Kuxhave, comme un pauvre voyageur sur mer, qui venoit, non pour la première fois, de faire naufrage, sans avoir sauvé de toutes ses richesses que son fidèle barbet qui s'étoit jeté à la mer pour le suivre, & Pol son perroquet, qui à l'instant du nau-

frage

frage fe trouva fur fon épaule. Quelque-tems après il apprit que parmi les effets fauvés du bris fe trouvoient fon parafol & l'habit de peau de fa façon; il les retira, *en payant, s'entend, les droits de lagan.* Pour fon gros lingot d'or, il fut abfolument perdu.

JEAN.

Pauvre Robinfon!

LE PERE.

Le voilà précifément auffi riche qu'il l'étoit, lorsquil partit de Hambourg. Peut-être que la Providence permit cette perte, pour empêcher quelque-jeune inconfidéré, ébloui par l'exemple de Robinfon, de courir également le monde, au hazard, de reve-comme lui avec un tréfor fortuitement trouvé. Quant à lui il fut peu touché de cette perte. Comme il s'étoit propofé de vivre le refte de fes jours auffi fobrement & avec la même application au travail qu'il avoit vécu habituellement dans fon île, il trouvoit qu'un monceau d'or ne lui étoit rien moins que néceffaire.

Il s'embarqua à Kuxhave dans un vaiffeau qui fe rendoit à Hambourg. Quand il eut remonté l'Elbe jusques vis-à-vis de Stade, il découvrit les clochers de la ville qui l'avoit vu naître, & il ne put s'empêcher de répandre des larmes de joie. Encore quatre heures & il fera arrivé, & il fe trouvera dans les bras de fon père, de ce

père

père si tendrement chéri. Il avoit déjà appris à Kuxhave la mort de sa mère, cette mère si tendre, & il l'avoit amèrement pleurée. Le navire, tout à-la-fois emporté par la haute marée, & poussé par le vent, sembloit plutôt voler que cingler : déjà il a dépassé *Blankenèse*, ils arrive près de *Neuenstædt*, bientôt vis-à-vis *d'Altona*, enfin le voilà dans le port de Hambourg. Le cœur palpitant de joie, Robinson se précipite hors du navire; & si la foule des spectateurs ne lui en eût pas imposé, il se seroit prosterné, pour baiser le sol de sa cité natale. Il se hâta de fendre la presse des curieux, & se rendit à l'auberge voisine du port nommée le *Baumhaus*.

Il envoya de-là chez son père pour le préparer peu-à-peu au retour inattendu de son fils. Celui qui fut chargé de cette commission eut ordre de dire d'abord au vieillard que quelqu'un désiroit lui parler, pour lui donner de son fils des nouvelles qui lui seroient agréables, il devoit ensuite ajouter que ce fils étoit en route pour revenir à Hambourg, & déclarer enfin que le porteur de cette bonne nouvelle étoit son fils lui-même. Sans cette précaution, le bon vieux père eût peut-être été saisi d'un tel excès de joie qu'il lui en eût coûté la vie.

Après cette précaution, Robinson qui connoissoit encore parfaitement les rues, vole

vole à la maiſon paternelle. Dès qu'il y fut arrivé, dans le tranſport d'un raviſſement inexprimable, il ſe jette dans les bras de ſon père que la joie rendoit tout tremblant. — Ah mon Père! .... Ah mon fils ...! ce fut tout ce qu'ils purent dire. Muets, palpitans, ... ſans reſpiration ils reſtoient collés l'un à l'autre; enfin un heureux torrent de larmes délicieuſes vint ranimer ces deux cœurs ſuffoqués par la joie.

Vendredi tout émerveillé de cette multitude d'objets différens, qui ſ'offroient à ſa vue bayoit, dirai-je, en ſilence. Il ne pouvoit raſſaſier ſes yeux, le premier jour il ne diſcernoit rien, pour ainſi dire, il étoit ébloui, troublé.

Dans ces entrefaites, le bruit du retour de Robinſon & de ſes ſurprenantes avantures alloit rapidement de bouche en bouche. On ne parloit que de Robinſon; tous vouloient le voir; tous déſiroient l'entendre lui-même raconter ſon hiſtoire. La maiſon de ſon père ne déſempliſſoit point de monde: il ne pouvoit ſe diſpenſer de raconter ſes avantures du matin juſqu'au ſoir. Dans ſes récits il n'oublioit jamais d'adreſſer aux pères & aux mères qui l'écoutoient, cette exhortation. *Si vous aimez vos enfans, de grace faites-leur prendre de bonne-heure, l'habitude de la piété, de la ſobriété & du travail*; & ſ'il ſ'y trouvoit des jeunes gens, il étoit attentif à

leur

leur donner cet avis salutaire: mes chers enfans, *obéissez à vos pères & mères & à vos instituteurs: apprenez avec soin tout ce que vous êtes à portée d'apprendre; craignez Dieu & gardez-vous, ... ô gardez-vous de l'oisiveté; c'est la mère de tous les vices.*

L'état du père de Robinson étoit celui de courtier. Il souhaitoit que son fils s'exerçât dans les affaires de commerce, pour se rendre capable de le remplacer après sa mort. — Mais Robinson, accoutumé depuis long-tems au plaisir du travail des mains, demanda qu'il lui fût permis d'apprendre le métier de menuisier. Son père ne le gêna point là-dessus. Il se mit donc en apprentissage avec Vendredi; ils firent de tels progrès, qu'avant la fin de l'année, ils furent eux-mêmes passés maîtres menuisiers.

Ils établirent un attelier commun, & demeurèrent toute leur vie amis fidèles & compagnons inséparables. L'application & la sobriété étoient tellement chez eux comme une seconde nature, qu'il leur eût été impossible de passer seulement une demi-journée dans l'oisiveté ou dans la débauche. — En mémoire de leur ancienne vie solitaire, ils fixèrent un jour de la semaine, où ils vivroient de la même manière que dans leur île, autant que cela feroit praticable. La concorde entr'eux, l'indulgence pour les fautes d'autrui, la bienfaisance envers ceux qu'ils connois-

noiſſoient, & l'humanité pour tous les hommes, leur étoient des vertus ſi habituelles, qu'ils ne concevoient pas, qu'on pût ſ'en diſpenſer & vivre tranquille. Il ſe diſtinguoient ſur-tout par une piété pure, ſincère & active. On voyoit la joie & l'amour briller dans leurs yeux toutes les fois qu'ils prononçoient le nom de l'Etre-ſuprême: & ils ſouffroient, lorsqu'ils entendoient proférer ce ſaint nom en vain & par pure l'égéreté. — Auſſi la bénédiction du Ciel couronna-t-elle viſiblement toutes leurs entrepriſes. Dans une activité toujours utile, ils parvinrent en ſanté & en paix à l'âge le plus avancé: & la poſtérité la plus reculée reſpectera la mémoire de deux hommes, qui ont montré par leur exemple, à leurs ſemblables, comment on peut opérer ſon bien-être pour le tems, & ſon bonheur pour l'éternité.

Ici le père ſe tut. Les jeunes-gens reſtèrent encore aſſis quelque tems à réfléchir, jusqu'à ce que la vivacité de cette penſée: *j'en ferai autant*, eût enfin acquis, chez chacun d'eux, toute la force d'une inébranlable réſolution.

Fin.



